

L'ORIENTATION SCOLAIRE
ET PROFESSIONNELLE
&
LA CRISTALLISATION
DE L'ANGOISSE
EXISTENTIELLE



Franck Damée

Franck DAMEE

**L'ORIENTATION SCOLAIRE ET PROFESSIONNELLE
&
LA CRISTALLISATION DE L'ANGOISSE EXISTENTIELLE**

Mémoire rédigé sous la direction de Bernard JOLY
Professeur émérite de philosophie

Septembre 1993 – Université de Lille III

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES.....	4
INTRODUCTION.....	8

Chapitre I -

L'ORIENTATION ; DU BONHEUR A L'ANGOISSE.

1 - La nature du problème.	18
1.1 - L'Orientation est le problème de la place de l'individu dans la société.	18
1.2 - L'orientation est le problème de l'érection de l'être.....	20
2 - Le bonheur, l'action, et la liberté.	21
2.1 - Le bonheur résultant de l'action.	21
2.2 - La liberté de choix et la responsabilité de l'action.....	24
3 - Le projet : un paradigme pour nous rendre comme maîtres et possesseurs de notre Destin.	25
3.1 - Le projet comme instrument de liberté.....	25
3.2 - L'être et le projet.	27
3.3 - Le projet et l'éducation.....	29
3.4 - Le projet comme cristallisation du passage à la vie adulte.....	30
4 - La contingence du choix et l'amenuisement des possibles.	32
4.1 - La parabole du singe et de l'arbre.	33
4.2 - S'orienter, c'est choisir dans le champ des possibles restants au moment du choix.	35

5 - Le choix réflexif comme générateur d'angoisse.....	36
5.1 - "Angustiae" : le sens originel de l'angoisse.	37
5.2 - L'angoisse n'est pas la crainte.....	37
5.3 - Choisir, c'est engager l'humanité.	38
5.4 - L'orientation scolaire et professionnelle et l'angoisse.....	39

**Chapitre II -
TRANCHES DE VIES, TRANCHES D'ANGOISSE.**

1 - Prologue.....	42
2 - Zohra, simple figurante de sa vie.....	44
3 - Le compromis de Christine.....	47
4 - Sandrine, la femme à deux têtes.	50
5 - Emile et son monde utopique.	52
6 - Le cordon ombilical de Sophia.....	55
7 - Estelle et le péché originel.....	57
8 - Epilogue.....	60

**Chapitre III -
A PROPOS DE LA SYMBOLIQUE DU CHOIX REFLEXIF.**

1 - Allégories du choix réflexif.....	62
1.1 - L'auto-accouchement.	63
1.2 - Le suicide.	65
1.3 - La tragédie théâtrale.....	66
2 - L'Orientation comme rite initiatique des sociétés industrialisées.....	68
2.1 - L'orientation scolaire et professionnelle est-elle un rite de passage ?.....	70
- <i>Le Rite, la condition humaine, et l'Orientation.</i>	<i>71</i>
- <i>Le Rite pour faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée.....</i>	<i>74</i>
- <i>Le Rite, la différenciation sociale, et l'Orientation.....</i>	<i>76</i>

2.2 - Le conseiller d'orientation est-il un grand sorcier des destinées ?	80
- <i>Celui qui dit l'avenir</i>	81
- <i>Itinéraire d'un philosophe</i>	82
- <i>Pratiques de sorciers</i>	83

Chapitre IV - L'ORIENTATION "NATURELLE".

1 - Choix et délaissement	90
1.1 - L'homme est condamné à être libre	90
1.2 - Choisir le conseiller, c'est choisir le conseil	91
2 - S'orienter selon sa "nature"	93
2.1 - La physique est la première des vertus	93
2.2 - Le point de vue de Sénèque	94
2.3 - Le point de vue d'Épictète	95
2.4 - Le point de vue de Rousseau	96
2.5 - L'Orientation vue à travers le prisme stoïcien	98
3 - L'important n'est pas l'objet du choix, mais le sentiment du choisissant	99
3.1 - Parmi les choses, les unes sont de notre ressort, les autres non	99
3.2 - La valeur du choix, c'est avant tout la valeur du "se choisir"	100
3.3 - Thème et interprétation	101
3.4 - "Wesen ist was gewesen ist"	102
4 - Chaque être n'agit que selon sa propre nature, mais il façonne cette nature par chacun de ses actes	104
4.1 - Le bon acteur invente son rôle à mesure qu'il le récite	104
4.2 - Sans obstacle, pas de liberté	105
 EN GUISE DE CONCLUSION	 108
 BIBLIOGRAPHIE	 113

On peut dire que l'orientation c'est le problème du bonheur, du bonheur à l'école d'abord, ou si l'on veut, de la joie de réaliser ses potentialités, cette joie qui n'exclut pas l'effort ni la peine, mais qui la surmonte et la transfigure. Car il ne s'agit pas ici de la facilité, ni de la satisfaction béate, ou de fixation de l'être à son niveau inférieur, mais simplement d'épanouissement et de plénitude.

Roger GAL,
L'orientation scolaire,
Paris, PUF, 1946, p. 2.

INTRODUCTION

Dans *l'Orientation Scolaire et Professionnelle*¹, Maurice Reuchlin, se proposant de formaliser le "difficile problème de l'Orientation"², énonce qu'il existe trois niveaux de formulation de cette question.

- Au premier niveau, le problème est formulé à l'échelle de l'ensemble de la population par le planificateur (l'économiste, le technocrate) :

A cette échelle, les mécanismes d'orientation conduiront la population scolaire à se répartir d'une certaine façon entre des études de durée et de contenus différents, entre les différents types d'établissements au sein desquels ses études peuvent être poursuivies. Ils expliqueront la distribution des âges des élèves ayant atteint tel ou tel niveau de scolarité, la proportion d'abandon des études, le "rendement" de l'appareil scolaire. Ils détermineront la distribution des emplois postulés par les jeunes travailleurs, l'origine scolaire et sociale de ceux d'entre eux qui postulent telle ou telle catégorie d'emploi, etc. (...) A cette échelle globale, les problèmes d'orientation consistent à se demander si les répartitions de la population scolaire que l'on peut observer sont satisfaisantes ou non, sous l'angle d'un certain critère.³

- A un deuxième niveau, le problème est posé à une échelle plus fine , cette fois ci par le sociologue :

1. Maurice REUHLIN, *L'orientation scolaire et professionnelle*, Paris, PUF, 1978 (édition originale 1971).

2. Afin de bien signifier que j'emploie le terme "Orientation", dans le sens orientation scolaire et professionnelle, je le marquerai dans ce qui suit par l'initiale en majuscule.

3. Maurice REUHLIN, *L'orientation scolaire et professionnelle*, O.C., page 5.

On peut en effet s'intéresser à la répartition scolaire et professionnelle de certaines catégories spécifiées d'enfants, et non plus globalement à la population entière. Par exemple, on peut répartir les enfants en catégories d'après le métier du chef de famille et comparer les orientations prises par ces différentes catégories. On constate en général que les distributions décrivant ces orientations sont différentes d'une catégorie à l'autre. Si l'on juge que ces différences ne sont pas souhaitables, on cherchera à les réduire par des mesures appropriées.⁴

- Enfin, le problème est considéré à un troisième niveau, pour un individu particulier, par l'homme de terrain (l'enseignant, le conseiller d'orientation, le psychologue scolaire, l'assistante sociale) :

Pour un individu donné, l'orientation ne peut plus être décrite par une série de distributions d'effectifs, comme nous l'avons envisagé pour la population globale ou pour des sous-populations (...) Ici, les variables dont il s'agit concerneront, par exemple, les possibilités intellectuelles, le degré de motivation, la nature des intérêts, la situation familiale particulière, etc. Les mesures pouvant être envisagées à cette échelle ont donc pour but de modifier les distributions de probabilités caractérisant l'orientation d'un individu particulier.⁵

Pour ma part, je pense que l'énumération de ces trois niveaux n'épuise pas les points de vue selon lesquels peut s'analyser la question de l'Orientation : la formalisation du "difficile problème" tentée par Maurice Reuchlin ne pourrait donc pas être considérée comme étant exhaustive.

Je proposerai donc dans ce mémoire une toute autre approche de la question de l'Orientation, une approche qui n'est pas celle d'un économiste qui s'intéresse à la gestion de la société et à son équilibre, une approche qui n'est pas celle d'un sociologue qui s'ingénie à atténuer la liaison constatée entre l'origine socioculturelle et la réussite scolaire, une approche qui n'est pas non plus celle d'un psychologue ou d'un pédagogue qui incitent les enfants témoignant des possibilités les plus grandes et des motivations les plus fortes à viser les études les plus hautes, une approche qui ne me semble pas moins essentielle ni moins incontournable que les trois précédentes, une approche, enfin, dont le point d'entrée est la joie qui résulte de la réalisation de ses potentialités, cette joie dont parle Roger Gal dans son ouvrage *L'orientation*

4. Maurice REUCHLIN, *L'orientation scolaire et professionnelle*, O.C., page 7.

5. Idem, page 10.

*scolaire*⁶, renouant ainsi, comme nous le verrons ci-après, avec la thèse eudémonique d'Aristote⁷.

Cette dimension du problème, Maurice Reuchlin l'aurait, à n'en pas douter, prise en compte si, à la liste des disciplines qu'il considère comme ayant contribué à l'étude de l'Orientation (l'économie, la sociologie, la pédagogie et la psychologie)⁸, il avait ajouté la philosophie. Mais il faut rappeler la volonté avouée de cet universitaire, de préserver à la psychologie différentielle et expérimentale le monopole du problème de l'Orientation⁹; volonté stigmatisée par le conflit qui l'opposa en 1977, alors qu'il était directeur de l'INOP¹⁰, à une grande partie des nouveaux conseillers d'orientation, qui avaient été, pendant les quelques années précédentes, principalement recrutés parmi les étudiants en philosophie; et qui développaient une critique politique de l'Orientation, mettant ainsi en cause la justification sociale de l'institution.

Sans aucunement renier le très grand apport de la psychologie à l'orientation scolaire et professionnelle, il m'apparaît toutefois important de m'arrêter sur la dimension philosophique du problème, cela afin de mieux saisir toute la complexité de la question de l'Orientation, complexité exprimée par des philosophes tels que Martin Heidegger, Jean-Paul Sartre, Vladimir Jankélévitch, Jean Grenier, Paul Ricoeur ou John Dewey lorsqu'ils abordent les concepts de choix, de liberté, ou bien encore de projet. Je montrerai en effet que, dans la formulation de la problématique qui nous intéresse ici, le terme d'*orientation*, riche métaphore adoptée dès les années 1920¹¹, renvoie directement à ces derniers concepts.

6. Roger GAL, professeur au lycée d'Auxerre, fut avec Piéron, Langevin et Wallon, l'un des animateurs du groupe français d'éducation nouvelle, puis, après la guerre, il remplit les fonctions de conseiller pédagogique au ministère de l'Éducation Nationale. Il est également l'auteur de l'ouvrage intitulé *L'orientation scolaire*, Paris, PUF, 1946.

7. Voir à ce sujet ARISTOTE, *L'éthique de Nicomaque*.

8. «Nous l'avons fait (l'ébauche d'une formalisation du problème de l'orientation) en reprenant les titres des disciplines qui ont contribué à l'étude de l'orientation : économie, sociologie, sciences de l'éducation, psychologie.»

Maurice REUCHLIN, *L'orientation scolaire et professionnelle*, O.C., page 16.

9. «Il faut admettre que l'orientation, dont l'outil essentiel doit demeurer la psychologie différentielle et expérimentale, participe d'une recherche de la vérité scientifique qui "suit des règles et adopte des critères, qui s'imposent de la même façon à tous les savants, sous quelque régime politique qu'ils travaillent".»

Maurice REUCHLIN, "Interrogations sur l'orientation", *L'orientation scolaire et professionnelle*, n°1, 1977.

10. Institut National de l'Orientation Professionnelle.

11. «Le terme "orientation" va se trouver consacré comme la formule la plus heureuse pour désigner l'ensemble des opérations, des démarches par lesquelles les enfants, leurs parents, peuvent ou

J'ai dit tout à l'heure que l'approche que j'entendais développer dans cet écrit n'était ni celle d'un économiste ou d'un sociologue qui s'intéressent à la gestion de la société, ni celle d'un psychologue ou d'un pédagogue qui focalisent leurs efforts sur l'individu. Il me semble en effet que la recherche du bonheur intéresse aussi bien l'individu que la société dans son ensemble : ce bonheur dont nous parle Roger Gal, cet épanouissement et cette plénitude n'ont rien d'égoïste, même s'ils touchent en premier lieu l'individu car ce bonheur, c'est celui de se réaliser en tant qu'homme, et en tant qu'homme au sein d'une société, en tant qu'homme éduqué s'accomplissant dans son rôle de citoyen et dans son rôle de travailleur. L'orientation scolaire et professionnelle, en tant qu'instrument de recherche de l'optimisation des potentialités de chacun n'intéresse pas plus les égoïstes que les ermites, et pas davantage les sociétés totalitaires que les régimes dictatoriaux.

Roger Gal exprime tout à fait ce point de vue lorsqu'il écrit, en parlant du droit à l'éducation : «C'est le devoir de l'individu de se développer au maximum pour servir aussi pleinement qu'il le peut la société dont il reçoit tout, comme il est du devoir de la société de favoriser au maximum le développement de chacun des êtres dont elle a la charge»¹². Ainsi, lorsque Jean-Jacques Rousseau demande s'il faut opter entre faire un homme ou un citoyen¹³, Roger Gal répond avec optimisme et enthousiasme que l'un ne va pas sans l'autre. Une condition nécessaire à l'élévation d'une société à un équilibre harmonieux serait alors que chacun de ses membres y soit épanoui, c'est à dire que chacun y soit content de la place qu'il y occupe, car toute insatisfaction conduirait l'individu qui s'estime lésé à une rupture morale du contrat social. Le bien souverain pour tous est donc que chacun trouve sa place propre au sein de la société, les "orienteurs" trouveront là une maxime à graver en lettres d'or sur les frontons de leurs officines: "*the right man in the right place*".

Le problème est donc pour chaque individu de trouver sa place propre ; et cette quête est d'abord, dans une société ordonnée sur les valeurs du travail, celle du choix des études et du métier. L'orientation scolaire et professionnelle se présente

doivent passer pour trouver, dans une société ordonnée selon les valeurs du travail, leur direction, leur destin socio-professionnel.»

MANIEZ, PERNIN, DESPONDS-VLODAVER, *Un métier moderne, Conseiller d'orientation*, Paris, L'Harmattan, 1988, page 37

12. Roger GAL, *L'orientation scolaire*, O.C., page 26.

13. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762), page 38.

alors comme un acte d'élaboration de l'être social, un choix réflexif au sein d'un collectif : on parlera de l'Orientation comme visant la formulation d'un projet de vie. En ce sens, il me semble que l'acte d'orientation scolaire et professionnelle dans nos sociétés occidentales relève d'une symbolique comparable, par certains aspects, à celle des rites initiatiques pratiqués au sein de certaines peuplades traditionnelles, ces cérémonies et ces épreuves qui marquent le passage des enfants à l'état adultes et qui les soustraient à l'autorité directe de la mère pour les placer sous le joug du groupe social. Ainsi, l'enfant devient un adulte en investissant une fonction sociale pleine et entière (il a son logement propre, il participe à la chasse et aux travaux agricoles, il peut prendre femme, etc). De même, l'adolescent qui choisit ses études ou son métier n'est plus un enfant dont les préoccupations ne dépassent pas l'instant présent, mais il est reconnu comme un citoyen et un travailleur en devenir, comme un être raisonnable à qui on accorde la faculté de se projeter, donc le droit (mais aussi le devoir) de se choisir, même si, dans les faits, ce choix se trouve confronté à un déterminisme socio-culturel.

Sur un plan social, l'orientation scolaire et professionnelle pourrait donc être considérée comme une forme transposée dans notre société "occidentale-industrialisée" des rites initiatiques qui simulent la mort de l'enfant et la naissance de l'adulte. S'orienter peut alors se comprendre comme naître à la vie d'adulte, ou plutôt comme se naître, pour conserver à ce dernier verbe la forme pronominale du premier. Si la naissance est le premier traumatisme qui affecte l'homme, au dire des psychanalystes, gageons que cette re-naissance sera encore plus douloureuse, car dans le cas présent, il y a action du sujet sur lui-même qui est à la fois la mère et le nouveau-né. L'être a ici avec lui-même une relation réflexive que Jean Grenier exprime ainsi dans *Absolu et Choix*: «Chaque être n'agit que selon sa propre nature, mais il façonne cette nature par chacun de ses actes»¹⁴.

Cette naissance d'une vie en devenir est d'autant plus tragique qu'elle est endeuillée par les non-existences des vies qui ne seront jamais, du fait de l'exclusivité du choix : si je choisis de suivre des études de chimie, c'est pour être chimiste, et du même coup je renonce à une vie professionnelle de comptable, de boxeur ou d'artiste peintre. Choisir, c'est accepter de ne pas vivre les autres possibles, c'est donc limiter sa vie. Le philosophe Vladimir Jankélévitch exprime ce caractère traumatisant du choix dans son ouvrage *L'alternative*:

14. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, Paris, PUF, 1961, page 92.

L'existence qui se décide à exister, c'est à dire qui est en acte, se supprime elle même comme existence possible et renonce à une partie de soi, tout de même qu'elle renonce à être les autres êtres ; l'affirmation des existences est donc croisée par la négation des possibles qui ne seront jamais plus. C'est le prix dont s'achète, ici bas, l'érection de tout être. De là le vertige et l'angoisse de l'option : l'option est la chose du monde qui ressemble le plus au suicide, car elle anéanti tout les possibles, sauf un qui est possible a fortiori, puisqu'il devient réel.¹⁵

Sur un plan existentiel, l'Orientation considérée comme acte de choix réflexif est donc porteuse d'angoisse. Elle l'est parce que -je viens de le dire- elle limite l'existence au seul possible choisi ; mais elle l'est aussi parce qu'elle pose la question de la place de l'homme dans le monde, elle stigmatise donc la crise d'identité de l'homme que Jean Brun explique ainsi : «Dans l'angoisse, l'homme éprouve qu'il est à lui-même ce qu'il y a de plus proche et de plus lointain, puisqu'il se reconnaît incapable de répondre aux questions qui le tourmentent : d'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ?»¹⁶ L'Orientation est bien ici à considérer comme une tentative de réponse à ces questions, réponse pour l'individu concerné (celui qui s'oriente), bien sûr, mais réponse aussi pour l'humanité toute entière dans la mesure où nous concevons tout comme Sartre¹⁷ que, en me choisissant, je choisis l'homme.

Ce dernier aspect du problème pose à son tour la question de l'engagement de la responsabilité de l'homme dans ses choix et actions. Non pas qu'il soit responsable de choisir, puisqu'il ne peut pas ne pas choisir ; «seul un scrupuleux comme Hamlet peut hésiter entre Etre ou n'Etre pas», écrit Vladimir Jankélévitch ; mais l'homme est responsable de l'engagement qu'il a pris à travers ce qu'il a choisi : «On tranche, par un choix intelligible qui est de l'ordre du Caprice, entre mariage et célibat ; par contre on choisit d'un choix empirique entre plusieurs femmes, plusieurs carrières, plusieurs conditions»¹⁸.

Il est responsable, peut-être, mais jusqu'à quel degré ? Si l'on considère, comme les stoïciens, que le choix de la place qui est la nôtre dans le monde ne

15. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938, page 5.

16. Jean BRUN, "Angoisse", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.

17. «Ainsi je suis responsable pour moi-même et pour tous, et je crée une certaine image de l'homme que je choisis ; en me choisissant, je choisis l'homme.»
Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970, page 27.

18. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, O.C., page 28.

dépend pas de nous mais de la fortune, du hasard¹⁹, la seule responsabilité qui nous incomberait alors, serait d'agir en conformité avec cette nature qui nous a été donnée pour transformer notre sort en destin. Blaise Pascal a laissé sur le sujet la provocante et sulfureuse réflexion suivante: «La chose la plus importante à toute la vie, c'est le choix du métier. Le hasard en dispose»²⁰. Cette célèbre citation, banalisée par les professionnels de l'orientation, proposée bien des fois aux candidats au baccalauréat comme sujet de dissertation à l'épreuve de philo, citée par Henri Pieron²¹ lors de l'inauguration de l'INOP, critiquée par Pierre Naville dans sa *Théorie de l'orientation professionnelle*²², alimentera ici encore ma réflexion sur l'orientation scolaire et professionnelle.

Je poserai donc dans ce mémoire, la question de la part du libre et du déterminé qui entre en compte dans la grande équation du choix des études et du métier. Dans *Absolu et choix*, Jean Grenier écrit en parlant des hommes: «Ils sont d'accord pour croire qu'ils sont libres de choisir telle chose plutôt que telle autre; mais ils choisissent presque toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances»²³. Les hommes sont-ils à ce point tous semblables pour choisir les mêmes fins? Ou abandonnent-ils à une opinion publique, un collectif, l'effrayante responsabilité de choisir pour eux le bien souverain? Ainsi, l'homme laisserait à d'autres le choix d'un bonheur qui n'est pas forcément le sien propre. Mais pour choisir son devenir, il faut avoir une idée juste de soi-même; je pourrais dire en d'autres termes que pour se naître, il faut d'abord se connaître. Ici, le "*gnoti seauton*" de Socrate prend toute sa signification: connais-toi toi-même, ou plutôt connais ta propre nature. Le précepte est à considérer, non seulement comme outil pour le choix des études, mais aussi comme fin de ce choix: les études sont ainsi vécues comme le développement des potentialités dont nous parle Roger Gal, comme une recherche de la perfection pour soi et non par rapport aux autres. Nous sommes ici

19. Voir à ce sujet EPICTETE, *Manuel*, XVII; cité par Jean BRUN, *Les Stoïciens*, Paris, PUF, 1990 (édition originale 1957), page 124.

«Souviens-toi que tu es acteur dans un drame tel que l'auteur l'a voulu: court s'il le veut court, long s'il le veut long. S'il veut que tu joues un rôle de mendiant, même ce rôle-là joue le avec talent; pareillement, si c'est un rôle de boiteux, de magistrat, de simple particulier. Il dépend de toi de bien jouer le personnage qui t'est donné, mais quant à le choisir, cela dépend d'un autre.»

20. Blaise PASCAL, *Les Pensées*, Paris, Librairie Générale Française, 1962, page 75.

21. Henri PIERON, philosophe de formation, l'un des principaux théoriciens de la psychologie en France, professeur au collège de France en 1923.

22. Pierre NAVILLE, ancien secrétaire de Trotsky, rédacteur du *Bulletin d'orientation professionnelle* pendant la seconde guerre, auteur de *Théorie de l'orientation professionnelle*, Paris, Gallimard, 1945.

23. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 89.

bien loin de choix de vies dirigés par des valeurs sociales telles que la renommée et la fortune.

*
* *
*

Dans le chapitre premier de ce mémoire je m'attacherai tout d'abord à formuler la question de l'Orientation sur le plan de la philosophie. Il me semble en effet qu'une telle approche peut compléter les analyses sociologiques et psychologiques déjà développées et participer à la compréhension de ce qui fonde cette institution d'Orientation. Je montrerai dans ce chapitre en quoi l'orientation scolaire et professionnelle formalise le problème existentiel ; problème d'une condition humaine qui n'est pas -pour reprendre une expression de Jankélévitch- «celle de "l'actus purissimus" où il n'y a pas de place perdue, parce qu'il est absolument sans vide, mais celle d'une créature qui n'est jamais entièrement tout ce qu'elle peut être et qui est faite d'une substance en quelque sorte clairsemée»²⁴ ; et en quoi le problème de l'Orientation que nous posons est générateur d'angoisse.

Dans le chapitre deux, je développerai une approche plus empirique de cette angoisse existentielle, puisque je m'emploierai à cerner celle-ci à travers ses manifestations concrètes, en tirant les portraits de jeunes en mal d'Orientation. J'illustrerai ainsi les propos du premier chapitre tout en faisant apparaître que cette angoisse existentielle inhibe le développement de l'individu et biaise sa démarche d'Orientation.

Je consacrerai ensuite le troisième chapitre à une étude de la symbolique du choix réflexif et je chercherai à montrer par une approche philosophico-ethnologique que l'Orientation en tant qu'institution joue le rôle d'appareil rituel d'exorcisation de l'angoisse existentielle. L'Orientation est un mode d'anticipation de l'avenir : s'orienter, c'est choisir son être futur, c'est dépasser le temps présent pour se préoccuper de son avenir. Jean-Pierre Boutinet, en faisant l'inventaire des modes d'anticipations cognitives au nombre desquelles il compte le mode cognitif de type occulte (la divination), le mode cognitif de type religieux (la prophétie), et le mode cognitif de type scientifique (la prospective, la futurologie), explique ainsi le sens commun de ces approches du futur : «Sans évacuer tout souci d'adaptation, les

24. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, O.C., page 1.

anticipations cognitives gardent comme première préoccupation de percer le mystère du futur, en cherchant à connaître certains de ses aspects. Une telle connaissance a certainement comme fonction, entre autres, de conjurer tout ce dont le futur est porteur»²⁵.

Dans le quatrième et dernier chapitre, je profiterai du recul culturel pris dans le précédent pour reposer la question de l'Orientation sur le plan de la philosophie, mais cette fois-ci sur le plan d'une philosophie moins "délaissante", et donc peut-être moins angoissante. Je ferai là principalement référence à la pensée stoïcienne avec Epictète, Sénèque et Cicéron ; et néostoïcienne avec Jean-Jacques Rousseau, Jean Grenier, et Jean-Paul Sartre. Cette dernière réflexion visera essentiellement à proposer une porte de sortie "par le haut" face à cette angoisse existentielle qui se cristallise autour du problème de l'Orientation.

25. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1992 (édition originale 1990), page 72.

CHAPITRE I

L'ORIENTATION : DU BONHEUR A L'ANGOISSE

1 - La nature du problème.

1.1 - L'Orientation est le problème de la place de l'individu dans la société.

Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.¹

Cette sentence formulée avec vigueur par Jean-Jacques Rousseau a aujourd'hui quelque peu perdu de son sens. Il est en effet difficile, dans une société qui n'est plus capable d'offrir un emploi à chacun, de placer dans le travail de manière aussi affirmée, les valeurs de la citoyenneté.

Il n'en reste pas moins que l'activité professionnelle revêt encore à l'heure actuelle une importance capitale, et qu'elle est même un facteur définitoire primordial, dans le sens où elle permet à l'individu de se situer dans la société, de s'identifier comme appartenant à un groupe. Jean Guichard défend tout à fait cette idée lorsqu'il écrit : «En mentionnant tel nom de profession qu'il souhaite exercer ou tel domaine professionnel qui le tente, tel ou tel adolescent s'identifie : il se décrit (comme il pourrait se décrire en disant : "je suis de tel signe astrologique") et il se décrit comme il voudrait être. Dans le projet professionnel serait ainsi en cause tout un imaginaire qui permet à l'individu au sens propre quelquefois de s'identifier. (On le constate à travers la manière la plus spontanée dont les adultes -plus fréquemment

1. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762), page 253.

de sexe masculin- font connaissance : "qu'est-ce que vous faites ?" On l'observe par l'état de dépression nerveuse dans lequel se trouvent certains travailleurs licenciés)»². Dans l'activité professionnelle seraient ainsi concentrées les notions d'identité et de fonctionnalité de l'individu qui légitiment la place de celui-ci dans la société, et qui justifient du même coup la cohésion et l'organisation de cette dernière. Ainsi, perdre son travail, c'est perdre sa place dans la société, d'où cet état de dépression nerveuse évoqué par Jean Guichard ; et ne pas se sentir bien dans son travail, c'est n'être pas (ou plutôt ne pas se considérer) à sa place dans la société.

Cet attachement remarquable de l'individu à son activité professionnelle trouve son explication, pour Jean-Paul Sartre, dans le fait que l'individu (en tant que *pour-soi*) cherche à s'arracher à sa contingence originelle, et cela notamment en légitimant son existence par sa fin (ici la fonction sociale) : «Nous ne tenons à nos droits individuels que dans le cadre d'un vaste projet qui tendrait à nous conférer l'existence à partir de la fonction que nous remplissons. C'est la raison pour laquelle l'homme tente si souvent de s'identifier à sa fonction et cherche à ne voir en lui-même que "le président de la Cour d'appel", "le trésorier-payeur général", etc. Chacune de ces fonctions a son existence justifiée par sa fin, en effet»³. Ainsi, l'individu tente de se faire reconnaître par autrui, par son environnement social, comme existence de *droit*, justifiée par une fin, un dessein (et non comme existence de *fait*, pour reprendre la terminologie de Sartre). Nous aurons l'occasion de revenir sur le sujet plus loin, notamment dans le paragraphe traitant des allégories du choix réflexif.

Pour l'instant, nous retiendrons que l'homme accorde une réelle importance à son activité professionnelle, en tant qu'elle participe à la justification de sa place dans la société. L'enjeu de l'Orientation est donc de taille, puisqu'il s'agit ici de trouver une place qui convienne à chacun, tout en préservant la cohérence de la société toute entière. Il s'agit aussi, comme le souligne Roger Gal, «d'assurer à chacun ce minimum de culture humaine auquel tout être a droit, du simple fait qu'il est un homme»⁴. Puis Roger Gal d'ajouter, pour corroborer l'idée aristotélicienne de la conformité des intérêts de l'individu avec ceux de la société : «C'est même là le premier des droits de l'homme : celui d'être développé au maximum des possibilités

2. Jean GUICHARD, *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, Paris, PUF, 1993, page 64.

3. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991 (édition originale 1943), page 542.

4. Roger GAL, *L'orientation scolaire*, Paris, PUF, 1946, page 27.

et des ressources de son être. Ici, le droit, le devoir et l'intérêt de l'individu se confondent étroitement avec ceux de la société, car il est de l'intérêt de l'individu de se voir offrir les conditions les meilleures de développement humain ; et il est de l'intérêt de la société que chacun des êtres qui la composent soit développé et exploité au maximum pour le plus grand bien de tous»⁵.

Le décor est maintenant planté, l'Orientation est le problème de la place de l'individu dans la société. Roger Gal résume ainsi parfaitement cette idée : «Grâce à l'adaptation de la formation et de la fonction sociale à l'individu, l'Orientation contribuera à assurer la bonne répartition des forces dans la machine sociale»⁶.

1.2 - L'Orientation est le problème de l'érection de l'être.

Nous avons vu que le problème de l'Orientation concerne la place que l'individu occupe dans la société. Chemin faisant, nous avons aussi posé comme le premier des droits de l'homme, que d'être développé au maximum des possibilités et des ressources de son être. Ces propos nous ramènent directement à la citation proposée en préambule de ce mémoire⁷, et que nous analyserons plus en détail dans le paragraphe qui suit. Ce qui nous intéresse maintenant, c'est cette idée que l'homme a en son être des possibilités, des ressources qu'il doit développer pour se réaliser. Il est donc un être virtuel avant de devenir, si les circonstances le permettent, un être réalisé.

Bien évidemment, le passage du virtuel au réel n'est pas l'affaire d'un instant, de même qu'il n'est jamais total. On ne franchit pas un jour, le mur du réel en se trouvant complètement réalisé de l'autre côté, comme l'on franchirait une frontière pour se retrouver dans un autre pays. Ce qui revient à dire que chacun, au hasard de ses expériences, se réalise par partie ; l'un développe sa capacité à jouer de tel instrument de musique, tandis que l'autre déploie pendant ce temps des qualités de coureur de fond. Et il serait bien étonnant que le hasard permette à deux individus de vivre exactement les mêmes expériences dans les mêmes conditions et aux mêmes instants. Ce qui veut dire que, même en supposant les hommes parfaitement

5. *Idem*, page 27.

6. *Idem*, page 29.

7. «On peut dire que l'orientation, c'est le problème du bonheur (...)»

Roger GAL, *L'orientation scolaire*, O.C., page 2.

semblables à leur naissance -ce qui est inimaginable, ne serait-ce que du point de vue du potentiel génétique- il est impossible que deux individus mènent une vie identique, et donc impossible que deux individus soient exactement conformes.

Ainsi, dans ce problème de l'érection de son être propre, il y a, comme dit Jankélévitch «un impératif d'originalité qui n'est pas forcément la volonté d'être excentrique ou, comme Socrate, *atopos*, mais l'effort pour se réaliser foncièrement»⁸. Là aussi l'Orientation joue un rôle, en tant qu'elle se doit d'aider l'individu à prendre conscience de lui-même en tant que modèle original. Tel projet professionnel ne convient pas à tous, de même que tous les projets professionnels ne satisfont pas aux aspirations et aux qualités de chacun. En d'autres termes, on n'érige pas son être en suivant un modèle, mais on l'érige sur le plan de l'original et de l'unique. Jankélévitch développe sur le sujet l'idée suivante :

(...) si médiocre soit-on, le mieux est encore d'être ce qu'on est, tout ce qu'on est ; et le plus humble mouvement de spontanéité, à condition qu'il soit authentique, vaut immensément plus que les rôles en carton de la somptueuse vanité. Ainsi l'original est celui qui veut être soi et rien que soi, absolument soi, qui se veut donc archétype et paradigme, car le modèle est précisément l'Unique en son genre, l'individu qui est espèce, la généralité personnelle ou, d'un seul mot, le "type". Se vouloir tel qu'on est, c'est donc bien se vouloir un autre que tous les autres, et seul de son espèce.⁹

La nature du problème est maintenant posée; Ce faisant, nous avons évoqué l'idée du passage de l'être virtuel à l'être réel qui mérite ici d'être plus longuement développée.

2 - Le bonheur, l'action, et la liberté.

2.1 - Le bonheur résultant de l'action.

On peut dire que l'orientation c'est le problème du bonheur, du bonheur à l'école d'abord, ou si l'on veut, de la joie de réaliser ses potentialités, cette joie qui n'exclut pas l'effort ni la peine, mais qui la surmonte et la transfigure. Car il ne s'agit pas ici de la facilité, ni de la satisfaction béate, ou de fixation de l'être à son niveau inférieur, mais simplement d'épanouissement et de plénitude.¹⁰

8. Vladimir JANKÉLEVITCH, *L'Alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938, page 23.

9. Idem, page 23.

10. Roger GAL, *L'orientation scolaire*, O.C., page 2.

Dans cet élan qui illustre toute la verve avec laquelle l'auteur développe sa vision de l'Orientation, Roger Gal reprend en fait une hypothèse chère à Aristote, à savoir que le bonheur (le souverain bien) consiste, non pas dans la vertu même, mais dans l'action conforme à la vertu, et à la vertu la plus excellente de toutes, la sagesse. Cette thèse eudémonique, Aristote la développe notamment dans *l'Ethique de Nicomaque* lorsque, analysant le passage de la puissance à l'acte, il explique qu'il ne suffit pas qu'un homme montre des dispositions (potentialités) à telle ou telle chose pour être, mais qu'il lui faut encore agir et mettre en application ces dispositions :

De même qu'aux Jeux Olympiques, ce ne sont ni les plus beaux ni les plus forts qui obtiennent la couronne, mais ceux-là seuls qui prennent part aux compétitions - et parmi eux seuls sont les vainqueurs - de même ce sont ceux qui dans la vie agissent comme il faut qui deviennent dans la vie possesseurs du Beau et du Bien.¹¹

Ainsi, pour l'athlète, il existe une victoire en puissance (la disposition qu'il a à vaincre), et une victoire en acte (qui résulte de la mise en oeuvre de sa disposition à vaincre). De la même façon, dans le célèbre chapitre sur l'amitié, Aristote explique qu'il existe une amitié en puissance et une amitié effective qui se révèle notamment quand les amis sont ensemble¹². D'une manière générale, l'idée exprimée est que la disposition à la vertu en tant que telle n'aboutit pas nécessairement à la vertu et au bonheur si elle ne s'exprime pas par l'action volontaire ; vivre comme un homme, c'est-à-dire vertueusement, c'est donc agir vertueusement. C'est là le but de l'homme en même temps que sa condition. Par ailleurs, l'action conforme à la vertu est suffisante à l'homme vertueux pour éprouver du plaisir et trouver le bonheur. Pour reprendre un commentaire de Paul Ricoeur, je dirai que l'éthique d'Aristote «témoigne de ce que l'homme a une oeuvre ou une tâche qui ne s'épuise pas dans l'énumération des compétences, des habiletés, des métiers ; la tâche de l'homme désigne une totalité de projets qui enveloppe la diversité des rôles sociaux ; et cette tâche, c'est de vivre au sens humain du mot vivre»¹³, et vivre selon l'auteur de *l'Ethique de Nicomaque*, c'est la vie active, l'activité réglée vers un but, vers une réalisation de son être.

11. ARISTOTE, *Ethique de Nicomaque*, Livre I, Chap VIII, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, page 31.

12. «Mais qui consentirait à donner le nom d'amis à ceux qui ne sont pas renseignés sur leurs sentiments mutuels ? L'amitié exige donc, non seulement ces bonnes dispositions réciproques, mais aussi qu'on veuille le bien de l'ami, que les sentiments soient manifestes...»

ARISTOTE, *Ethique de Nicomaque*, O.C., livre VIII, Chap II, page 209.

13. Paul RICOEUR, "Liberté", *Encyclopédia Universalis*, 1989.

Nous voilà revenus au point de vue défendu par Roger Gal, puisque ce dernier considère que l'homme atteint sa plénitude lorsqu'il réalise ses potentialités, c'est à dire lorsqu'il passe de la puissance à l'acte. Et c'est dans cette philosophie que l'orientation scolaire et professionnelle trouve toute sa signification de même que sa justification «puisque'orienter -dit Roger Gal- c'est s'efforcer de savoir de quelle manière on développera au maximum les forces latentes en chaque personnalité en formation, chercher dans quel sens chaque être humain réalisera sa plénitude»¹⁴. Autrement dit, l'Orientation aurait pour but de faire prendre conscience à l'individu de ses capacités, de le guider dans les choix et les actes qui l'amèneront à réaliser ses potentialités, et par là même à mener une existence accomplie.

L'idée trouve son écho chez certains psychologues contemporains qui s'intéressent de près à l'Orientation. Ainsi, Jean Guichard, critiquant l'idée de "prophylaxie professionnelle" développée par Alfred Binet¹⁵, fait-il la remarque suivante : «L'objectif que recouvre la notion de projet personnel, est bien différent. La place du praticien s'en trouve changée. Il n'est désormais plus un expert qui annonce à l'individu quelles sont les professions qui lui conviennent, mais une sorte d'accompagnateur qui l'amène à découvrir -pour le dire d'une manière particulièrement vague- comment il pourra au mieux réaliser ses potentialités, "sa personnalité", dans l'exercice d'une profession, et plus généralement encore dans l'ensemble de son existence.»¹⁶ De même, le psychologue américain Gysbers, qui a inspiré Jean Guichard dans ses récents travaux, développe un discours très proche en ce qui concerne la réalisation des potentialités de l'individu comme but de l'existence¹⁷. Il apparaît donc que se développe actuellement dans la sphère psychologique un mouvement qui se focalise sur l'individu et sur la mise en valeur de ses potentialités.

14. Roger GAL, *L'orientation scolaire*, O.C., page 1.

15. Alfred BINET, "Préface", *L'année psychologique*, n°8, 1908.

16. Jean GUICHARD, *Identité, Scolarité, Projet*, Synthèse présentée à l'Université de Lille III pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches, 1991, page 18.

17. « Ce qui est maintenant nouveau, c'est la conscience et l'urgence d'aider les gens à avoir pour objectif de devenir compétent, de réaliser leurs potentialités et de se centrer sur leurs compétences (habiletés) plutôt que de se limiter à, leurs déficiences en tant qu'ils sont engagés dans leur développement de carrière pour la totalité de leur existence. »

GYSBERS, Major trends in career development theory and practice, *Vocational Guidance Quarterly* n°32, 1984, page 18 ; cité par Jean GUICHARD, *Identité Scolarité Projet*, O.C., page 19.

2.2 - La liberté de choix et la responsabilité de l'action.

Dans l'analyse du passage de la puissance à l'acte que nous évoquions à l'instant, Aristote esquisse une théorie de la liberté du choix -même si Ricoeur fait remarquer qu'il n'y a pas de concept de liberté dans la philosophie d'Aristote¹⁸- théorie qui est à la base de sa conception de l'éducabilité de l'homme. L'homme, en effet, choisit et agit selon ses préférences, et ces dernières peuvent être éduquées. L'athlète peut ainsi décider de participer ou non aux jeux olympiques, et d'une manière générale l'homme peut décider d'agir ou non en conformité avec la vertu, et en tout état de cause, il ne pourra le faire que s'il sait ce qu'est la vertu, s'il est éduqué. Mais, remarque Aristote «il arrive que la simple disposition ne donne l'occasion d'accomplir aucun bien, comme il arriverait pour le dormeur ou celui qui est plongé dans une inaction complète»¹⁹ ; l'acte manque pour que l'être se réalise. Or, il n'y a de vertu que dans l'acte conforme à la vertu ; Sartre en définissant l'existentialisme dit aussi «Il n'y a de réalité que dans l'action ; (...) l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie.»²⁰ Voici là une première pierre d'achoppement sur le parcours de vie de l'individu : on ne vient pas au monde dans un élan qui suffit à vous propulser jusqu'à la fin de la vie, mais il faut agir, porter son existence, et donc porter la responsabilité de ce qu'est cette existence, car dans la pensée de Sartre, "liberté" rime avec "responsabilité". L'idée d'un bonheur résultant de l'action devient alors inquiétante car, lorsqu'elle montre du doigt l'échec, elle montre du même coup le responsable de l'échec. C'est là, explique Sartre, une des raisons qui justifie les attaques dirigées contre la thèse existentialiste :

D'après ceci, nous pouvons comprendre pourquoi notre doctrine fait horreur à un certain nombre de gens. Car souvent ils n'ont qu'une seule manière de supporter leur misère, c'est de penser : "Les circonstances ont été contre moi, je valais beaucoup mieux que ce que j'ai été ; bien sûr, je n'ai pas eu de grand amour, ou de grande amitié, mais c'est parce que je n'ai pas rencontré un homme ou une femme qui en fussent dignes, je n'ai pas écrit de très bons livres, c'est parce que je n'ai pas eu de loisirs pour le faire ; je n'ai pas eu d'enfants à qui me dévouer, c'est parce que je n'ai pas trouvé l'homme avec lequel j'aurais pu faire ma vie. Sont restées donc, chez moi, inemployées, et entièrement viables une foule de dispositions, d'inclinations, de possibilités qui me donnent une valeur que la simple série de mes actes ne permet pas d'inférer." Or, en réalité pour l'existentialiste, il n'y a pas d'amour autre que celui qui se construit, il n'y a pas de possibilité d'amour autre que celle qui se

18. Paul RICOEUR, "liberté", O.C.

19. ARISTOTE, *Ethique de Nicomaque*, Livre I, Chap VIII, O.C., page 31.

20. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970, page 55.

manifeste dans un amour ; il n'y a pas de génie autre que celui qui s'exprime dans des oeuvres d'art (...).²¹

Voilà donc une philosophie qui responsabilise pleinement l'homme puisque ce dernier est ce qu'il se fait. On ne naît pas heureux ou malheureux, vertueux ou non, mais on est vertueux en tant que l'on agit en accord avec la vertu. «Ce que les gens veulent -écrit Sartre- c'est qu'on naisse lâche ou héros»²². La position est confortable, car rien de ce que pourrait alors faire un lâche ne changerait sa qualité de lâche, et le héros ne pourrait alors agir qu'en héros ; les bons et les méchants seraient de cette façon parfaitement identifiés, triés et étiquetés comme dans les westerns ou les vieux manuels d'histoire qu'une rédaction trop simplificatrice aurait rendus quelque peu partisans. Rien de ce que pourrait faire l'homme ne pourrait alors changer sa condition, ce qui rendrait vain tout effort. Or, ajoute Sartre, «ce qui fait la lâcheté c'est l'acte de renoncer ou de céder, un tempérament ce n'est pas un acte ; le lâche est défini à partir de l'acte qu'il a fait»²³. De la même façon, lorsque Roger Gal fait l'apologie de l'effort et de la peine, c'est en s'opposant à un quiétisme rassurant et parce qu'il défend l'idée que l'homme a à se choisir, à se construire par chacun de ses actes, et cela au delà de tout déterminisme social. Certes, on naît fils de boulanger ou de forgeron, mais on ne naît pas pour autant boulanger ou forgeron ; pour chaque individu, il reste, je l'ai déjà dit, à se faire, à se choisir. Je développerai davantage une argumentation pour contrer le fatalisme social dans le quatrième chapitre.

3 - Le projet : un paradigme pour nous rendre comme maîtres et possesseurs de notre Destin.

3.1 - Le projet comme instrument de liberté.

«C'est par un instinct très sûr qu'on identifie la liberté au pouvoir de concevoir des projets, de les traduire en actes»²⁴. Par cette affirmation, le philosophe John Dewey, fondateur d'une pédagogie pragmatique, place dans le projet les valeurs d'une philosophie anti-déterministe. Analysons cette proposition : dans l'expression

21. Idem, page 55.

22. Idem, page 60.

23. Idem, page 60.

24. John DEWEY, *Expérience et Education* (traduit de *Experience and Education*, édition KDP, USA), Paris, Editions Bourrellet et Cie, ?, page 75.

Sartre écrit dans le même ordre d'idées : «l'être dit *libre* est celui qui peut *réaliser* ses projets».

Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991 (édition originale 1943), page 539.

"traduire en acte" nous retrouvons l'idée aristotélicienne précédemment commentée de la liberté et du bonheur résultant de l'action ; et dans l'expression "concevoir des projets" nous trouvons l'idée d'anticipation, d'intention et de motif. C'est même cette intention, antérieure à la réalisation, qui différencie l'action du mouvement ; Ricoeur dit ainsi du mouvement qu'il est «quelque chose qui arrive et que l'on constate», tandis que l'action est «quelque chose qu'on fait arriver et qu'on sait faire»²⁵. Le mouvement répond donc à une cause mécanique alors que l'action est le fruit d'un motif, d'une raison d'agir, «l'action est par principe *intentionnelle*»²⁶ -dit aussi Sartre- donc «la condition indispensable et fondamentale de toute action c'est la liberté de l'être agissant»²⁷ ou, pour employer les propos de Ricoeur, «il n'y aurait pas de signification du libre et du non-libre s'il n'y avait pas d'abord une signification de l'action comme telle»²⁸. Autrement dit, lorsque le premier énonce qu'il faut être libre pour agir, le second répond par ce corollaire qu'il faut agir pour être libre.

Si nous revenons à la citation de Dewey, nous dirons alors que la liberté est identifiable au pouvoir d'élaborer et d'énoncer un *modus operandi* visant une fin identifiée, et de le mettre en oeuvre. Il semble important aux yeux des philosophes traitant de la question que le projet soit énoncé, porté au langage, comme pour attester du contrat que l'individu passe avec lui-même. «C'est là -dit Ricoeur- le premier degré de la liberté : être capable non seulement de "souffrir", de "subir" ses désirs, mais de les *porter au langage* en énonçant le caractère de désirabilité qui leur est propre et en soumettant au calcul des moyens et des fins l'enchaînement de l'action»²⁹. A travers le projet, l'individu en astreignant son action à la raison, se départi de ses instincts et gagne, comme dans le contrat social de Rousseau, «la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté»³⁰. Le projet se pose donc comme un concept anti-déterministe, un instrument de la liberté de l'homme en tant qu'à travers ses qualités d'anticipation et d'intention raisonnée, il entend nous rendre comme maître et possesseur de notre Destin,

25. Paul RICOEUR, "Liberté", O.C.

26. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 487.

27. Idem, page 490.

28. Paul RICOEUR, "Liberté", O.C.

29. Idem.

30. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762), page 56.

comme la physique de Descartes prétendait nous rendre «comme maîtres et possesseurs de la Nature»³¹.

3.2 - L'être et le projet.

Dans l'introduction de son ouvrage *Le hasard et la nécessité*, Jacques Monod définit ainsi l'objet artificiel en opposition à l'objet naturel :

Tout artefact est le produit de l'activité d'un être vivant qui exprime ainsi, et de façon particulièrement évidente, l'une des propriétés fondamentales qui caractérise tous les êtres vivants sans exception : celle d'être des *objets doués d'un projet* qu'à la fois ils représentent dans leurs structures et accomplissent par leurs performances (telles que, par exemple, la création d'artefacts).³²

Ce faisant, le biologiste met en évidence le caractère téléonomique de l'être vivant, renouant ainsi avec la pensée heideggerienne qui inscrit l'être dans la dimension du projet. «L'être est compris dans le pro-jet (ent-wurf)»³³, énonce Heidegger pour nous faire entendre que c'est le projet qui à la fois, constitue une révélation de l'être, et permet sa compréhension. Dans cette oeuvre inachevée qu'est *L'Etre et le Temps*, le philosophe allemand interroge l'ontologie et le problème de l'être en partant du postulat que parmi tous les étants, un seul, l'homme (*Dasein* - être-là), a la possibilité de s'interroger sur l'être. Heidegger trouve une structure tridimensionnelle au *Dasein* : ce dernier est "être jeté" (*geworfenheit*), "existence" (*Existenz*), et "être-auprès-de" (*Sein bei*). Ce qui importe ici pour notre propos, c'est que dans ce système, le *Dasein* est toujours déjà jeté dans l'existence, sans l'avoir choisi (il n'y a pas de pensée possible de sa naissance), il est ainsi condamné à constamment être en avant de lui-même :

En tant que "jeté" au monde, l'être-là y est jeté sur le mode d'être du projet (ent-wurf)... En tant qu'il est être-là, celui-ci est toujours déjà projeté et demeure en projet aussi longtemps qu'il est... Le projet concerne toujours et selon toute son ampleur la révélation de l'être-au-monde.³⁴

31. René DESCARTES, *Discours de la méthode*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1636), page 84.

32. Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Editions du Seuil, 1970, page 25.

33. Martin HEIDEGGER, *L'Etre et le Temps* (traduit de *Sein und Zeit*, 1927), Paris, Gallimard, 1964, page 183.

34. Martin HEIDEGGER, *L'Etre et le Temps*, O.C., page 181.

L'homme est donc sans cesse projeté hors de lui-même, sa vie n'est que projet ; Heidegger écrit aussi en d'autres termes que la réalité humaine comporte essentiellement un pas-encore-qui-sera, ce qui implique que le devenir est donc déjà de l'être, sinon l'homme ne serait rien. «Heidegger -écrit Jean-Pierre Boutinet- aura donné l'occasion de saisir ce qui constitue la nécessité et la précarité de tout projet d'existence dont la principale caractéristique est le fait d'être "jeté-là" : jeté par le fait de la nécessité, du hasard ou de l'absurde»³⁵. Nul doute que le philosophe allemand a inspiré la réflexion du biologiste Jacques Monod.

Jean-Paul Sartre aussi, a été marqué par la pensée Heideggerienne. Dans le paragraphe précédent traitant de la liberté de choix et de la responsabilité de l'action, nous avons rappelé que pour cet existentialiste, l'homme n'est rien d'autre que son projet, qu'il n'existe que dans la mesure où il se réalise. «L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur» soutient Sartre, avant de rappeler que «rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être»³⁶. Et ce projet d'être, c'est «le projet originel qui s'exprime dans chacune de nos tendances empiriques observables»³⁷. Le projet de vie serait alors la somme des projets de notre existence, la résultante de tous nos choix et de tous nos actes. Le concept de projet s'inscrit donc ici dans un cadre philosophique qui pose l'homme comme non entièrement déterminé par cette situation "d'être-jeté". «Etre c'est se choisir»³⁸, se plaît à rappeler Sartre, l'homme n'a donc pas une fin assignée par avance, un modèle à réaliser, mais il a à se choisir au delà de sa naissance (car si l'on naît fils de forgeron, on ne naît pas pour autant forgeron). Voilà bien ce qui justifie et légitime l'Orientation : l'homme, toujours en avant de lui-même, doit constamment gérer sa situation future à partir de son état présent, le degré avec lequel il l'anticipera nous fera dire qu'il construit son avenir ou qu'il le subit, et lui fera penser qu'il est libre ou déterminé. «Comme l'animal, l'homme se sent poussé en avant vers ce qu'il n'est pas, mais jamais de façon totalement aveugle. Il peut orienter ce qui le pousse en avant», affirme Jean-Pierre Boutinet avant de conclure en invitant ainsi l'homme à prendre en main son destin : «Il doit surtout l'humaniser en faisant de cette poussée une visée significative pour lui»³⁹.

35. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1990, page 46.

36. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 23.

37. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 625.

38. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 495.

39. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, O.C., page 267.

3.3 - Le projet et l'éducation.

Le concept de projet, comme tout concept à la mode, a été repris et développé dans divers milieux, et notamment ceux de l'Orientation, et de l'éducation, jusqu'à même les inonder complètement. On parle ainsi de projet d'éducation, de projet de formation, de projet pédagogique, de projet d'établissement, de projet d'orientation et d'insertion, de projet de vie, de projet professionnel, de projet personnel, de projet vocationnel de l'adulte, etc. Le concept, porté au rang de paradigme par Jean-Pierre Boutinet dans son ouvrage *Anthropologie du projet*, a même été le thème central de l'université d'hiver organisée en janvier 93 par la Délégation à la Formation Professionnelle. Devant un tel enthousiasme, et un tel abus d'utilisation du terme "projet", il convient d'essayer de cerner plus précisément le (ou les) sens de ce dernier. Dans son traité sur *Le langage de l'éducation*, Olivier Reboul propose de ce concept envahissant une définition intéressante :

PROJET : L'idée d'un résultat souhaitable et réalisable par un individu ou une communauté qui s'en donnent par là même tous les moyens. En pédagogie, le projet est un des points forts du discours novateur.

Mais projet de qui ? (...) Quand les parents ont un projet, les enfants ont un destin, disait J.-P. Sartre. Le piège est là, dans l'illusion que la liberté accordée aux uns n'est jamais pour les autres un destin.⁴⁰

Ici encore, nous trouvons une pierre d'achoppement qui nous est révélée dans cette définition : la soumission de l'individu à un projet n'est liberté que si ce projet est le sien propre ; or il faut être libre pour définir soi-même son projet, et l'on n'est libre que si l'on est raisonnable au sens antique du terme ; l'enfant ne l'est pas, mais il ne peut toutefois le devenir qu'en s'inscrivant lui-même dans un projet éducatif... L'équation est insidieuse. Aussi faut-il bien passer par une phase de "guidance" de l'individu jusqu'à ce qu'il soit autonome. Jean-Pierre Boutinet a dit du concept de projet qu'il est «une surface de projection des aspirations des individus»⁴¹. Mais de quels individus s'agit-il ? Dans une petite fable introductive à sa réflexion sur le développement de la personnalité et la maturation vocationnelle, Georges Bastin se plaît lui aussi à comparer le bébé à une surface de projection, mais il s'agit alors d'un «écran vierge sur lequel les parents peuvent, à loisir, sans freins, projeter leurs rêves,

40. Olivier REBOUL, *Le langage de l'éducation*, Paris, PUF, 1984, page 73.

41. Jean-Pierre BOUTINET, "Le concept du projet et ses niveaux d'appréhension", *Education Permanente*, n°86, 1986, pages 5 à 26.

leurs espérances et leurs ambitions»⁴² ; voilà qui nous ramène aux propos de Sartre évoqués à l'instant.

Une dérive plus subtile encore du projet est mise en exergue dans un article de *Projecture* consacré à l'Orientation : «Un établissement affirme en termes ardents son désir de "mettre l'élève en situation de projet" et définit ensuite le projet comme des "rails sur lesquels on place l'élève pour qu'il arrive au but"»⁴³. Dans cette vision des choses, le projet emprisonne l'individu dans une logique rigide, la décision d'Orientation prise à un instant donné est vécue comme irrévocable et ultra-déterminante, elle engage l'individu pour un temps durable, sans lui laisser aucune possibilité de réajuster son tir en fonction d'événements nouveaux, ou tout simplement du fait que l'engagement dans un processus éducatif modifie chaque être dans sa façon de concevoir les choses, et donc dans sa vision du but initialement visé. Peu nous importe ici de savoir qui endosse la responsabilité de la définition du projet, celui-ci pourrait bien être le fait de la famille, le fait de l'institution scolaire, le fait de l'environnement socio-économique du jeune, il pourrait même être le fruit d'une cogitation raisonnée et autonome de l'individu concerné ; ce qui importe ici, c'est que par ses caractères d'irrévocabilité et de rigidité, le projet se pose en maître et possesseur de la vie du jeune, instituant de fait ce dernier dans une position "d'esclave de son propre projet". Là encore, le projet devient Destin.

Ainsi donc, le "*paradigme pour se rendre comme maître et possesseur de son Destin*" pourrait développer un effet inverse à celui attendu si l'on n'y prend pas garde. L'apprenti sorcier pourrait alors bien être victime de sa propre magie.

3.4 - Le projet comme cristallisation du passage à la vie adulte.

Projet scolaire, projet professionnel, projet de vie constituent aujourd'hui les trois perspectives de tout projet adolescent : ces perspectives sont partiellement autonomes, partiellement imbriquées les unes aux autres. Si le projet adolescent se trouve actuellement valorisé, c'est justement parce que les choses ne vont pas de soi, parce que le passage à la vie d'adulte est de plus en plus problématique dans la cassure des différentes classes d'âge.⁴⁴

42. Georges BASTIN, *Bien choisir sa profession*, Bruxelles (B), De Boeck Université, 1992, page 21.

43. Monique LAFONT, "Propositions pour une Orientation Educative", *Projecture UNAPEC*, octobre 92, page 20.

44. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, O.C., page 91.

Concevoir des projets est le fait d'un individu raisonnable, nous venons de le voir. Aristote ne reconnaît pas à l'enfant le droit au bonheur parce que «son jeune âge ne lui permet pas encore de faire usage de sa raison»⁴⁵. De même, dans nos sociétés occidentales industrialisées, nous ne reconnaissons pas à l'enfant le droit (la capacité) de choisir un métier, une Orientation, parce que l'enfant n'est pas identifié comme un être raisonnable, mais plutôt comme un être à la fois inconsideré et versatile. Il est bien connu que tous les petits garçons veulent un jour être "motard" et toutes les petites filles être "institutrice", et que cette envie n'est en rien assimilable à un projet de vie, ne serait-ce que de par son inconstance : le "je veux être motard quand je serai grand" peut se transformer quelques minutes plus tard en "je veux être footballeur quand je serai grand", pour peu que l'enfant ait regardé un programme sportif à la télévision. En ce sens, l'élaboration d'un réel projet de vie, d'un projet d'orientation, est sans doute l'acte le plus significatif et le plus symbolique par lequel l'adolescent marque son autonomie de pensée et prend effectivement possession de son être à-venir. Il est alors reconnu par la communauté, non plus comme un enfant dont les préoccupations ne dépassent guère l'instant présent, mais comme un adulte à part entière, un être raisonnable, possiblement capable de se projeter. Sur un plan social, il est promu au rang de citoyen et de travailleur en devenir.

«Ce passage à la vie adulte est de plus en plus problématique dans la cassure des différentes classes d'âge», nous dit Jean-Pierre Boutinet... A-t-il jamais été aisé ? Sur un plan existentiel, «le passage de l'enfance à l'âge adulte est celui du domaine du possible au domaine du réel» -explique Jean Grenier- «L'homme sent de plus en plus la contrainte des choses peser sur lui : il acquiert le sentiment douloureux, mais fécond du nécessaire»⁴⁶. En d'autres termes, en devenant raisonnable, il endosse du même coup la responsabilité de ses actions, la responsabilité de son être, et se doit d'orienter sa vie. Le problème, qui est celui de l'angoisse liée à l'accès à ce grade supérieur de l'être, est un problème de toujours et de partout ; les sociétés traditionnelles l'ont résolu par la pratique de rites de passage dont l'un des objets essentiels est justement l'exorcisation de l'angoisse existentielle (j'y reviendrai plus en détail dans le troisième chapitre), notre société occidentale industrialisée mise sur l'Orientation et le projet de vie pour atteindre le même résultat. «Le projet, c'est ce

45. ARISTOTE, *Ethique de Nicomaque*, Livre I, Chap IX, O.C., page 34.

46. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, Paris, PUF, 1961, page 4.

qui permettra de remédier à un état présent caractérisé par ses insuffisances»⁴⁷, écrit Jean Guichard avant de citer «l'angoisse quand à l'avenir» comme l'une de ces insuffisances notoires. De même, Jean-Pierre Boutinet conclut son *Anthropologie du Projet* en décrivant celui-ci comme «simultanément et indistinctement porteur d'un refus, expression d'une grande espérance, occultation d'une angoisse»⁴⁸. Le paradigme "projet" serait donc bien brandi comme un crucifix face à l'angoisse existentielle ; je m'emploierai à montrer tout-à-l'heure que l'Orientation joue, dans le même ordre d'idées, le même rôle que les rites de passage à l'état adulte.

Nous venons d'approcher sous divers angles le concept de projet, concept qui recouvre aujourd'hui une importance fondamentale dans notre vision occidentale du monde. Parce qu'il fait référence à une conception philosophique de l'homme comme non entièrement déterminé par cette situation originelle "d'être-jeté", le projet se dresse face au quiétisme et à la soumission à un Destin. En cela, il cautionne pleinement l'orientation scolaire et professionnelle. Mais aussi, parce qu'il évoque dans son expression une dimension toute kinesthésique (pro-jet), il nous ramène à la philosophie d'Aristote qui instaure la liberté comme fille de l'action.

4 - La contingence du choix et l'amenuisement des possibles.

S'orienter, c'est choisir. Et le choix est d'autant plus difficile qu'il est lourd de conséquences. Pour le collégien, pour le lycéen, l'orientation consiste à choisir une filière d'études, puis une série au baccalauréat. La décision conditionnera la suite des études et pour beaucoup déjà, le métier à venir. C'est dire que l'enjeu est d'importance.⁴⁹

S'orienter, c'est choisir ; et choisir, c'est se choisir : nous avons vu avec Jean-Paul Sartre que c'est en choisissant d'agir comme un lâche que je me choisis comme lâche, l'homme est ce qu'il se fait. Choisir ses études, choisir son métier, c'est orienter sa vie... C'est dire que l'enjeu est d'importance. Si l'on accorde à l'homme la responsabilité de ses actions, c'est à dire si on l'estime libre de ses choix et donc de se choisir, on ne peut que considérer le caractère traumatisant de l'option. En effet, la liberté ne serait que par l'existence du choix, mais s'amenuiserait par la réalisation de

47. Jean GUICHARD, *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, Paris, PUF, 1993, page 14.

48. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, O.C., page 279.

49. Marguerite DUQUESNE, "dossier sur l'orientation scolaire", *Le JOURNAL du béthunois*, n°30, avril 93, page 3.

ces derniers, puisque chaque option m'engage dans une voie en m'interdisant les autres voies possibles (d'où le sentiment douloureux mais fécond du nécessaire que nous évoquions à l'instant) ; et cela est d'autant plus sensible lorsqu'il s'agit, comme dit Jankélévitch, d'une «des grandes options que la vie nous propose»⁵⁰, telle que le choix d'une carrière. L'auteur de *L'Alternative* exprime ainsi cette idée d'amenuisement des possibles : «L'avènement à l'acte, on le voit, offre deux aspects contraires qui sont aussi inséparables que le recto et le verso : il est promotion d'existence, et ipso facto il est suppression d'espérances»⁵¹. J'illustrerai ces propos en contant la fable suivante...

4.1 - La parabole du singe et de l'arbre.

Considérons un singe au pied d'un de ces arbres géants et fortement ramifiés des forêts amazoniennes ; sa nature le pousse à y grimper, et nous supposerons que l'opinion qu'il a de lui-même l'incite à y monter au plus haut. Mais à quelques mètres du sol, le tronc qui semblait si monolithique se sépare en plusieurs branches ; le singe en choisit une et continue son escalade, mais la branche se divise à son tour, et ainsi de suite. Plus ce singe se rapproche de la cime et plus son domaine des possibles se réduit, et donc moins il est libre. Autrement dit, il n'est jamais plus libre que lorsqu'il est au pied de l'arbre, mais s'il y reste, il n'agit pas et ne jouit pas de sa liberté qui devient donc illusoire. C'est ce que Vladimir Jankélévitch exprime lorsqu'il énonce : «L'alternative fondamentale du Tout et du Quelque chose, c'est en somme l'alternative du choix et du non-choix. Exister, c'est choisir le choix - ; et vouloir être Tout, au contraire, c'est choisir, opter pour l'abstention, puisqu'aussi bien on ne peut être le Tout actuel, mais seulement le Tout potentiel, inexistant et abstinent»⁵².

Notre singe a choisi de jouir de sa liberté, le voilà maintenant arrivé à mi-hauteur de l'arbre, à une nouvelle fourche : choisira-t-il la branche de droite ou celle de gauche ? Quelle part de liberté lui reste-t-il, à ce niveau de son ascension ? Et quels critères de préférences guideront son choix ? On peut bien penser que le choix devant lequel il se trouve à cet instant existe du fait du choix opéré précédemment ; ce qui revient à dire que, si à la ramification précédente il avait opté pour une autre branche, il n'aurait pas rencontré cette fourche précise, il n'aurait pas été confronté à

50. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, O.C., page 51.

51. Idem, page 5.

52. Idem, page 11.

ce choix particulier. Cette situation est parfaitement analysée par Jean Grenier dans *Absolu et choix* :

Le sujet s'hypnotise sur les objets qui lui sont présentés à choisir. Il ne s'aperçoit pas que l'option elle-même n'a pas commencé là, qu'elle remonte plus haut. Si telle personne hésite entre le suicide et le déshonneur, ce choix a beau être embarrassant et l'alternative se poser, il n'en est pas moins vrai qu'il fut un temps où cette alternative n'avait pas à se poser ; et si elle se pose aujourd'hui, c'est en vertu d'un choix précédent qui a fait préférer telle compagnie à telle autre, et ce choix lui-même a été précédé d'un autre choix qui a déterminé la conduite ultérieure de la personne en question.⁵³

L'individu, en s'érigeant par ses choix, crée donc une situation historique qui présume de l'avenir. Ainsi, en suivant tout le cheminement de notre singe, du bas du fût à la fourche devant laquelle il hésite, on comprendra comment le choix devant lequel il est présentement confronté fut déterminé par ses choix passés. Rappelons nous que le projet de ce singe est d'atteindre le point culminant du houppier, d'arriver au rameau le plus haut de cet édifice végétal. Or, il n'existe qu'un seul rameau le plus haut et qu'un seul chemin pour y accéder, et notre primate ne pouvait distinguer cette cime lorsqu'il se trouvait au pied de l'arbre, masquée qu'elle était par l'abondant feuillage. Les embranchements ne se sont découverts à lui qu'au fur et à mesure de sa progression, sans qu'à aucun moment il n'ait eu une vision d'ensemble de l'arborescence ni de sa position. Il faut donc bien admettre qu'il a choisi tel chemin plutôt que tel autre sans connaître toutes les données du problème, et que par conséquent, ses choix ont été opérés sur des bases hasardeuses. Du reste, on peut bien penser que, dès la première fourche, il se soit fourvoyé, et qu'il ait choisi un chemin qui ne lui permettra pas de dépasser la mi-hauteur de l'arbre, quels que soient ses choix suivants. Mais cela, il n'en aura conscience que lorsqu'il atteindra un rameau terminal, et même, il sera simplement capable de découvrir son échec sans savoir quels ont été dans sa progression ni les "mauvais" choix, ni les "bons" choix.

De fait, son hésitation devant cette fourche peut nous paraître ridicule, car nous savons, pour regarder la scène avec un recul suffisant, que ce singe ne peut plus, au stade de sa progression, atteindre le sommet puisque ses choix antérieurs l'ont égaré ; et nous savons de plus que s'il n'est pas à même d'apprécier la validité de ses actions à posteriori, il est encore moins capable de raisonner une action qui engage l'avenir. En d'autres termes, ce singe considère chacune de ses décisions d'orientation dans l'arborescence comme pleinement déterminante, alors que chacune de ses

53. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 92.

décisions est partiellement induite par les précédentes. La situation dans laquelle se trouve l'animal s'est, en fait, élaborée historiquement, et cette histoire pèsera de son poids sur ses choix à venir.

Le choix ne serait donc pas "dans l'absolu" puisque partiellement déterminé par l'histoire. Et le commencement de l'histoire de l'homme, c'est sa naissance, dont il ne peut y avoir de pensée si l'on se réfère au modèle existentialiste ; l'homme est jeté-là, au pied d'un arbre qu'il n'a pas choisi mais qu'il aurait pu espérer plus grand, plus solide et moins tortueux.

4.2 - S'orienter, c'est choisir dans le champ des possibles restants au moment du choix.

De ce que nous venons de dire à propos de l'amenuisement des possibles, il ressort que l'homme est partiellement déterminé dans ses choix par son histoire. Il convient ici de faire le point : cette nouvelle notion, qui apparaît dans notre exploration des systèmes philosophiques qui intéressent notre sujet, n'est en rien opposée à l'idée de la liberté de choix évoquée en tout début de ce chapitre. Sartre explique ainsi à ce sujet que précisément, «il ne saurait y avoir de liberté que *restreinte*, puisque la liberté est choix. Tout choix, nous le verrons, suppose élimination et sélection ; tout choix est choix de la finitude. Ainsi la liberté ne saurait-elle être vraiment libre qu'en constituant la facticité comme sa propre restriction»⁵⁴. Si nous reprenons les propos de Jean Grenier évoqués à l'instant, nous dirons alors que c'est l'existence même de cette alternative embarrassante, en tant qu'elle est vécue comme résultante d'un choix précédent qui est la marque de la liberté de l'individu (J'aurai l'occasion de développer plus avant cette idée dans le chapitre IV).

Le problème de l'Orientation n'est donc pas le problème d'un choix réflexif "dans l'absolu", mais il est le problème d'un choix réflexif "dans le champ des possibles restants au moment du choix". Ainsi, Jean Guichard présentant sa méthode DAPPI (Découverte des Activités Professionnelles Projet Personnels Insertion), explique combien il est important de considérer le poids du passé de l'individu dans un processus d'orientation : «Il n'est pas possible de considérer l'adolescent -pas plus que l'adulte d'ailleurs- comme quelqu'un qui serait libre de toute attente, de toute

54. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 552.

représentation de soi et des professions, bref comme un individu qui serait immédiatement disponible pour une exploration sans a priori de tous les possibles, parmi lesquels il pourrait ensuite commencer à choisir, puis affiner son choix, avant enfin de se décider. Il apparaît que c'est plutôt l'inverse qui est vrai. Le passé, l'histoire de l'individu, ce qu'il a vécu, ce qu'il continue à vivre, ne sont pas lettre morte.»⁵⁵

Cette vision des choses justifie pleinement le soin que l'on prend, dans un processus d'Orientation, à faire en sorte que l'orienté satisfasse à la maxime de Socrate «Connais toi toi-même» ; en même temps qu'elle légitime toute l'importance de la psychologie dans ce processus, puisqu'il s'agit ici d'aider le choisissant à visualiser son positionnement dans ce que Jankélévitch appelle son «système d'aiguillages de plus en plus ramifiés»⁵⁶, c'est à dire l'amener à prendre suffisamment de recul par rapport à lui-même pour qu'il puisse se situer dans l'arborescence de ses alternatives.

5 - Le choix réflexif comme générateur d'angoisse.

Dans tout ce qui précède, nous avons d'abord étudié les bases d'une philosophie qui institue l'action comme vecteur d'érection de l'être, puis nous avons vu que la liberté et l'action ne font qu'un, qu'elles sont du même ordre, et du même ordre que le choix. Avec le courant existentialiste, nous avons ensuite posé le problème de la responsabilité du choisissant, avant de nous intéresser au concept de projet comme mode anticipatoire de l'action et donc de l'être. Enfin, nous venons de considérer dans le paragraphe précédent les aspects de contingence du choix et d'amenuisement des possibles qui placent l'individu dans sa dimension historique. Ce faisant, nous avons découvert avec Vladimir Jankélévitch et Jean Grenier une approche de l'angoisse existentielle qui imprègne l'acte de choix réflexif ; c'est ce

55. Jean GUICHARD, "DAPPI, une Méthode pour Aider les Jeunes dans leur Insertion", *Le Bulletin*, revue du C.L.C.J. n°15, octobre 88, page 83.

56. «Ces dichotomies sont donc des options à la troisième puissance, puisqu'avant d'en venir à un choix aussi aigu il fallait préférer d'abord l'existence à l'abstention, se circonstancier ensuite selon le temps et le lieu, trancher enfin entre les cas particuliers et polairement antagonistes que la vie nous propose ; de sorte que l'existence apparaît au métaphysicien comme un ensemble de choix imbriqués les uns dans les autres ou, si l'on préfère, comme un système d'aiguillages de plus en plus ramifiés, depuis l'alternative radicale qui nous presse à dire oui à l'être, jusqu'aux fines options de la quotidienneté.» Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, O.C., page 11.

sentiment d'angoisse qui étouffe l'être dans ses choix, que je vais tenter de cerner ici.

5.1 - "Angustiae" : le sens originel de l'angoisse.

Un sentiment très fort fait croire à la possibilité du choix : celui que l'on éprouve quand on est mis en face d'une alternative, lorsque la duplicité des termes doit se changer en un seul terme, en un absolu ; réduction nécessaire par suite de la limitation de l'espace et du temps. C'est cette limitation qui crée l'angoisse, celle de l'option presque intolérable. V. Jankélévitch a décrit ce sentiment d'angoisse, dans le sens originel de ce mot : *angustiae* : défilé. Les possibles, à mesure qu'on avance dans le temps, deviennent de plus en plus rares, l'esprit se sent de plus en plus serré entre eux. Il faut pourtant opter, et par là même s'appauvrir.⁵⁷

Cette explication du sentiment d'angoisse que nous livre Jean Grenier puise en fait dans la philosophie de Heidegger : «Née de notre condition, l'angoisse nous la révèle et se situe au coeur de la relation de l'étant à l'Être»⁵⁸. C'est bien là ce que Martin Heidegger exprime dans le concept de *Néant*. Le Néant, c'est tout ce qui sépare l'étant de l'Être, c'est tout ce qui ne sera jamais du fait de l'exclusivité du choix, c'est le négatif de l'existence. Pour revenir à l'idée de contingence du choix et d'amenuisement des possibles, j'ajouterai que l'angoisse est aussi «l'aperception que tout ce qui est pourrait ne pas être, et ne sera bientôt plus»⁵⁹. Dans *l'Être et le Temps*, Heidegger dit de l'angoisse qu'elle est "la sentinelle du Néant", car elle tient à notre finitude qui se confronte avec ce qui l'englobe. L'angoisse résulte en fait de notre incapacité à atteindre notre absolu : l'Être. C'est en cela que Jean Grenier considère le sentiment du tragique comme la prise de conscience de l'infini.⁶⁰

5.2 - L'angoisse n'est pas la crainte.

Le sentiment révélateur du Néant serait selon Heidegger l'angoisse qu'il distingue de la crainte, celle-ci étant le recul devant quelque chose de déterminé tandis que nous sommes incapables de dire ce qui cause notre angoisse. L'angoisse est le recul devant

57. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 90.

J. GRENIER fait ici référence à l'ouvrage de V. JANKELEVITCH, *l'Alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938.

58 Jean BRUN, "Angoisse", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.

59. Alphonse de WAELHENS, "Heidegger", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

60. «(...) nous sommes seulement persuadés qu'il faut partir du sentiment du tragique et de l'infini, le premier étant la prise de conscience du second.»
Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 6.

l'indéterminé : elle nous révèle donc non pas tel ou tel être menaçant mais le Néant dans ce qu'il a de caractéristique, c'est à dire l'absence de limitation, l'indéfini.⁶¹

L'angoisse n'est donc pas la crainte, ni davantage la peur, car ces dernières sont provoquées par quelque chose que nous connaissons ou, du moins, que nous croyons connaître. La peur est en ce sens la prise de conscience d'un danger réel ou imaginé (ainsi, je peux avoir peur de grimper à une échelle, ou bien encore avoir peur d'échouer à un examen), alors que l'angoisse est de l'ordre de l'inquiétude métaphysique, elle pose la question de la place de l'être dans le monde (et donc concerne l'Orientation) ; elle est, selon l'expression même de Jean Brun «l'expérience naissant de l'inadéquation entre les questions que chaque individu pose au monde, quant à sa propre origine et à sa destinée, et les réponses que ce même monde peut donner»⁶². A ce niveau, on peut donc dire que l'angoisse n'est pas la peur de quelque chose, mais plutôt la peur de rien. Ainsi, Heidegger exprime qu'il est bien remarquable que lorsque l'angoisse est passée, nous disons volontiers que ce n'était rien du tout, car c'est précisément ce rien du tout qui nous angoissait.

5.3 - Choisir, c'est engager l'humanité.

Dans l'angoisse, nous ne saisissons pas simplement le fait que les possibles que nous projetons sont perpétuellement rongés par notre liberté à venir, nous appréhendons en outre notre choix, c'est à dire nous même, comme *injustifiable*, c'est à dire que nous saisissons notre choix comme ne dérivant d'aucune réalité antérieure et comme devant servir de fondement, au contraire, à l'ensemble des significations qui constituent la réalité.⁶³

Pour Sartre, un des aspects de l'angoisse concerne l'engagement que l'individu prend pour l'humanité toute entière au moment où il accomplit son acte. Sartre pense que l'homme se choisit en choisissant tous les hommes de même que l'acte individuel engage toute l'humanité. C'est cette responsabilité qui, pour lui, est génératrice d'angoisse. «L'existentialiste déclare volontiers que l'homme est angoissé. -affirme Jean-Paul Sartre- Cela signifie ceci : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qui choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soit l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa

61 Idem, page 14.

62. Jean BRUN, "Angoisse", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.

63. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 520.

totale et profonde responsabilité»⁶⁴. En d'autres termes, l'homme, en choisissant, se choisit, mais attribue de fait une valeur à ce qu'il a choisi (ce que j'ai choisi est préférable), et regarde le reste de l'humanité à travers son choix. Si je choisis d'embrasser la carrière militaire, j'affirme par là-même, que cette carrière est préférable à toute autre, et je pose dans l'armée les valeurs qui justifient mon choix. Comme ce dernier, de mon point de vue, est nécessairement bon, je pose du même coup l'armée comme valeur universelle. Jacques Monod écrit dans ce sens : «Toute action signifie une éthique, sert ou dessert certaines valeurs ; ou constitue un choix de valeurs, ou y prétend»⁶⁵. De là naît la difficulté qu'ont les adolescents à engager leur existence, notamment dans des voies nouvelles, car en choisissant une Orientation qui tranche avec la coutume familiale (ou sociale), ils placent dans une échelle de valeurs le métier choisi, au dessus de celui de leurs géniteurs. Cela est vrai au sein de la famille comme pour la société toute entière. C'est en ce sens que Jean Grenier pose la question : «Lequel ose donc être le premier à choisir ? Où est donc ce Prométhée ?»⁶⁶ Car si rien n'est préférable du point de vue de l'Absolu, nous choisissons donc de manière arbitraire, et nous engageons l'humanité sur des bases non motivées. L'angoisse est alors, comme le souligne Sartre «l'absence totale de justification en même temps que la responsabilité à l'égard de tous»⁶⁷.

5.4 - L'orientation scolaire et professionnelle et l'angoisse

La vie se charge inéluctablement de faire vivre aux écoliers et aux autres étudiants des expériences parfois pénibles, souvent enrichissantes. Nous songeons tout particulièrement aux trois ou quatre charnières que sont les passages obligés entre la famille et la maternelle - vilainement appelée à présent dans l'Hexagone "cycle des apprentissages premiers" -, entre celle-ci et le primaire, entre ce dernier et le secondaire et, pour certains, entre le secondaire et le supérieur. Ces quatre charnières sont des épreuves dont il ne faut pas minimiser la charge anxiogène et l'importance psychologique et sociale. Chaque fois c'est pour le jeune un choc psychologique d'importance qui teste ses possibilités d'adaptation, un saut dans un milieu social nouveau où se multiplient des expériences culturelles et sociales inconnues jusqu'alors.⁶⁸

64. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 27.

65. Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, O.C., page 217.

66. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 97.

67. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 100.

68. Georges BASTIN, *Bien choisir sa profession*, O.C., page 31.

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer précédemment, dans le paragraphe traitant du projet comme cristallisation du passage à l'état adulte, cette charge anxiogène qui étouffe l'adolescent lors de son accès à ce grade supérieur de l'être - Georges Bastin emploie ici l'expression "saut dans un milieu social nouveau"; expression dans laquelle nous retrouvons cette même idée de rupture avec un modèle ancien, cette même idée de discontinuité- En analysant la citation dans son ensemble, nous pouvons extraire trois groupes d'expressions appartenants à trois familles sémantiques que j'identifierai comme suit : Le premier groupe est constitué des termes "charnières", "passages obligés", "saut"; il exprime l'objet de l'action, de l'expérience vécue. Le deuxième groupe est constitué des expressions "expériences pénibles", "charge anxiogène" et "choc psychologique"; c'est ici l'état qui accompagne l'agissant dans l'action, qui est illustré. Enfin le dernier groupe de mots est constitué de "adaptation", "nouveau", et "inconnues"; il révèle la cause de tout ce désordre : le nouveau, l'inconnu... Et l'on sait avec quelle facilité on assimile l'inconnu à l'étrange, au mystérieux, et même à l'obscur. Force nous est d'admettre, là encore, que c'est l'inconnu qui génère l'angoisse, cette "peur du rien". L'orientation scolaire et professionnelle nous ramène ainsi à la finitude de notre condition humaine, elle nous fait basculer dans la question existentielle, c'est pour cela qu'elle est génératrice d'angoisse, et c'est pour cela qu'elle est une équation si difficile à poser.

Elle l'est d'autant plus que la société devient de moins en moins lisible, de moins en moins accessible, donc de plus en plus obscure, voir étrangère aux yeux des nouveaux venus dans le monde des adultes. Nous abordions tout à l'heure les pièges et effets pervers du projet, nous en avons omis un ! Le projet n'est pas une denrée à la portée de toutes les existences ; les exclus du projet existent, ils vivent leur sort avec résignation, sans comprendre cette société qui place dans le travail toutes les valeurs d'une dignité sociale, mais qui n'est pas capable de leur offrir ce travail. Comment parler aujourd'hui d'orientation professionnelle alors que trois millions d'individus ne trouvent pas d'emploi en France. Georges Bastin, s'appuyant sur un rapport sur l'emploi des jeunes réalisé par le Ministère du travail belge en 1986, image ainsi le sentiment d'inquiétude d'une jeunesse désorientée par une société qui se referme sur elle-même : «Saturne dévorant son fils : cette toile pendue aux cimaises du musée du Prado à Madrid symbolise nos sociétés européennes qui ne semblent plus capables d'offrir à leurs enfants un avenir professionnel assuré»⁶⁹. Quel meilleur symbole, en effet, que cette toile de Goya qui représente l'horrible

69. Idem, page 121.

Saturne dévorant ses enfants pour ne pas perdre son pouvoir, illustration de l'angoisse d'une société figée devant l'inconnu et l'incertitude.

*
* * *

Nous venons d'explorer dans ce chapitre, un certain nombre d'idées, de conceptions, de systèmes philosophiques, qui nous ont permis d'appréhender la démarche d'Orientation sur le plan de la philosophie. A travers les concepts d'action, de liberté, de choix, de responsabilité, de projet, de contingence, d'amenuisement des possibles, nous avons vu comment l'homme porte et engage son existence vers un à-venir inconnu. Nous avons ensuite étudié en quoi cette situation était génératrice d'angoisse, et donc en quoi l'Orientation, qui formalise le problème existentiel du choix réflexif, est liée à l'angoisse. Dans le chapitre qui suit, je développerai une étude empirique de cette dernière, puisque je m'attacherai à la décrire au travers de ses manifestations concrètes. Je montrerai ainsi que cette angoisse est un facteur inhibiteur de l'érection de l'être, qu'elle paralyse l'individu dans son processus d'Orientation.

CHAPITRE II

TRANCHES DE VIES, TRANCHES D'ANGOISSE.

1 - Prologue.

L'offre de formations post-bac devient de plus en plus diversifiée, plus complexe. Le marché de l'emploi n'est pas... ce qu'il pourrait être ! Tout ceci crée une véritable angoisse chez les jeunes et chez les parents¹.

Ce discours, si banalisé soit-il aujourd'hui, n'en est pas moins édifiant : l'importance croissante de la part d'inconnu dans l'équation de l'Orientation est génératrice d'angoisse, nous venons de le voir. Afin d'illustrer ce sentiment d'angoisse qui imprègne l'acte de choix réflexif, j'ai tiré les portraits de six jeunes demandeurs d'emploi en mal d'orientation professionnelle et personnelle. Ces six jeunes gens faisaient partie d'une cohorte de trente et une personnes ayant postulé, en novembre 1992, pour intégrer une formation qualifiante² au centre CUEEP³ de Lens. Tous ces candidats avaient en commun d'être inscrits à l'ANPE, d'avoir entre dix huit et vingt cinq ans, et justifiaient d'un niveau d'étude plus ou moins proche du baccalauréat. La plupart d'entre eux étaient originaires du bassin minier et n'avaient aucune qualification avérée ni aucune expérience professionnelle réelle. Il avaient aussi en commun d'être tous en échec (ou du moins de se vivre comme étant en échec) par rapport à l'école, au monde du travail, et d'une manière plus générale par rapport à leur Orientation, par rapport à leur positionnement dans la société. La formation pour laquelle ils postulaient à l'époque, visait le métier de technicien en publication

1. Propos de Françoise COUTELIER, déléguée régionale de l'ONISEP recueillis dans *Le JOURNAL du béthunois* n°26 décembre 92, page 4.

2. La formation en question était organisée par le CUEEP et financée par la DRFP (Délégation Régionale à la Formation Professionnelle) dans le cadre des actions "Crédit Formation atypique". Voir fiche signalétique de la formation en annexe n°1.

3. Le CUEEP (Centre Université Economie d'Education Permanente), est un institut de l'Université de Lille I dont la principale activité est la formation continue.

assistée par ordinateur⁴, métier qui nécessite une certaine maîtrise de l'expression écrite, ainsi que des qualités avérées de graphiste. C'est pourquoi nous avons proposé aux candidats de passer une évaluation de français⁵ et une évaluation d'arts graphiques⁶, préalablement à l'entretien de motivation.

Les portraits que je présente ici ont été dressés à partir des travaux réalisés par les intéressés pour les évaluations, de notes prises au cours des entretiens, ainsi qu'à partir des dossiers de préinscription⁷. J'exploiterai tout particulièrement la troisième question du test graphique :

Sous forme d'esquisses, vous rechercherez trois idées d'images signalétiques en rapport avec votre futur environnement professionnel (où le métier que vous aimeriez exercer). Vous en sélectionnerez une, en justifiant par écrit votre choix.

Les entretiens de motivation ont duré de vingt cinq minutes à un peu plus d'une heure, ils ont tous été menés conjointement par deux personnes : un formateur du CUEEP et moi-même. Ce fonctionnement en tandem m'a permis de prendre des notes réellement exploitables. La pertinence avec laquelle je pense avoir dressé ces portraits tient à la qualité et à l'abondance des renseignements récoltés, ainsi qu'à la diversité des moyens d'expressions mis en oeuvre pour ce recrutement, puisqu'il a été donné aux candidats de s'exprimer aussi bien à l'oral qu'au travers de productions écrites ou graphiques. L'expression graphique s'est d'ailleurs révélée particulièrement riche, en tant que signifiant de "l'état d'esprit" des dessinateurs. Je suis convaincu, pour avoir déjà utilisé au cours de travaux précédents l'analyse de pictogrammes⁸, que l'expression graphique est très révélatrice de l'état d'esprit de l'individu, parce que très proche de l'image mentale et, comme nous le confie Emile (l'un des jeunes interviewés) dans son commentaire ci-après, parce qu'elle est «souvent moins pesante que les mots».

4. La publication assistée par ordinateur (PAO) est une technique dont l'objet est la mise en page de documents intégrant des informations alphanumériques et (ou) graphiques. L'outil informatique est ainsi utilisé pour la création de documentations techniques, plaquettes commerciales, journaux d'entreprises, etc.

5. Voir évaluation en annexe n°2.

6. Voir évaluation en annexe n°3.

7. Voir dossier en annexe n°4.

8. Franck DAMEE, Maryline LEGRAND, Diane N'GUYEN CONG, Claudine TAKERKART, *Pluralisme et cognition*, dossier élaboré dans le cadre de l'UC de psychologie de la formation permanente de maîtrise de Sciences de l'Éducation, 1992.

Ce dossier relate une expérience basée sur l'expression graphique, que nous avons mise en place afin de valider la thèse post-Piagetienne de l'existence d'un modèle pluraliste en matière de cognition.

Parmi les trente et un postulants à la formation "Technicien PAO", j'ai donc choisi de vous présenter Zohra, Christine, Sandrine, Emile, Sophia et Estelle. Ces derniers m'ont semblé particulièrement expressifs et représentatifs. Cependant, ces qualités qui m'ont fait les choisir n'en font pas des exceptions rares ; parmi les vingt cinq autres candidats, comme parmi tous les consultants que j'ai eu l'occasion de recevoir dans mon activité de conseiller en formation, il se trouve bien d'autres Zohras, bien d'autres Christines... Mais ces six portraits là sont peut-être plus lisibles, plus forts en couleurs, simplement parce que cette autre jeunesse, celle des jeunes demandeurs d'emploi sans qualification si bien analysée par Claude Dubar⁹, est écorchée vive, et qu'elle laisse s'exprimer ostensiblement son angoisse face aux problèmes d'Orientation et aux questions de représentation d'avenir.

J'avertis le lecteur, et plus particulièrement le psychologue, que les portraits que je propose ici ne se veulent être, en aucune manière, des profils psychologiques exhaustifs. Mon ambition n'est aucunement d'analyser chacun des individus présentés dans tous les recoins de sa personnalité, mais seulement de saisir, à un instant donné, l'angoisse qui les étirent face au choix réflexif.

2 - Zohra, simple figurante de sa vie.

Zohra a 20 ans. Cette jeune fille est de contact facile, bien que peu bavarde. Elle a échoué deux fois au Bac A 2, puis a suivi d'octobre 91 à juillet 92 une formation qualifiante de secrétaire technico-commerciale trilingue au SIADEP à Arras. Zohra ne refuse pas le travail ; elle a déjà fait des petits boulots par le passé comme serveuse dans un fast-food ou hôtesse d'accueil à l'aéroport de Lesquin. Actuellement, elle est ouvreuse, le soir, dans un cinéma à Lens.

Zohra se dit bien dans sa peau, elle attache visiblement beaucoup d'importance à son apparence physique, à sa tenue vestimentaire, à son maintien. Elle est calme sans être posée, et n'exprime, au cours de l'entretien que nous avons avec elle, ni intérêt ni rejet par rapport au stage proposé. Lorsque nous lui

9. Claude DUBAR, *L'autre jeunesse*, Lille, PUF, 1987.

Il est à noter que l'exclusion du marché des emplois stables et qualifiés de cette "autre jeunesse", essentiellement représentée dans les années 80 par des 16-20 ans de niveau VI et V, commence à gagner également, dans le début de ces années 90, les jeunes de niveau IV.

demandons pourquoi elle postule pour cette formation, elle lâche sans malice cette réplique : « Les personnes qui me connaissent m'ont dit que ça me conviendrait. » Ces personnes dont elle nous parle sont ses frères et soeurs, ses amis, et aussi la correspondante "jeunes" de la mission locale d'Hénin-Beaumont qui l'a contactée pour ce stage. Ainsi, Zohra se décharge sur son entourage de ses problèmes existentiels, elle élude les situations qui l'obligeraient à s'impliquer, à se projeter, et donc à se choisir. Elle n'arrive pas à surmonter cette contradiction existentielle que Boutinet définit comme le sentiment «de se sentir jeté-là par le hasard, sans la moindre nécessité, mais d'être jeté sur ce mode particulier du projet, d'un projet qui entend donner une orientation et une signification au hasard et à la gratuité»¹⁰. De fait, elle s'imagine, en confiant aux autres le soin de choisir pour elle, pouvoir se dérober à sa responsabilité d'être agissant, et occulter ainsi toute angoisse existentielle. Mais en n'engageant pas sa vie, elle tombe alors de l'angoisse dans la déréliction car, fait remarquer Jankélévitch, «quand on s'abstient à tout prix, on ne garde pour soi que des possibles empaillés, échantillons inertes, artificiels, aussi insensible aux appels de la vie que des fleurs en étoffe à la douce tiédeur du printemps»¹¹.

Zohra ne se représente pas comme actrice de sa vie, mais tout au plus comme figurante. Cela transpire dans son discours, dans son attitude, dans son dossier de pré-inscription même, lorsqu'elle écrit, à propos de la formation en secrétariat commercial qu'elle vient de terminer : «J'ai reçu une formation un peu légère dans le secrétariat et l'informatique.» Elle aurait pu écrire "j'ai suivi" ou bien encore "j'ai participé à", mais à ces expressions trop kinesthésiques qui l'engageraient dans le mouvement et l'action, elle préfère l'immobilisme confortable d'un "j'ai reçu".

Pour la troisième question de son test d'arts graphiques, Zohra a dessiné une scénette représentant un personnage confortablement installé dans un fauteuil et entouré d'un téléphone, d'un ordinateur, d'un livre, d'un autre personnage et d'une table basse.

10. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1990, page 273.

11. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938, page 53.



Pour justifier ces pictogrammes, Zohra a écrit :

J'aimerais tout d'abord travailler sur informatique en ayant des tâches administratives tout de même (secrétariat, téléphone) et je souhaiterais le confort également et la bonne entente.

La passivité de Zohra est parfaitement illustrée dans son dessin : les personnages qu'elle représente (c'est à dire elle-même) ne sont pas en action, pas en mouvement ; ils sont simplement "posés" au milieu des objets, ils font partie intégrante du décor. Ici, on mesure bien toute la nuance qui sépare l'acteur du figurant, le premier est là pour agir et donner un sens à l'histoire qui se déroule (sa propre histoire), le deuxième est là comme faire-valoir, pour "faire beau". C'est bien cela qui importe à la jeune fille : "faire beau", se fondre dans le décor. Nous avons d'ailleurs noté tout à l'heure toute l'importance qu'elle accorde à son apparence physique. Pour Zohra, l'être s'efface devant le paraître. Comment la jeune fille pourrait alors choisir la façon dont elle veut être au monde, alors qu'elle ne cherche pas même à être ?

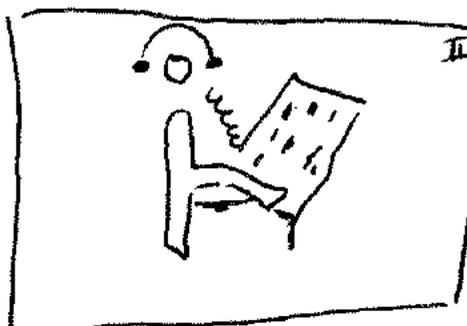
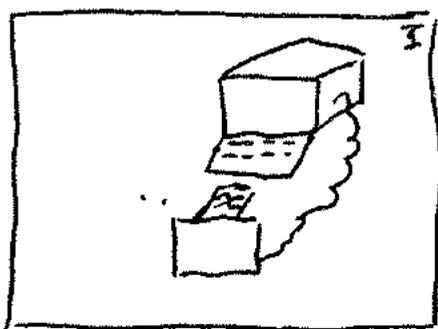
Zohra ne choisit pas sa vie, elle la subit avec indifférence et désintérêt, sans réussir à l'inscrire sur le plan du projet. Elle vise seulement l'ataraxie la plus totale, et c'est pourquoi elle élude tout choix et toute question d'Orientation qui l'obligeraient à sortir de sa passivité et à engager son existence. Par là, elle refuse la thèse eudémonique d'Aristote qui parle du choix, et du bonheur résultant de l'action, sans se rapprocher pour autant de l'austérité stoïcienne d'un Epictète qui, s'il dénie à

l'homme la possibilité de choisir sa vie, lui accorde cependant la responsabilité de ce qu'il en fait¹².

3 - Le compromis de Christine.

Christine a vingt trois ans. Sur son dossier de pré-inscription, elle a indiqué son objectif de formation : «réapprendre les logiciels, ainsi que le secrétariat que j'ai perdu pendant mon inactivité». Christine a eu un enfant il y a quatre ans, alors qu'elle venait d'obtenir son BEP ASAI (Agent des Services Administratifs et Informatiques). Elle a ainsi, en investissant un rôle de mère, mis entre parenthèses pour quelques temps sa vie scolaire et professionnelle. Nous notons qu'elle définit elle-même ces années pendant lesquelles elle a mis au monde et élevé son enfant, comme une période d'*inactivité*.

Christine a dessiné ses trois pictogrammes : le premier représente un ordinateur relié à une imprimante, le deuxième représente peut-être une standardiste face à son pupitre et le troisième représente une infirmière face à un autre personnage.



12. « Souviens-toi que tu es acteur dans un drame tel que l'auteur l'a voulu : court s'il le veut court, long s'il le veut long. S'il veut que tu joues un rôle de mendiant, même ce rôle-là joue-le avec talent ; pareillement si c'est un rôle de boiteux, de magistrat, de simple particulier. Il dépend de toi de jouer le personnage qui t'est donné, mais quant à le choisir, cela dépend d'un autre.»
EPICTETE, *Pensées (Manuel)*, XVII ; cité par Jean BRUN, *Les Stoïciens*, Paris, PUF, 1990 (édition originale 1957), page 124.



La jeune femme commente ce troisième dessin :

J'ai choisi le n° III car pendant plusieurs Années, j'ai été confrontée au choix de Mon Métier. En effet, j'hésitais entre le Métier de secrétaire ou d'Infirmière. J'ai choisi le secrétariat Bureautique, Mais étant donné que celui-ci n'est pas incompatible avec le Milieu hospitalier, j'aimerais pouvoir exercer mon Métier de secrétaire en étant dans un cadre qui m'a toujours fait rêver.

Nous avons volontairement reproduit ce commentaire, tel que Christine l'a écrit ; les majuscules que la syntaxe ne réclame pas, sont ici justifiées par l'importance que la jeune femme accorde à certains mots qu'elle souligne ainsi : *Mon Métier, Années, Infirmière, Bureautique, Milieu hospitalier*. Christine montre beaucoup d'intérêt pour cette question d'orientation professionnelle, elle s'en ouvre volontiers à nous au cours de l'entretien. Elle avait déjà hésité longuement entre les deux voies que sont le secrétariat et le métier de soignante, avant d'intégrer, en fin de compte, la filière menant au BEP ASAI. Aujourd'hui, bien qu'elle n'éprouve aucun remords d'avoir suivi cette voie, elle exprime toujours le regret de n'avoir pas réalisé son deuxième projet professionnel. Elle vit mal l'exclusivité de cette alternative, et l'expression de ce malaise illustre parfaitement les propos de Vladimir Jankélévitch que nous citons en introduction¹³ : Christine, bien qu'ayant choisi de s'ériger professionnellement en tant que secrétaire, n'a pu faire le deuil de sa vie possible d'infirmière. Elle imagine alors, pour régler le dilemme, et gommer ainsi un peu l'effet euthanasique de son choix passé, devenir secrétaire médicale, c'est à dire suivre à la fois les deux chemins, aller à droite tout en allant à gauche, opter pour les

13. «L'existence qui se décide à exister, c'est à dire qui est en acte, se supprime elle même comme existence possible et renonce à une partie de soi, tout de même qu'elle renonce à être les autres êtres ; l'affirmation des existences est donc croisée par la négation des possibles qui ne seront jamais plus. C'est le prix dont s'achète, ici bas, l'érection de tout être. De là le vertige et l'angoisse de l'option : l'option est la chose du monde qui ressemble le plus au suicide, car elle anéanti tous les possibles, sauf un qui est possible à fortiori, puisqu'il devient réel.»
Vladimir JANKELEVITCH, *O.C.*, page 5.

deux directions et par là même n'en exclure aucune. Ainsi, elle espère «échapper à l'alternative en adoptant une attitude d'indifférence» mais, affirme Jean Grenier «c'est encore choisir»¹⁴.

L'entretien que nous avons avec Christine confirme la tendance de cette jeune femme à régler son problème de choix réflexif par un compromis inclusif : elle semble, par exemple, très désireuse de se réaliser dans une activité professionnelle, mais elle se montre aussi très attachée à son rôle de mère. Elle nous confie que ce qui l'attire dans le métier d'infirmière, c'est le côté humanitaire : «Dans un hôpital, j'aurais pu m'occuper des gens, soigner ceux qui souffrent (...) J'aurais bien aimé être soignante au pavillon de l'enfance, comme ma belle soeur qui travaille au CH à Lens.» Nous retrouvons dans ce discours l'expression d'une représentation de soi élaborée sur des valeurs altruistes et maternelles, qui se révèle bien souvent chez les petites filles, par une projection professionnelle idéalisée sur les métiers d'infirmière ou de maîtresse d'école. Christine verrait-elle dans cet univers hospitalier la possibilité de prolonger dans sa vie professionnelle, un rôle de mère protectrice qui lui tient à coeur ? Plus tard, dans la conversation, elle nous glisse qu'elle ne s'imaginerait plus, aujourd'hui, travaillant comme personnel soignant à cause des horaires : «Avec mon petit, il me faut des horaires réguliers pour m'en occuper, une infirmière, ça a pas d'heures... Une secrétaire, c'est pas pareil...»

Christine a été mère très jeune, elle a eu son enfant à dix neuf ans ; cette expérience précoce renforce probablement chez elle une propension à gérer ses relations principalement sur le plan du maternage. C'est cette représentation essentiellement maternelle de sa personne qui l'embarrasse aujourd'hui dans son choix de vie : elle hésite entre son rôle de mère et son rôle professionnel, s'assumerait-elle mieux comme femme protectrice auprès de son seul enfant ou auprès d'autres personnes dans une structure de soins ? A moins que d'être secrétaire dans un centre hospitalier ne lui permette de jouer un peu sur les deux tableaux...

Au delà de cet entretien, nous avons décidé de retenir Christine pour cette formation, mais elle nous a téléphoné quelques jours avant le démarrage pour nous annoncer qu'elle était également retenue pour une autre formation préparant au bac professionnel "secrétariat bureautique". Finalement, face à cette alternative exclusive, Christine a dû se résigner à opter entre ces deux possibilités qui s'offraient à elle ;

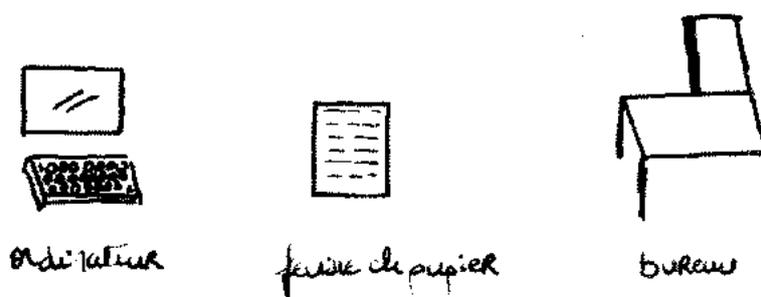
14. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, Paris, PUF, 1961, page 91.

faute de mourir comme l'âne de Buridan, et de faim, et de soif... Elle prépare son bac pro.

4 - Sandrine, la femme à deux têtes.

Sandrine est timide. Cette jeune fille de vingt et un ans "traîne" depuis deux ans en DEUG de sociologie. «Pas facile de s'en sortir quand on a un bac G 1 !», nous confie-t-elle. Sandrine n'a pas confiance en elle, elle se dévalorise constamment au cours de l'entretien. Pourtant, elle s'est très bien sortie des tests d'expression écrite et d'arts graphiques. Mais Sandrine a peur d'elle-même, elle est constamment angoissée par l'idée des conséquences désastreuses que pourraient engendrer une mauvaise parole ou un acte déplacé. Cela se traduit notamment au cours de l'entretien de motivation, lorsqu'elle nous lance un regard interrogateur et perdu, chaque fois qu'elle vient de prendre la parole, comme pour nous demander : «Ca va, ce que je viens de dire ? Cela n'est pas une grosse bêtise ?»

Sandrine a dessiné ses trois pictogrammes. Le premier représente un ordinateur, le deuxième une feuille de papier et le troisième un bureau. Notre dessinatrice a indiqué en dessous de chaque esquisse ce qu'elle représente, de peur que nous ne sachions les interpréter.



Sandrine a choisi de commenter le premier dessin.

J'ai choisi l'ordinateur.

L'informatique m'a toujours passionnée mais en même temps, il me fait peur.

Le langage informatique me paraît à la fois rébarbatif et attirant.

Je crois que c'est l'ordinateur qui symbolise le plus la modernisation du secrétariat et des techniques bureautiques.

Il peut être à la fois simple et devenir complexe à l'aide de ses nombreux périphériques : imprimante, modems fax...

Dans ce commentaire écrit, comme tout au long de l'entretien que nous avons avec elle, Sandrine s'oppose toujours à elle-même. Lorsqu'elle s'engage en disant "blanc", elle ne peut s'empêcher aussitôt de prêcher aussi pour le noir. Pour Sandrine, l'angoisse du choix réflexif se traduit par des réactions quasi-névrotiques. Deux personnes coexistent en elle, sans que l'une n'arrive de façon durable à dominer l'autre. Sandrine est comme un Janus¹⁵ affolé (désorienté ?) dont une tête dirait "oui" tandis que l'autre dirait simultanément "non". Il est évident que toute alternative se présentant à la jeune fille ne peut que générer une profonde angoisse doublée de troubles du comportement. Car même si Sandrine est parfois amenée à trancher, sous la pression de la réalité physique de notre univers, elle n'assimile pas les options prises et revient invariablement sur la question. Ces choix non assumés sont en fait des choix physiques non assortis de choix intellectuels ; le corps s'oriente mais pas l'esprit.

Par exemple, lorsque nous demandons à Sandrine de justifier son orientation en G1, elle nous répond : «Il fallait bien choisir quelque chose... Alors j'ai été en secrétariat... mais j'ai regretté, je ne sais pas si j'étais faite pour ça. J'ai quand même été jusqu'au bac, mais je crois que j'avais pas la tête à ça». Elle nous propose le même genre de réponse, en ce qui concerne son inscription en fac de sociologie : «Je ne sais pas pourquoi je me suis inscrite en socio... Sur le coup, ça m'avait paru une bonne idée, mais je ne sais pas, j'aurais peut-être du faire autre chose...»

Ainsi, Sandrine est incapable de s'ériger, de se construire, car elle remet sans cesse en cause les options précédentes. L'angoisse permanente qu'elle éprouve, à l'idée qu'elle pourrait s'être trompée, la paralyse et l'empêche de pousser son pion plus avant. Sandrine n'ose pas s'ériger sur des fondations qu'elle remet sans cesse en question ; son inconstance la condamne, tel une Pénélope, à démonter la nuit la trame élaborée le jour.

Finalement, nous avons intégré Sandrine dans le stage "Technicien PAO", mais elle a démissionné dès le lendemain. Lorsque je l'ai questionnée au téléphone sur ses motifs d'abandon, elle a invoqué des problèmes administratifs relatifs à la constitution de son dossier de demande de rémunération, et m'a annoncé qu'elle

15. Janus, dieu protecteur de Rome, est aussi le dieu des transitions ; c'est lui qui préside à l'initiation des jeunes gens qui entrent dans la vie active. Janus a deux visages, il regarde devant et derrière, il sait tout.

avait par ailleurs trouvé un emploi de caissière dans une supérette à Carvin. La jeune fille semblait soulagée à l'idée de se voir confier une tâche à la mesure de ce qu'elle pense être "ses possibilités". Sandrine est donc restée avec ses doutes et son angoisse qui minent son présent et l'empêchent d'aborder l'élaboration d'un projet professionnel et personnel avec sérénité.

A la fin de son évaluation de français dont le sujet était la condition de la femme, Sandrine, mettant en balance une vie de femme au foyer et une vie de femme qui travaille, avait proposé la conclusion suivante : «On ne peut pas juger une situation par rapport à une autre. C'est une affaire de goût, de désir de chacune d'entre nous. Le principal étant de vivre sa vie et de la vivre au mieux». Espérons que Sandrine réussisse un jour à se mettre en accord avec elle-même et qu'elle laisse s'épanouir ses potentialités.

5 - Emile et son monde utopique.

Souriant et décontracté, Emile parle facilement de lui. Emile est un passionné de dessin ; il a suivi la filière F 12 (arts appliqués), mais a échoué deux fois au bac. A vingt deux ans, Emile n'a encore jamais travaillé, mais il ne perd pas espoir de trouver un emploi «plus ou moins lié au dessin», comme il l'inscrit sur son dossier de pré-inscription. Pour lui, il n'y a pas urgence, son père ingénieur et sa mère médecin subviennent à ses besoins matériels.

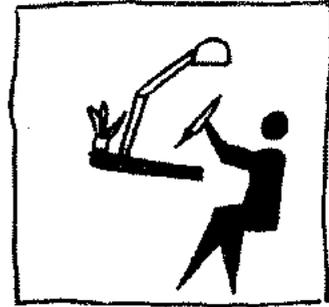
Emile a réalisé quatre pictogrammes de bonne qualité. Le premier représente un footballeur (Emile est un passionné de football), le deuxième représente un gendarme (Emile vient de terminer son service militaire dans la gendarmerie), le troisième représente un dessinateur devant sa planche à dessin, et le dernier représente une palette de peintre.



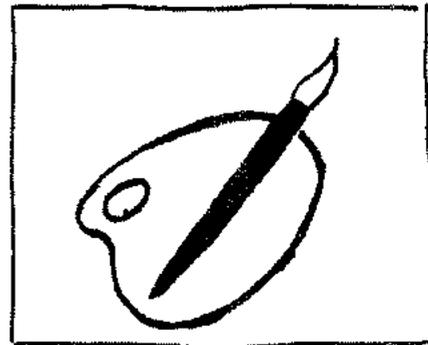
1



2



3



4

Emile est un volubile, et il a développé un long commentaire de ses pictogrammes que nous livrons ici intégralement :

j'ai sélectionné l'esquisse n°3 en voulant représenter la profession de dessinateur car j'adore le dessin, cette façon de pouvoir représenter sur le papier ce que l'on a tous au fond de nous-même, c'est un moyen d'expression. C'est par exemple le moyen d'immortaliser une gêne psychologique ancrée dans notre conscience. Cela peut être aussi un moyen de s'évader, de rêver, de créer un monde utopique qui ne tiens qu'à nous ; enfin c'est une manière de communiquer par la présence d'une image réaliste ou non qui est souvent moins pesante que les mots et c'est aussi un plaisir. En faisant un signal supplémentaire, l'esquisse n°4, j'ai voulu montrer la différence entre le graphiste-maquettiste, le publicitaire et le peintre qui sont deux professions quasi équivalentes mais que la profession de peintre ne peut pas combler une vie.»

Le commentaire que nous propose Emile est riche. Sans vouloir entrer dans une analyse psychologique, voire psychanalytique fouillée, nous nous devons de remarquer qu'Emile vit à la frontière de deux univers : un univers objectif, physique, quotidien, et un univers du rêve, de l'utopie, de l'idéalisation. Cette frontière serait-elle du même ordre que celle qui sépare l'être réel de l'être virtuel (potentiel) que nous évoquions dans le chapitre premier, et qui, pour Aristote, sépare la puissance de l'acte ?

Ce qui plaît au jeune homme dans le dessin, c'est qu'il lui permet d'exprimer son «monde utopique», de lui donner corps. Emile semble très créatif ; on imagine bien que dans la classification de Holland¹⁶, il se trouverait proche des types "artiste" et "investigatif". D'ailleurs, l'entretien que nous avons avec lui corrobore tout à fait cette analyse ; Emile pense du reste qu'il a échoué à son baccalauréat pour un problème de discipline et de non-conformisme : «Je ne rentrais pas dans le moule... Alors, hop ! J'ai pas eu mon bac...»

Il n'en demeure pas moins que toute sa gouaille ne lui suffit plus aujourd'hui pour nourrir sa personnalité. Emile a échoué au baccalauréat, et le dédain qu'il montre pour les titres et les diplômes est trop ostensible pour être tout à fait sincère. Emile est issu d'une famille où le père et la mère ont réussi par les études, et il a trop goûté au confort d'une famille bourgeoise pour accepter de manger demain de la vache enragée. Notre Emile est coincé entre ses idées "révolutionnaires" et ses habitudes "bourgeoises".

D'ailleurs, Emile a déjà fait le deuil d'un projet qui lui tenait pourtant à coeur : être artiste peintre (les allusions à ce projet furent nombreuses au cours de l'entretien). Ses dessins ainsi que son commentaire nous l'indiquent : sa quatrième esquisse (la palette de peintre) est plus grande que les autres, et nous pouvons penser que cela est parce qu'il attache à cette activité davantage d'importance. Pourtant, il ne s'est pas représenté tenant cette palette, alors que dans les trois autres scénettes, il est présent. La palette reste inanimée, hors de portée du jeune homme, comme un rêve inaccessible, une utopie. Emile confirme notre analyse lorsque, à la fin de son commentaire, alors qu'il compare sa troisième et sa quatrième esquisse, il hésite une première fois à affecter la qualité de profession au terme "peintre" (mot amorcé et barré). Et lorsqu'enfin il ose parler de profession de peintre, c'est pour dire qu'elle ne peut pas combler une vie (et nous comprenons bien là qu'il s'agit de considérations matérielles).

Emile est actuellement dans une phase de maturation professionnelle. L'érection de son être se nourrit du deuil des possibles qui ne seront jamais plus. Mais le jeune homme n'est pas encore prêt à accepter cette objective réalité que Jankélévitch exprime ainsi : «l'existence s'actualise toujours "per contrarium" et, par

16. Le modèle hexagonal de Holland permet la classification psychologique des individus en fonction de leurs centres d'intérêts. Il existe, selon Holland, six types de personnalités dominantes : réaliste, investigatif (ou intellectuel), artiste, social, entreprenant, conventionnel.

une ironie profonde qui est le paradoxe de toute culture, périt dans l'acte même où elle s'affirme ; c'est à dire qu'en se donnant la vie elle s'est donné toute la mort qui est la condition et la conséquence de cette vie»¹⁷. Alors il se crée un monde virtuel peuplé des fantômes de l'être qu'il n'est pas du fait de la cruelle exclusivité de l'alternative. C'est le mode qu'il a choisi pour conjurer son angoisse existentielle.

6 - Le cordon ombilical de Sophia.

Sophia a vingt quatre ans ; après son bac G 3, elle a préparé un DUT Techniques de Commercialisation à Lens. Elle a échoué en deuxième année et s'est alors inscrite pendant une année en DEUG d'anglais à Lille. Puis, Sophia est partie en Grande Bretagne où elle a travaillé pendant un an, alternativement comme vendeuse dans une boutique de cadeaux et comme serveuse dans une pizzeria. Sophia parle avec aisance de son passé, de sa formation, de son expérience en Angleterre. Elle développe une analyse lucide de sa situation, et nous tombons rapidement d'accord pour dire qu'elle est suffisamment armée pour trouver un emploi, et que d'engager une nouvelle formation la retardera dans sa vie professionnelle plus que cela ne l'aidera¹⁸. Sophia a effectivement beaucoup d'atouts : elle a un bon niveau d'études, elle parle couramment l'anglais et l'italien, et elle est, selon son expression, «ambitieuse et volontaire». Sur son dossier de pré-inscription, Sophia a décrit son projet de formation : «Avoir une technique de travail, un savoir concret, pour être performante dans toutes entreprises». La jeune fille cherche visiblement à pouvoir parer à toute éventualité.

Pourtant, Sophia semble angoissée, en proie au désarroi, et ne parvient pas à nous cacher sa gêne lorsque nous lui demandons les raisons qui la poussent à postuler pour cette formation et à différer ainsi le démarrage d'une vraie carrière professionnelle. Elle élude la question et nous déclare simplement : «je veux m'affirmer dans un emploi autonome, peut-être dans le domaine du tourisme ou des loisirs...» Elle nous parle d'un vieux projet de création d'un complexe hôtelier d'affaires avec salles de conférences, qu'elle avait élaboré avec des copains de "Tech de Com". Nous évoquons avec elle la possibilité de reprendre en gérance une auberge ou un camping, nous mettons en exergue son esprit d'entreprise, son sens des

17. Vladimir JANKELEVITCH, O.C., page 7.

18. Le test d'arts graphiques de Sophia ne présente pas un grand intérêt, la jeune fille n'ayant pas compris la question.

relations, sa mobilité, nous lui parlons d'offres de ce genre qui paraissent régulièrement dans une émission télévisée. Sophia connaît cette émission télévisée, elle a déjà hésité à répondre à ces annonces...

Au bout d'une heure passée d'entretien avec Sophia, elle nous dévoile enfin, avec beaucoup de pudeur, ce qui l'empêche de réaliser ses projets : La mère de Sophia est veuve et supporte mal la solitude. C'est pour elle que Sophia est revenue d'Angleterre : «Ma mère m'a demandé de revenir... Moi, je serais bien restée là-bas, j'avais un boulot, des amis, une vie quoi ! Et puis j'ai tout planté pour revenir ici, parce que ma mère, ça allait pas bien, elle avait le cafard, et puis les autres [ses frères et soeurs], ils voulaient plus s'en occuper, ils disent qu'ils peuvent plus, qu'ils ont plus le temps, et puis que la mère, elle leurs fait tout voir...» La jeune fille nous raconte que ses frères et soeurs ont déjà fondé une famille, qu'ils travaillent et ne peuvent plus consacrer à leur vieille mère autant de temps qu'elle le souhaiterait. En fait, nous apprenons au fil de la conversation que la mère de Sophia est en parfaite santé, qu'elle ne nécessite pas de soins particuliers, et qu'elle est physiquement capable, malgré son grand âge, de mener une vie autonome. Nous découvrons aussi que les rapports que Sophia entretient avec sa mère sont plus ambigus qu'il n'y paraît au premier abord ; l'amour qu'elle lui porte frise bien souvent la haine. D'ailleurs, le désarroi qui habitait la jeune fille durant la première partie de l'entretien a laissé maintenant la place à cette haine, qui se manifeste notamment par des grincements de dents, une crispation générale, et une agressivité montante dans le ton lorsque elle évoque ses relations avec sa mère : «Vous vous rendez compte, c'est elle qui m'a écrit en Angleterre pour me demander de revenir, et maintenant que je suis là, elle veut que je parte !» Sophia est-elle revenue d'Angleterre parce que sa mère l'avait rappelée, ou bien a-t-elle interprété exagérément le désir de cette dernière pour se rapprocher de l'être aimé, et ainsi continuer à jouer son rôle de petite fille ?

Toujours est-il que Sophia est consciente qu'à vingt quatre ans, il est temps pour elle de mener sa propre existence, de mesurer ses ambitions à la réalité du monde ; mais cette décision de quitter le nid familial la torture : «Je dois couper le cordon, avoir mon boulot, mener ma vie à moi, quoi ! Mais ma mère a besoin de moi... Je suis sa dernière... Pourtant, je sais que je dois pas rester ici...» C'est dans ce "*pas rester ici*" que la jeune fille exprime toute la dimension dramatique de sa situation. Sophia est déjà partie une fois, mais elle est revenue ; et c'est ce retour vers ses racines qui provoque à nouveau chez elle cette angoisse qui la paralyse ; car ce retour vers ses racines, cette remontée à contre-sève, c'est l'aveu d'un échec, d'un

choix non consommé. Ainsi, tel le héros de la célèbre tragédie de Corneille¹⁹, la jeune fille balance sans cesse entre son amour filial et son désir de s'assumer, entre une vie d'enfant réglée par le rapport entretenu avec sa mère, et une vie d'adulte qui s'affirme dans une profession, elle est tantôt recroquevillée sur son passé, tantôt ouverte vers sa vie avenir. Toujours est-il que la seule solution qu'elle envisage aujourd'hui pour régler le dilemme est de partir, de s'éloigner de sa mère, de la région, de son passé. Sophia a besoin de tuer sa vie d'enfant pour qu'advienne l'adulte qui sommeille en elle. Son rite initiatique passe par l'expatriation, par l'éloignement géographique ; pour elle, "couper le cordon ombilical", cela veut dire "larguer les amarres".

Sophia a déjà ébauché un projet professionnel, même si ce dernier n'est pas complètement stabilisé, elle a une formation solide, des qualités avérées, et pourtant elle ne peut se résoudre à passer à l'acte. Bien que cristallisant son passage au monde des adultes, son projet reste au rang des intentions, Sophia est ainsi comme une chrysalide en dormance, un cocon qui possède intrinsèquement toute l'énergie nécessaire à sa venue au monde, mais qu'une gêne étouffe et maintient dans cet état d'engourdissement. Elle n'est plus tout à fait une chenille-enfant, mais pas encore un papillon-adulte. La tragédie de Sophia est d'autant plus douloureuse que la jeune fille, pour être réduite à l'inaction, n'en est pas moins consciente de ses potentialités à faire éclore l'adulte qui sommeille en elle.

7 - Estelle et le péché originel.

Estelle a dix neuf ans, «bientôt vingt !», comme elle se plaît à nous le faire remarquer. La jeune fille se tient devant nous, toute blottie sur sa chaise ; elle parle peu, et semble souvent absente. Estelle vient d'échouer au baccalauréat B. Lorsque nous l'interrogeons sur ses objectifs professionnels, elle nous répond : « Si j'avais eu mon bac, je serais entrée en BTS secrétariat parce que, moi, venant d'un bac B, c'est une suite logique ». Si ce projet n'était en rien incohérent, il ne nous apparaît pas comme la seule possibilité qui s'offrait alors à la jeune fille. Pourtant, au cours de

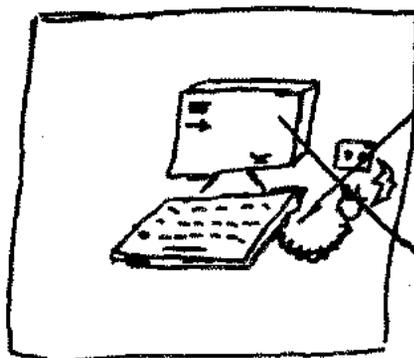
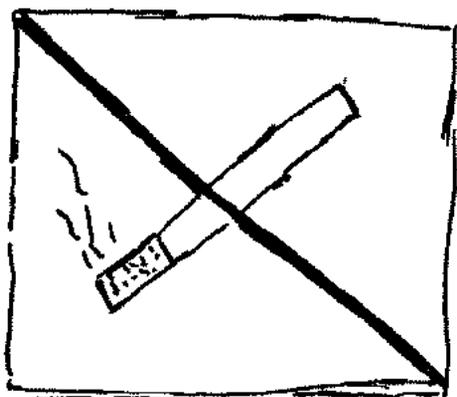
19. «Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse (...)

Pierre CORNEILLE, *Le Cid*, Paris, Nouveaux classiques Larousse, 1970 (édition originale 1636), page 52.

l'entretien, elle ne se montre pas spécialement intéressée par le secrétariat. Elle ne nous dévoile d'ailleurs aucun intérêt particulier pour une quelconque profession.

Sur son dossier de préinscription, Estelle a simplement indiqué à la rubrique "objectif de formation" : «premier emploi après la formation». Son test d'arts graphiques ne nous renseigne pas davantage.



Estelle a dessiné une scénette représentant quatre personnages assis dans une pièce, devant une fenêtre ouverte sur un paysage de montagne, on remarque que ses personnages sont statiques, ils ne sont pas en mouvement. Son deuxième dessin représente un ordinateur ou un minitel dont on comprend qu'il est interdit ou dangereux de le brancher. Enfin, son dernier dessin représente une cigarette barrée qui signifie l'interdiction de fumer. Elle le commente ainsi :

Fumer dans les lieux publics n'est plus accepté. Il faut respecter les personnes qui travaillent avec les fumeurs. D'ailleurs, je pense qu'il est impossible de travailler avec une cigarette.

Ce que nous retenons de ces dessins et de ce commentaire, c'est qu'Estelle a apparemment une forte propension à interdire (interdit de brancher l'ordinateur, interdit de fumer), voir même à moraliser. En effet, d'un simple constat d'une "non acceptation de fumer dans les lieux publics" qui relève autant de la loi que du savoir vivre, Estelle en arrive à affirmer qu'il est impossible de travailler avec une cigarette ! La jeune fille semble ainsi développer une vision restrictive, négative de son environnement.

Plus tard, nous demandons à Estelle ce qui l'intéresse dans la formation de "technicien en publication assistée par ordinateur" pour laquelle elle postule ; la jeune fille fait alors référence à une conversation qu'elle a eu avec une correspondante de la Mission Locale de Liévin ; cette dernière lui aurait dit qu'en fonction de son cursus antérieur, cette formation était la seule possible. En fait, nous croyons plutôt qu'il s'agit là d'une interprétation toute personnelle qu'Estelle fait des paroles de la correspondante. A maintes reprises, au cours de notre conversation, Estelle pose les événements qui la touchent comme une conséquence nécessaire d'événements antérieurs ; pour elle, tout ce qui lui arrive est justifié par ses actes passés ; un déterminisme absolu la désengage alors d'avoir à se choisir. Par exemple, lorsque nous avons demandé à la jeune fille les raisons de sa visible morosité, elle s'est expliquée ainsi : «C'est vrai qu'en ce moment, je suis pas très bien... C'est parce que mon père n'a pas voulu que je me réinscrive au tennis cette année, vu que j'ai pas eu mon bac... Il dit que je suis bonne à rien... Aussi, c'était de ma faute, vu que j'avais raté le lycée pendant un mois, c'est quand je m'étais fait une mauvaise élongation au cours d'un match, ça c'était l'hiver dernier... Je m'étais pas assez échauffée...»

Estelle pose ainsi des équations qui régulent toute sa vie de manière implacable : je ne m'échauffe pas assez avant de jouer au tennis, donc je me blesse à la jambe, donc je suis immobilisée et je manque les cours pendant un mois, donc j'échoue au baccalauréat, donc je suis privée de tennis, ma vie est ratée et je suis morose. Certes, les raisons invoquées par la jeune fille ne sont pas complètement dénuées de sens, mais ces causes ne se suffisent bien évidemment pas à elles-mêmes pour générer implacablement les événements postérieurs. Cette vision tout à fait réductrice et auto-mortifiante de l'existence, c'est celle d'un Oedipe prisonnier de son destin. Estelle a un jour commis une faute, et cela suffit pour que les événements s'enchaînent et transforment son sort en destin, sans que jamais elle puisse réorienter sa vie.

On comprend alors très bien l'incapacité de cette jeune fille à élaborer un projet professionnel, et à fortiori encore moins un projet personnel. Elaborer un projet, c'est choisir la façon dont on veut être au monde, et Estelle n'a pas conscience de son pouvoir à orienter sa vie. Elle amplifie démesurément le poids de l'histoire sur son actualité, niant ainsi que si le choix devant lequel elle se trouve à un instant donné existe du fait de ses choix passés, il n'en demeure pas moins qu'il lui reste à trancher librement l'option présente, et donc à se choisir, à porter son existence²⁰. Comme, de plus elle a tendance à se dévaloriser et à se mortifier (tendance que nous comprenons renforcée par l'autoritarisme exagéré d'un père, ainsi que par une éducation emprunte d'une morale catholique dans toute sa dureté traditionnelle), elle pense que sa destinée est nécessairement terne et affligeante, et qu'elle en est coupable. «Mea culpa !» ; Estelle pourrait ainsi remonter au péché originel pour justifier son mal de vivre.

8 - Epilogue.

Je me suis attaché, à travers ces six portraits, à révéler l'angoisse qui étroit l'individu dans l'acte de choix réflexif. C'est donc bien l'instant de cristallisation du choix qui m'a intéressé dans ce qui précède, et non la nature de ce qui est choisi. Nous avons retrouvé, au cours de cette analyse d'entretiens, bon nombre d'éléments théoriques exposés dans le premier chapitre : le principe de l'action comme révélateur des potentialités de l'individu, l'idée de l'angoisse résultant de l'amenuisement des possibles, l'idée de l'enchaînement historique des situations, et aussi, avec Sophia, la notion d'Orientation comme instant de cristallisation du passage à la vie adulte. C'est sur ce dernier aspect que je vais concentrer la lumière dans le troisième chapitre. Ce qui est important de considérer ici, c'est que cette angoisse constitue une gêne, un blocage dans le processus d'Orientation, de construction de l'être. En d'autres termes, je dirai que pouvoir exorciser cette angoisse, permettrait d'aborder l'Orientation avec davantage de sérénité, davantage d'objectivité. Car si l'angoisse est irréductible, il n'en demeure pas moins que chaque individu a le devoir de l'affronter pour s'ériger, comme nous le disions en début du chapitre premier, "sur le modèle de l'Unique", car, comme l'exprime Jankélévitch en

20. Voir à ce sujet le paragraphe traitant de la contingence du choix et l'amenuisement des possibles.

tirant le bilan du passage à l'acte «l'existence, malgré toute son humble et prosaïque limitation, est encore plus substantielle que le plus beau roman»²¹.

21. Vladimir JANKELEVITCH, *O.C.*, page 6.

CHAPITRE III

A PROPOS DE LA SYMBOLIQUE DU CHOIX REFLEXIF.

Après avoir décrit et analysé les manifestations de l'angoisse, et par là-même, exposé la manière dont ces jeunes en mal d'Orientation ont plus ou moins efficacement tenté de régler leur problème de choix réflexif, je vais dans ce chapitre m'attacher à montrer, comme je l'ai annoncé précédemment¹, en quoi l'Orientation, en tant qu'institution, joue le rôle d'appareil rituel d'exorcisation de cette angoisse. J'aborderai la question, tout d'abord par le biais d'une analyse de la symbolique du choix réflexif, puis en comparant l'orientation scolaire et professionnelle avec les rites initiatiques, ou plus exactement avec les rites de passage, selon l'expression consacrée d'Arnold Van Gennep². Pour ce deuxième exercice, j'invoquerai donc une science qui doit beaucoup à l'académicien français Claude Lévi-Strauss : l'ethnologie.

1 - Allégories du choix réflexif.

Dans l'introduction, puis dans les deux chapitres précédents, j'ai repris et développé un certain nombre d'images pour illustrer l'Orientation qui est une forme particulière de choix réflexif. Ces allégories m'ont parfois été suggérées par les auteurs cités (suicide - Jankélévitch), parfois par les jeunes demandeurs d'emploi dont j'ai tiré le portrait (tragédie théâtrale - Sophia). Parmi ces images chargées de symboles, j'en ai retenu trois que je souhaite ici plus particulièrement analyser : il s'agit de l'auto-accouchement, du suicide, et de la tragédie théâtrale. Ces trois allégories m'intéressent en tant qu'elles portent aussi bien, comme je vais le montrer,

1. Voir page 31.

2. Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, Paris, Librairie Critique, 1909.

la signification de l'Orientation que celle du rite initiatique. Elles me seront donc précieuses pour rapprocher les deux institutions.

1.1 - L'auto-accouchement.

«Naître c'est, entre autres caractéristiques, *prendre sa place* ou plutôt, d'après ce que nous venons de dire, la *recevoir*»³, écrit Sartre. Et comme cette place originelle sera celle à partir de laquelle j'occuperai de nouvelles places... je serai tenté de dire que changer de place, prendre une nouvelle place, c'est un peu re-naître. Mais il s'agit ici d'une naissance qui, au contraire de la première, engage pleinement la responsabilité de l'individu, si l'on se réfère au modèle existentialiste. En s'orientant, l'individu se naît (la forme pronominale du verbe nous rappelle ici qu'il y a action du sujet sur lui-même puisqu'il est à la fois la mère et l'enfant). La relation réflexive se transpose alors comme suit : "Je m'oriente" signifie "je me met au monde dans un autre monde" (celui des adultes par exemple). Cette naissance symbolique au caractère rituel, est en fait une forme de naissance sociale⁴ dont Nicole Sindzingre souligne ainsi la complémentarité à la naissance physiologique : «Bien que nécessaire au processus d'individualisation, la naissance biologique ne suffit pas à faire d'un nouveau-né un être social : seule une série de rites de passage permet l'édification finale de la personne»⁵. Ces rites de passage dont nous parlerons plus en détail dans le développement qui suit, ont conservé dans certains groupes culturels un caractère très "reconstituitif" de la naissance ; cette dernière est alors véritablement rejouée avec tous ses effets de mise en scène. L'anthropologue français Roger Bastide nous en propose une description :

Chez les Kikuyu africains, le rite de passage au monde des adultes se termine par une nouvelle naissance qui est symbolisée par la mise en position de l'enfant entre les jambes de sa mère à laquelle il est rattaché par un boyau de mouton, représentant le cordon ombilical ; en Inde, il gît replié en position foetale dans une peau, ailleurs, il est couvert d'un drap.⁶

Dans ce schéma d'auto-accouchement social, on attribue à l'individu en phase d'orientation les deux rôles principaux, à savoir celui de l'être présent (la mère

3. Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991, (édition originale 1943), page 547.

4. Selon l'expression de Nicole BELMONT, "Naissance", *Encyclopédia Universalis*, 1992.

5. Nicole SINDZINGRE, "Naissance (anthropologie)", *Encyclopédia Universalis*, 1992.

Nicole SINDZINGRE fait ici référence aux travaux d'Arnold VAN GENNEP sur les rites de passage.

6. Roger BASTIDE, "Initiation", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.

porteuse) et celui de l'être projeté (le nouveau-né). Le conseiller d'orientation joue alors le rôle de la sage-femme ou "d'accoucheur"⁷ ; il pratique, comme l'explique Jean Guichard, la maïeutique⁸, au sens socratique du terme, c'est à dire qu'il a l'art de faire découvrir à son interlocuteur, par le dialogue, les potentialités qu'il porte en lui. Mais on peut aussi penser qu'au delà de cette aide positive, le conseiller d'orientation a aussi une fonction d'exorcisation de l'angoisse du choix réflexif, tout comme le médecin accoucheur met en confiance la future mère par une préparation psychoprophylactique à l'accouchement "sans crainte" (dit à tort accouchement "sans douleur"). On sait que ces méthodes ne suppriment pas la douleur, mais elles réalisent une psychothérapie dont l'efficacité attestée trouve sa justification dans la dédramatisation de l'acte d'accouchement.

Cette symbolique de l'auto-accouchement se trouve confortée dans l'idée de projet que nous avons décortiquée dans le chapitre premier. On parle de projet d'éducation, de projet professionnel, ou bien encore de projet de vie. Dans toutes ces expressions, le projet n'est plus à prendre dans son sens premier "ce que l'on a l'intention de faire", mais trouve sa définition dans l'expression "ce que l'on a l'intention d'être" (mais l'être ne puise-t-il pas son existence nécessairement dans le faire ?⁹). Or, comment ne pas noter ici la dimension toute kinesthésique de l'expression projet : jeter en avant ? Projeter, c'est jeter avec force comme un volcan projette ses cendres, ou comme une mère, bandant tous ses muscles abdominaux et utérins expulse de son ventre le petit être qu'elle a conçu pendant neuf mois. Cette image est d'ailleurs développée par John Dewey lorsqu'il écrit, à propos de la liberté considérée comme fin en soi : «La liberté qui provient d'une absence de contrainte (liberté négative) n'a de prix qu'autant qu'elle est le moyen d'une liberté qui est un pouvoir : *pouvoir d'enfanter des projets*, de penser judicieusement, de mesurer les désirs à leurs conséquences ; pouvoir de choisir et d'ordonner les moyens grâce

7. Selon l'expression employée dans le compte-rendu de la troisième université d'hiver organisée par la Délégation à la Formation Professionnelle, *Inffo Flash* n°376, janvier 1993.

«"Dessine-toi ton projet" : tel est l'objectif que doivent viser ces "médiateurs", "personnes passerelles" ou encore "accoucheurs".»

8. «La pratique du conseiller est donc une maïeutique. Son objectif sera d'aider le sujet à repérer, dans ses représentations, les traits permettant de dévoiler les projets qui y sont implicitement contenus. Cette maïeutique pourra aussi avoir pour but de permettre à la personne de se distancier par rapport à ses schèmes spontanés, de les structurer différemment, voire d'en élaborer de nouveaux (par exemple en stimulant le "jeune sans qualification" à s'engager dans certaines activités).»

Jean GUICHARD, *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, Paris, PUF, 1993, page 22.

9. Voir à ce sujet la quatrième partie de *L'Être et le néant* intitulée Avoir, Faire et Être. Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991, (édition originale 1943), pages 485 à 678.

auxquels on poursuit les fins qu'on s'est assignées»¹⁰. Ces propos nous ramènent à l'idée de moralisation de l'action par sa formalisation dans le cadre d'un projet, idée que nous avons développée dans le paragraphe traitant du projet comme instrument de liberté.

Il est à noter enfin, pour en terminer avec l'analyse de cette corrélation entre l'orientation et la naissance, que le choix d'un métier signifie, pour l'individu choisissant, l'attribution d'une qualité nominale qui marque sa différence sociale, son individualité, au même titre que le nom que ses parents lui ont donné à sa naissance (Cela met en jeu le processus d'identification que nous avons analysé en tout début du chapitre premier). On dira par exemple d'une personne, pour la différencier d'un homonyme : Jacques Martin, le garagiste (sous entendu, pas le présentateur TV). Dans certains groupes ethniques, il est d'ailleurs usuel de composer le patronyme d'un nouveau-né en utilisant des qualificatifs ayant trait à ses origines ou aux qualités sociales que ses parents espèrent pour lui¹¹. De même, en France aujourd'hui, l'accès à certaines professions de prestige modifie le patronyme de l'individu concerné (Docteur Martin, Maître Jacques) jusqu'à parfois le remplacer complètement (Président, Général, etc). Choisir un métier, investir une profession, c'est donc peu ou prou être rebaptisé.

1.2 - Le suicide

Choisir, c'est accepter de ne pas vivre les autres possibles, c'est de fait limiter sa vie. Vladimir Jankélévitch exprime ce caractère traumatisant du choix dans son ouvrage *L'alternative*, notamment par cette sentence que nous avons déjà eu l'occasion de commenter :

L'existence qui se décide à exister, c'est à dire qui est en acte, se supprime elle même comme existence possible et renonce à une partie de soi, tout de même qu'elle renonce à être les autres êtres ; l'affirmation des existences est donc croisée par la négation des

10. John DEWEY, *Expérience et Education* (traduit de "Expérience and Education", USA), Paris, Bourrellet et Cie, ?, page 73.

11. «Fait social complexe, la cérémonie de datation du nom peut amener à prendre en compte des événements antérieurs marquants (tels les maladies) ou ce que l'on souhaite voir advenir dans le destin d'un individu. Le nom, en effet, est une partie intégrante de la personne : il opère, dans la vie de celle-ci, ce qu'il signifie.»

Nicole SINDZINGRE, "Naissance (anthropologie)", *Encyclopédia Universalis*, 1992.

possibles qui ne seront jamais plus. C'est le prix dont s'achète, ici bas, l'érection de tout être. De là le vertige et l'angoisse de l'option : l'option est la chose du monde qui ressemble le plus au suicide, car elle anéanti tout les possibles, sauf un qui est possible a fortiori, puisqu'il devient réel.¹²

Ainsi, s'orienter, choisir sa voie, c'est supprimer du même coup nombre de vies qui ne seront pas vécues¹³. L'orientation scolaire et professionnelle relève ici une symbolique à la fois bien lointaine et bien proche de celle de l'accouchement évoqué tout à l'heure puisqu'il s'agit du suicide. Symbolique bien lointaine puisque celle-ci s'attarde sur la mort des existences qui ne seront jamais et non pas sur l'avènement de la vie nouvelle ; mais symbolique bien proche aussi si l'on considère l'aspect réflexif du meurtre de ces existences à peine ébauchées que l'on pourrait bien comparer à un auto-avortement. Ici, le conseiller d'orientation quitte son habit de médecin accoucheur pour prendre le masque d'assistant dans la cérémonie du harakiri, et troque ces forceps contre un sabre nippon.

Cette philosophie exprimée par Jankélévitch est reprise par Georges Bastin dans sa psychopédagogie de la maturation vocationnelle lorsqu'il explique qu'une fois la décision d'Orientation prise, l'application n'est pas pour autant chose aisée car il subsiste une résistance psychologique à tout engagement qui écarte d'autres possibles : «Le voyageur qui se promène au hasard dans un beau pays se prend parfois à regretter de ne pouvoir prendre à la fois telle route qui serpente la vallée et telle autre qui s'accroche à flanc de coteau. Tout choix est un abandon qui peut être ressenti par certains comme une frustration et ce sentiment entrave parfois la prise de décision»¹⁴. C'est bien ce sentiment que nous avons illustré dans le second chapitre, notamment avec les portraits de Christine et d'Emile.

1.3 - La tragédie théâtrale.

L'angoisse liée au choix réflexif est toute entière révélée dans le sentiment du tragique, sentiment qui est, nous l'avons vu précédemment avec Jean Grenier, la prise de conscience de l'infini¹⁵. Quel personnage, mieux que Don Rodrigue, le Cid

12. Vladimir JANKELEVITCH, *L'alternative*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1938, page 5.

13. Nous avons déjà développé cette idée dans le paragraphe intitulé "La contingence du choix et l'amenuisement des possibles".

14. Georges BASTIN, *Bien choisir sa profession*, Bruxelles (B), De Boeck Université, 1992, page 21.

15. Voir à ce sujet le paragraphe intitulé "*Angustiae* : le sens originel de l'angoisse".

de Corneille, nous fait prendre conscience de cette angoisse ? Nous avons d'ailleurs eu l'occasion dans le second chapitre d'imager la tragédie de Sophia en la comparant à celle de Rodrigue. Situons le drame : L'action se déroule à Séville, Chimène et Rodrigue s'aiment. Don Gormas, le père de la jeune fille, ne semble pas s'opposer à leur mariage. Mais Fernand, roi de Castille, confie à Don Diègue, le père de Rodrigue, l'éducation du Prince. Don Gormas, considérant que cette tâche devait lui être confiée, affronte Don Diègue, l'insulte et le gifle. Le vieillard demande alors à son fils de le venger. C'est donc dans la scène VI de l'acte premier que nous retrouvons Rodrigue au prise avec ce dilemme : doit-il tuer le père de sa fiancée pour venger l'honneur du sien ?

Que je sens de rudes combats !
 Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
 Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :
 L'un anime le coeur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
 Ou de vivre en infâme,

Cette partie du monologue de Rodrigue illustre bien l'aspect réflexif du choix qui se pose au héros (personnage le plus important de l'histoire, le choisissant) ; car la question n'est pas tant pour lui "dois-je tuer le père de ma fiancée pour venger l'honneur de mon père ?" En effet, cette question appelle une réponse qui ne s'étale pas dans le temps, qui n'a pas d'incidence sur l'avenir puisqu'elle concerne une action brève, celle de tuer Don Gormas, action qui peut être définie dans le temps, et dont la dimension dramatique, toute intense qu'elle soit, est tempérée par la brièveté de l'acte possible. A cette simple question, Rodrigue pourrait répondre sans détour "oui, je dois tuer Don Gormas pour venger l'honneur de mon père".

Mais la question se pose en d'autres termes puisqu'il lui faut choisir entre une vie d'amant (et vivre en infâme) et une vie de fils (et trahir sa flamme), ce qui revient à dire qu'il lui faut se choisir. Cette situation est parfaitement analysée par Gabriel Madinier dans *Conscience et Amour* : «L'option que nous accomplissons dans l'ordre moral ne porte pas sur un objet à vouloir, mais sur notre vouloir lui-même et la nature qu'il se donnera ; l'homme qui hésite entre la vengeance et le pardon n'a pas tant à choisir entre deux actions qu'entre deux types d'être qu'il peut se donner»¹⁶. Ce

16. Gabriel MADINIER, *Conscience et Amour*, Paris, Félix Alcan, 1962 (édition originale 1938), page 17.

qui est donc important, c'est donc -pour reprendre l'image développée précédemment par Sartre- non pas tant l'acte de lâcheté lui-même, mais plutôt qu'à travers cet acte de lâcheté, je me choisis comme lâche. Et c'est parce que ce choix est un choix pour toute sa vie, irréversible, incontournable, que ce qui aurait pu n'être qu'une comédie se drape de pourpre et de noir, et devient tragédie. Et Rodrigue de poursuivre :

Des deux cotés mon mal est infini,
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Bien évidemment, les deux options ont leurs dualités de bons et de mauvais cotés, c'est pourquoi le mal est infini. Mais c'est aussi la condition d'existence du choix ; si deux fins semblent également bonnes, le choix ne peut être raisonné.

2 - L'Orientation comme rite initiatique des sociétés industrialisées.

Le rite initiatique, tel qu'il est encore pratiqué de nos jours par certaines tribus traditionnelles me semble relever d'une démarche toute proche de celle de l'orientation scolaire et professionnelle. La comparaison apparaît d'autant plus riche que, comme je l'ai dit précédemment, le rite initiatique globalise à lui seul l'ensemble des symboliques évoquées ci-avant :

- L'auto-accouchement puisqu'il s'agit bien ici, à travers le jeu de la cérémonie rituelle, de se mettre au monde des adultes¹⁷ ;
- Le suicide puisque les cérémonies initiatiques commencent le plus souvent par la simulation d'une mort nécessaire et voulue de l'enfant afin de laisser advenir l'adulte¹⁸ ;

17. Dans son ouvrage : *XY De l'identité masculine*, Elisabeth BADINTER détourne la citation d'ARISTOTE : « C'est l'homme qui engendre l'homme » (ARISTOTE, *Métaphysique*, Z, 7, 1032a, 25.) pour l'utiliser comme titre d'un chapitre traitant notamment des rites initiatiques pubertaires. Avec ARISTOTE le mot "homme" désigne le représentant de l'espèce humaine (Homo), et avec Elisabeth BADINTER il désigne le mâle (Vir). En utilisant cette citation, Elisabeth BADINTER entend souligner le caractère auto-générateur du rite initiatique.

Elisabeth BADINTER, *XY De l'identité masculine*, Paris, Editions Jacob, 1992.

18. « Dans certaines d'entre elles [tribus totémiques], le novice est considéré comme mort, et il reste mort pendant toute la durée du noviciat. (...) Là où le novice est considéré comme mort, on le ressuscite et on lui apprend à vivre, mais autrement que pendant l'enfance. »

- Enfin la tragédie théâtrale puisque nous retrouvons ici le jeu réglé des acteurs, les masques, etc.¹⁹

Dans l'exposé qui suit, je tenterai de montrer en quoi l'orientation scolaire et professionnelle est proche du rite initiatique, à la fois à travers les buts avoués qu'elle vise, et aussi à travers la fonction plus discrète d'exorcisation de l'angoisse qu'elle remplit. Pour ce faire, j'invoquerai maintenant, comme je l'ai annoncé dans l'introduction de ce chapitre, l'ethnologie. Il m'apparaît insuffisant, pour la compréhension de ce qui va suivre, de me contenter de définir l'ethnologie comme "l'étude scientifique des ethnies". Aussi, je citerai en préambule une définition proposée par Claude Lévi-Strauss :

Restent à définir l'ethnographie elle-même, et l'ethnologie. nous les distinguerons de façon très sommaire et provisoire, mais suffisante au début de l'enquête en disant que l'ethnographie consiste en l'observation et l'analyse de groupes humains considérés dans leur particularité (souvent choisis, pour des raisons théoriques et pratiques, mais qui ne tiennent nullement à la nature de la recherche, parmi ceux qui diffèrent le plus du nôtre), et visant à la restitution, aussi fidèle que possible, de la vie de chacun d'eux ; tandis que l'ethnologie utilise de façon comparative (et à des fins qu'il faudra déterminer par la suite) les documents présentés par l'ethnographe. Avec ces définitions, l'ethnographie prend le même sens dans tous les pays ; et l'ethnologie correspond approximativement à ce qu'on entend, dans les pays anglo-saxons (où le terme d'ethnologie tombe en désuétude), par anthropologie sociale et culturelle (l'anthropologie sociale se consacrant plutôt à l'étude des institutions considérées comme des systèmes de représentations, et l'anthropologie culturelle à celle des techniques, et éventuellement aussi des institutions considérées comme des techniques au service de la vie sociale).²⁰

Cette définition à tiroirs est sans doute un peu longue, mais elle a le mérite de présenter avec clarté et précision les concepts abordés. L'approche que je

Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 108.

19. Dans *Aspect de l'organisation des rites*, Pierre SMITH commente ainsi l'observation qu'il a pu faire de rites initiatiques pratiqués un peu partout en Afrique noire, en Amazonie, en Australie, et en Mélanésie (il cite plus particulièrement une mise en scène rituelle observée chez les Bedik du Sénégal oriental et une autre chez les kubandwa du Rwanda) : « On est donc pas très loin ici d'une situation purement théâtrale où l'acteur s'efface devant le personnage qu'il joue, prend les autres et se prend à son jeu, et où s'établit un certain type de croyance complice (on y croit) qui est plus un effet propre de la mise en scène que la simple conséquence d'une croyance indépendante en réalité du personnage représenté. »

Pierre SMITH, "Aspects de l'organisation des rites", in *La fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1979, page 142.

20. Claude LEVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (édition originale 1958), page 4.

développerai ici se réclame de l'anthropologie (ou de l'ethnologie) aussi bien sociale que culturelle. Je chercherai en effet à montrer, en prenant à contre-pied la citation de Marc Augé, qu'à travers l'institution d'Orientation, l'homme moderne, c'est celui, pour ainsi dire, qui fait tout comme le sauvage, mais autrement²¹. Pour ce faire, je tenterai de répondre à deux questions étroitement liées :

- L'orientation scolaire et professionnelle est-elle un rite de passage ?
- Le conseiller d'orientation est-il un grand sorcier des destinées ?

2.1 - L'orientation scolaire et professionnelle est-elle un rite de passage ?

Avant toute chose, il convient de préciser ce que j'entends ici par "rite". L'ethnologue Jean Cazeneuve nous en propose une définition en deux temps : «C'est un acte qui peut être individuel ou collectif mais qui, toujours, lors même qu'il est assez souple pour comporter une marge d'improvisation, reste fidèle à certaines règles qui, précisément, constituent ce qu'il y a en lui de rituel»²². Cette première partie de la définition du rite semble pleinement convenir à l'orientation scolaire et professionnelle, telle qu'elle est pratiquée dans nos institutions d'Education Nationale, dans les centres inter-institutionnels de bilan de compétences, ou encore dans les officines commerciales. L'Orientation a en effet ses règles, ses protocoles, ses *modus operandi*, même si ces derniers ont évolué au fil du temps.

La deuxième partie de la définition retiendra toute mon attention, et c'est sur elle que je concentrerai toute la lumière et tous mes efforts d'explications car elle est sujette à polémique : «Le rite est un acte dont l'efficacité (réelle ou prétendue), ne s'épuise pas dans l'enchaînement empirique des causes et des effets»²³. Ce qui signifie que le rite n'a pas un but pratico-utilitaire, ou plutôt que son objet n'est pas uniquement pratico-utilitaire. En d'autres termes, les rites se trouvent «difficilement explicables par les seules nécessités de l'existence matérielle ou celles de l'adaptation de l'homme à son milieu»²⁴, donc difficilement explicables sur un plan strictement rationnel. La question qui se pose maintenant à nous et que je vais tenter de résoudre est : En quoi l'Orientation n'est-elle pas explicable par les seules nécessités de

21. «Les sauvages, ce sont ceux, pour ainsi dire, qui font tout comme nous mais autrement.»
Marc AUGÉ, *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 1977, page 9.

22. Jean CAZENEUVE, *Les rites et la condition humaine*, Paris, PUF, 1957, page 2.

23. Idem, page 3.

24. Jean CAZENEUVE, "Rites", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

l'existence matérielle ou celle de l'adaptation de l'homme à son milieu ? Et plus précisément, je chercherai à montrer que l'un des rôles que joue l'Orientation est, pour reprendre une expression de Jean-Pierre Boutinet, «de conjurer tout ce dont le futur est porteur»²⁵, c'est à dire d'exorciser cette angoisse existentielle que nous tentons de cerner ici.

- Le Rite, la condition humaine et l'Orientation.

Le problème de l'angoisse liée à l'accès à ce grade supérieur de l'être qu'est l'âge adulte est, nous l'avons vu, un problème de partout et de toujours. Dans le paragraphe traitant du projet comme cristallisation du passage à la vie adulte, j'ai avancé que les sociétés traditionnelles avaient tenté de le résoudre par la pratique de rites de passage, et que notre société occidentale industrialisée mise (consciemment ou pas) sur l'Orientation pour atteindre le même résultat. Ainsi je fais mienne cette conviction de Jean Cazeneuve :

Les peuples dénués de tradition écrite et qu'on peut appeler primitifs (par abus de langage) ont été confrontés avec certains problèmes inhérents à la condition humaine : il leur a fallu trouver des solutions qui sont peut-être meilleures ou moins bonnes que les nôtres mais qui, par les différences et les ressemblances qu'elles présentent avec les nôtres, nous permettent de saisir en tous cas ce qu'il peut y avoir de fondamental et peut-être d'éternel dans ces problèmes.²⁶

Parmi ces problèmes éternels, nous retrouvons bien entendu la question existentielle déjà abordée ici²⁷, question qui justifie pour Cazeneuve l'existence du Rite : «La nécessité de la ritualisation, telle qu'elle apparaît dans la société primitive -explique l'auteur- est donc impliquée dans le fait que, par sa nature, l'homme ne peut ni s'enfermer dans sa condition, ni s'en échapper totalement. L'homme est libre ou se croit tel, ce qui fait naître en lui une certaine angoisse. Son action, son existence même lui semblent comporter une marge d'indétermination, par là même d'insécurité. Il éprouve ainsi le sentiment de quelque chose d'autre, qu'il ne peut maîtriser. C'est ce que les anthropologues appellent, à la suite de Rudolph Otto, le

25. Jean-Pierre BOUTINET, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1990, page 72.

26. Jean CAZENEUVE, *Les rites et la condition humaine*, O.C., page 5.

27. Voir notamment à ce sujet les paragraphes intitulés "la liberté de choix et la responsabilité de l'action" et "l'être et le projet".

numineux»²⁸. L'homme est libre de se choisir, il est avant tout un projet qui se vit subjectivement, et nous avons vu avec Heidegger et Sartre que le revers de cette liberté est l'angoisse, cette "peur du rien", ou en d'autres termes, ce "sentiment du numineux".

Le problème est donc là encore celui du Néant ; rien n'existe préalablement au projet de l'individu, il n'existe pas d'essence de l'homme à réaliser, l'homme est donc voué, explique Jean Cazeneuve, «à une existence qui se cherchera, qui n'est pas inscrite dans le seul fait d'être un homme, comme celle de la fourmi peut l'être dans les lois de son espèce». Cazeneuve conclut ainsi sur ce sujet : «Comment ne serait-il pas troublé confusément par le poids des possibilités qui s'offrent à lui, et réconforté par une vie sociale qui, en lui fermant certaines possibilités, lui fixe sa place, l'établit dans un rôle bien défini ?»²⁹ Avoir sa place dans le monde, y être contraint, confiné, voilà une position rassurante qui n'est pas sans nous rappeler celles du lâche et du héros de Sartre. En délaissant un peu de sa liberté au sein de la machine sociale, l'homme espère gagner un peu de quiétude, un peu de tranquillité. A l'extrême, il laissera, comme Zohra, toute sa liberté d'être agissant au placard, et nous l'avons vu, tombera de l'angoisse dans la dérégulation.

Mais c'est surtout que l'homme essayera par tous les moyens de conjurer ce qui peut le déstabiliser, le faire choir de la position rassurante dans laquelle il s'est installé au sein de la société, et je suis convaincu comme Arnold Van Gennep que la société ne peut assigner à l'homme une place immuable³⁰ (On pourrait d'ailleurs se demander à ce propos si le grégarisme n'est pas un effet de cette recherche d'occultation de l'angoisse existentielle). Voilà donc comment, d'après Cazeneuve, sont nés les rites :

28. Jean CAZENEUVE, "Rites", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

Le *Numineux* est, selon l'expression du philosophe Rudolf OTTO (1869 - 1937), le surnaturel, le mystérieux, à la fois *tremendum* (inquiétant) et *fascinans* (attirant) ; le *numineux* englobe à la fois les concepts de *mana* et de sacré, il provoque la crainte et l'angoisse.

Voir à ce sujet : Rudolf OTTO, *Le sacré* (traduction A. JUNDT), Paris, Payot, 1949 (édition originale 1929).

29. Jean CAZENEUVE, *Les rites et la condition humaine*, O.C., page 10.

30. «En outre, l'homme est soumis au devenir, et il en a conscience. Il passe de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge mûr et à la vieillesse, il se marie, il est père. Il n'entre dans un système que pour l'abandonner ; et la société ne peut lui assigner une place immuable. Et au bout de sa carrière, il trouve la mort, où s'effondre tout ce qui pouvait le fixer.»

Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 3.

Dès lors, tout ce qui pouvait éveiller cette angoisse, tout ce qui menaçait l'ordre, à savoir par exemple l'insolite, le devenir, l'anormal, tout cela devenait un symbole de ce qu'il y a d'irréductible dans la condition humaine. Il était donc naturel que le primitif essayât de réagir en repoussant, par un acte symbolique, ces symboles eux-mêmes. C'est ainsi que certains rites ont pu naître du désir de préserver contre toute atteinte l'idéal d'une vie entièrement régie par des règles, d'une vie sans imprévu et sans angoisse, bref d'une condition humaine bien stabilisée, bien définie, qui ne poserait plus de problèmes.³¹

L'Orientation, qui pose directement et très explicitement le problème du devenir de l'individu et de sa place dans la société n'échappe bien évidemment pas, selon moi, à cette règle. Choisir une voie universitaire, une carrière, et garder son choix pour soi comme un secret; c'est engager sa vie, bien sûr, mais ce n'est pas affirmer sa place au sein de la société. Prendre conseil auprès de l'institution d'Orientation, faire valider son projet de vie par un conseiller d'orientation, porter au langage son projet -disais-je tout à l'heure- c'est montrer au monde son engagement, et par là-même se faire agréer par le groupe social, se stabiliser sur une place ; c'est donc, nous venons de le dire, exorciser peu ou prou son angoisse. Si tel n'était pas le cas, comment se ferait-il que tant d'adolescents, tant d'adultes même, viennent consulter conseillers d'orientation et enseignants alors qu'ils ont déjà choisi, et de manière résolue, une orientation professionnelle, et que rien de ce que pourra dire leur interlocuteur ne les fera changer d'avis. Ces consultations, que je nommerai "consultations d'homologation du projet de vie" sont, et de loin les plus nombreuses ; il arrive même fréquemment, chez les sujets les plus en proie à l'angoisse (comme Sophia, par exemple), que cette homologation doive être régulièrement renouvelée, comme si le vaccin "anti-angoisse" avait du mal à prendre. Mais il faut remarquer aussi que la force symbolique que le conseiller tire de sa position professionnelle, renforce considérablement l'effet désangoissant de la consultation, et d'autant plus quand ce dernier aura pris soin d'introduire dans sa pratique tous les outils du sorcier des destinées : les tests psychologiques, la bible de l'ONISEP, et s'adjoindra en supplément le concours d'un logiciel informatique d'aide à la décision d'orientation.

Le rite a donc pour fonction essentielle de compenser ce qui menace l'ordre rassurant dans lequel s'est inscrit l'individu. Nicole Sindzingre dit en des termes proches que «les changements d'état, individuels ou collectifs, cosmiques ou sociaux, sont essentiellement ambigus. Ils marquent l'irruption d'un désordre virtuel dans le continuum réglé des existences et des cycles et ils forment dans la vie sociale des

31. Jean CAZENEUVE, *Les rites et la condition humaine*, O.C., page 7.

"interstices" dont il convient d'atténuer les effets nuisibles par l'appareil rituel³². Et le développement d'un projet scolaire ou professionnel accompagne bien un de ces changements d'états ; il marque donc, et de manière particulièrement évidente, le passage d'un état déterminé à un autre.

- Le Rite pour faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée.

Dans son célèbre ouvrage *Les rites de passage*, Arnold Van Gennep développe une vision séquentielle de l'existence :

C'est le fait même de vivre qui nécessite des passages successifs d'une société spéciale à une autre et d'une situation sociale à une autre : en sorte que la vie individuelle consiste en une succession d'étapes dont les fins et commencements forment des ensembles de même ordre : naissance, puberté sociale, mariage, paternité, progression de classe, spécialisation d'occupation, mort.

Puis l'anthropologue français d'ajouter pour justifier l'existence des rites initiatiques :

Et à chacun de ces ensembles se rapportent des cérémonies dont l'objet est identique : faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée.³³

Ces propos intéressent pleinement notre sujet, tant il est vrai que le moment³⁴ de l'orientation scolaire et professionnelle, nous venons de le voir, est un moment de "suspension"³⁵ entre deux états déterminés, entre deux situations sociales identifiées. Par "suspension", il faut entendre qu'il s'agit de bien autre chose que d'une simple et anodine transition : il est en fait question ici d'un arrêt de l'action, du temps, et donc de la vie ; l'homme se replie sur lui même pour se situer en marge de l'action, avant de se déployer à nouveau pour imprimer un nouvel élan à son existence ; c'est

32. Nicole SINDZINGRE, "Rites de Passage", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

33. Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 4.

34. Pour la compréhension de ce qui va suivre, il ne faut pas comprendre le *moment* comme une unité de temps mesurable et bornée. Pour ce qui est de l'Orientation, comme du rite, l'action n'est pas concentrée dans le temps, mais elle se dilue (parfois sur plusieurs années), même si certains moments sont plus denses que d'autres. Le moment est donc à concevoir ici comme un espace temps indéfinissable et indéfini.

35. Selon l'expression même d'Arnold VAN GENNEP : « Dans l'univers aussi, il y a des étapes et des moments de passage, des marches en avant et des stades d'arrêt relatif, de *suspension*. » Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 4.

l'instant de contemplation du poète que Lamartine dépeint dans *Le lac*³⁶. Afin de l'imager, je comparerais volontiers ce mouvement à celui de la nage de la grenouille : l'animal se replie (se concentre) sur lui-même, puis se propulse (se projette) par une brusque détente de tout son corps, et notamment des membres postérieurs, avant de se recroqueviller à nouveau. L'impulsion que la grenouille donne par la brusque détente de ses muscles suffit à la propulser sur une certaine distance ; mais la direction dans laquelle le batracien se projette est déterminée une fois pour toutes lorsque l'élan est imprimé.

Pour John Dewey, cette impulsion de départ est le point d'origine du projet, mais elle ne suffit pas à le réaliser car le projet suppose la vision d'un but, «il implique une prévision des conséquences qui résulteraient de l'action qu'on greffe sur l'impulsion de départ»³⁷. C'est donc pendant ce moment de suspension qu'est l'orientation scolaire et professionnelle, cet instant "en marge de l'action", que l'individu mature son projet de vie et en évalue les conséquences. En ce sens, l'Orientation est à considérer comme un instant-frontière qui marque le passage de la puissance à l'acte, instant de décision qui engage -pour reprendre une image utilisée par Aristote- l'athlète à participer aux jeux olympiques. C'est surtout le moment pour l'individu en phase d'Orientation d'exorciser, comme nous l'avons dit, son angoisse devant ce pas-encore-qui-sera³⁸ qu'il ne connaît pas et qui compose cependant l'essentiel de sa réalité humaine.

Ici, l'Orientation vécue comme rite de passage aurait donc pour fonction d'accompagner la transition d'une étape de la vie, à une autre qui n'est pas encore totalement cernée par l'individu ; le sociologue Jean Cazeneuve explique que lors de cette transition, l'individu est déstabilisé parce qu'il se trouve entre deux systèmes de règles³⁹, nous pourrions dire, celles qu'il n'a plus à suivre du fait de son accession à une autre classe, et celles qu'il ne connaît pas encore puisqu'il n'est pas encore initié.

36. « O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours ! »

LAMARTINE, "Le Lac", *Les méditations poétiques*, Paris, Gallimard, 1981 (édition originale 1820), page 47.

37. John DEWEY, *Expérience et éducation*, O.C., page 75.

38. Selon l'expression de Martin HEIDEGGER. Voir à ce sujet le paragraphe intitulé "L'être et le projet".

39. «Le passage d'une période de l'existence à une autre, d'un cadre social à un autre place l'individu dans un état difficile, où il est en somme entre deux règles. Il en résulte la nécessité des "rites de passage", lesquels ont pour but à la fois de mimer ces changements pour les maîtriser sur le plan rituel et de préserver le groupe de l'impureté qui s'en dégage.»
Jean CAZENEUVE, "Rites", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

Dans le cas qui nous intéresse, on peut en effet considérer que le moment de l'Orientation marque le passage d'un état social indifférencié à un état social spécialisé, il est aussi le symbole d'une reconnaissance de la puberté sociale de l'individu. Sur le plan existentiel, cette transition est, comme nous l'avons vu avec Jean Grenier, celle «du domaine du possible au domaine du réel», celle qui amène l'homme acquérir «le sentiment douloureux mais fécond du nécessaire»⁴⁰. Ce qui différencie ici l'acte d'Orientation du rite de passage traditionnel est alors du même ordre que ce qui différencie notre société scientifique rationnelle des sociétés animistes. Van Gennep en propose l'explication suivante :

La vie individuelle, quel que soit le type de société, consiste à passer successivement d'un âge à un autre et d'une occupation à une autre. Là où les âges sont séparés et aussi les occupations, ce passage s'accompagne d'actes spéciaux, qui par exemple constituent pour nos métiers l'apprentissage, et qui chez les demi-civilisés consistent en cérémonies, parce qu'aucun acte chez eux n'est absolument indépendant du sacré.⁴¹

- Le Rite, la différenciation sociale, et l'Orientation.

Pierre Naville, en développant une approche résolument matérialiste de l'Orientation, corrobore tout à fait ce dernier point de vue de Van Gennep lorsqu'il énonce que «dans les régimes économiques, où la différenciation des tâches productives est étroitement mêlée à des éléments magiques (éléments qui subsistent encore dans nos sociétés sous bien des formes, répétons-le), l'orientation et l'apprentissage des enfants reste bien proche de l'initiation et du rite religieux»⁴². Il cite ainsi en exemples un commentaire de George Frazer⁴³ :

Frazer rapporte que dans une des îles Carolines on place le cordon ombilical du nouveau-né dans une coquille que l'on expose de la façon qui rendra l'enfant le plus apte à remplir la carrière choisie pour lui par ses parents ; par exemple, s'il on veut que l'enfant devienne pêcheur, on place le cordon ombilical dans une pirogue.⁴⁴

et un texte de Patelle relatant une pratique encore en usage en Chine au XIXème siècle :

40. Jean GRENIER, *Absolu et Choix*, Paris, PUF., 1961, page 4.

41. Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 3.

42. Pierre NAVILLE, *Théorie de l'orientation professionnelle*, Paris, Gallimard, 1972 (édition originale 1945), page 42.

43. James George FRAZER (1854 - 1941) : anthropologue britannique qui s'est principalement intéressé à l'histoire de la pensée dont il distinguait les trois stades magique, religieux et scientifique.

44. Pierre NAVILLE, *Théorie de l'orientation professionnelle*, O.C., page 38.

Un an après ma naissance, on tira mon horoscope... On me mit sur une natte, au milieu d'un grand nombre d'objets, la plupart imités en papier : l'arc et le yatagan du guerrier, des outils, une charrue, l'abaque à compter du commerçant, le coupe-coupe du brigand, le sceau du fonctionnaire, le pinceau du lettré, des fleurs. Surveillant mes ébats et épiant mes moindres gestes, tout le monde attendait de savoir quel objet attirerait la plus mon attention...⁴⁵

Arnold Van Gennep nous propose dans son analyse du rite initiatique pubertaire, lui aussi, un exemple édifiant :

Pour les garçons [chez les indiens Thomson], il est dit nettement que le genre de cérémonies à exécuter dépend de la profession (chasseur, guerrier, etc.) qu'ils se proposent d'embrasser et que chaque adolescent les commence à partir du jour, qui tombe d'ordinaire entre sa 12^e et sa 16^e année, où il a rêvé pour la première fois d'une flèche, d'un canot ou d'une femme.⁴⁶

Voici donc trois exemples rapportés de trois continents différents par trois anthropologues et qui convergent en un même point, à savoir que l'engagement dans une profession, dans une fonction sociale différenciée, nécessite que l'on fasse intervenir l'appareil rituel. Comment ne pas être frappé ici par l'analogie existante entre ces initiations et nos pratiques d'Orientation ? La différence entre la pratique chinoise narrée par Patelle et la technique des fiches-métiers actuellement utilisée par les psychologues scolaires de l'Education Nationale est, là encore, du même ordre que ce qui sépare notre société scientifique rationnelle des sociétés animistes. Je m'emploierai d'ailleurs à mettre en exergue toutes les similitudes de ces pratiques dans le paragraphe suivant.

L'analogie entre l'initiation rituelle et nos pratiques scolaires est également démontrée par Roger Bastide dans l'analyse sémantique suivante : « l'emploi du terme "initiation" s'est généralisé aujourd'hui pour signifier le fait de mettre au courant un individu aussi bien d'une science, d'un art, que d'une profession (par exemple : initiation aux mathématiques), alors qu'il désignait primitivement et surtout l'ensemble des cérémonies par lesquelles on était admis à la connaissance de certains "mystères". Il est facile de comprendre d'ailleurs comment et pourquoi on est passé du sens plus ancien au plus moderne, les pratiques de divers métiers (ceux de

45. L. PATELLE, *Wang*, 1937, page 12 ; cité par Pierre NAVILLE, *Théorie de l'orientation professionnelle*, O.C., page 38.

46. Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 98.

forgeron, d'alchimiste, de maçon par exemple) étant gardées secrètes par les maîtres qui ne les révélaient que peu à peu à leurs apprentis»⁴⁷. Dans cette approche, l'initiation a pour principe l'accès à un savoir qui marque la différenciation sociale de l'individu, différenciation qui justifie son rôle dans la société de même qu'elle sauve son existence de la contingence⁴⁸ ; et l'Orientation est, je l'ai déjà dit, le problème de la place de l'individu dans la société.

Mais au delà de l'apprentissage rationnel d'un savoir utile à un métier, il y a aussi comme enjeu pour l'individu le marquage de son territoire social. Max Gluckman⁴⁹, en suivant la voie tracée par Van Gennep, s'est intéressé aux rituels relatifs aux relations sociales, qui trouvent d'après lui leur justification dans ce qu'ils instituent une démarcation entre les rôles et activités spécifiques de chaque individu, alors que ces rôles sont peu différenciés dans les sociétés traditionnelles où de multiples activités sont remplies par un seul individu : un individu est par exemple à la fois chasseur, guérisseur, et chef du village. La ritualisation permet donc de séparer l'individu de la fonction sociale, et ainsi de circonscrire les conflits à la seule fonction sociale en jeu, et éviter alors qu'ils n'atteignent l'individu tout entier, ce qui causerai un éclatement de la société : «Fragmentation of social relations isolates ranges of social conflicts from one another, as well as segregating roles. In a small-scale society, every issue may be at once a domestic, an economic, and a political crisis»⁵⁰. Le rite considéré comme déclaration de la fonction sociale nous ramène ici encore à la question de la place de l'individu dans la société. C'est donc à juste titre que Nicole Sindzingre souligne toute l'importance de ce moment qui marque l'intégration du nouveau venu au monde des être raisonnables :

47. Roger BASTIDE, "Initiation", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

Cette analogie est également mise en évidence par VAN GENNEP : «Enfin l'entrée dans les professions comportait chez nous des cérémonies spéciales, comprenant quelques rites au moins de nature religieuse, surtout quand les corporations coïncidaient avec des confréries religieuses d'un caractère spécial. L'apprentissage, autrefois, s'il n'était pas une séparation du milieu antérieur, se terminait par des rites d'agrégation (repas en commun, etc.)»
Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, O.C., page 146.

48. Voir à ce sujet la citation de SARTRE commentée dans le paragraphe intitulé "L'Orientation est la place de l'individu dans la société" du chapitre premier.

Jean-Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991 (édition originale 1943), page 542.

49. Max GLUCKMAN (1911-1975), anthropologue britannique, tente dans son ouvrage *Essays on the ritual of social relations* de comprendre pourquoi les rites de transitions sont plus nombreux et plus spectaculaires dans les sociétés traditionnelles que dans les sociétés modernes : «Why is it that in tribal society there is on the whole greater ritualization of transitions in social status, and greater ritualization indeed of social relationships in general, than there is in modern society ?»
Max GLUCKMAN, *Essays on the ritual of social relations*, London (GB), Manchester University Press, 1962, page 2.

50. Max GLUCKMAN, *Essays on the ritual of social relations*, O.C., page 43.

Ce rituel "life-crisis", qui marque l'accès au statut d'adulte, se distingue des autres étapes du destin individuel, car il constitue un moment capital dont l'enjeu pour le groupe est l'incorporation effective de nouveaux membres, désormais "capables" -au sens juridique- de nouer des alliances, d'occuper des places différenciées au sein de la structure sociale et de proférer des énoncés pertinents. Un tel rituel a donc un caractère immédiatement social (il s'effectue d'ailleurs fréquemment au sein d'un groupe et rassemble parfois toute une classe d'âge); il relève à la fois de stratégies sociales et d'affects individuels. Cela explique l'importance qu'y prennent la pédagogie et l'apprentissage, car il s'agit d'édifier des personnes sociales.⁵¹

L'Orientation, nous l'avons déjà vu, est au même titre, le moment durant lequel se fait l'intégration dans la société de nouveaux membres reconnus capables d'occuper des places différenciées (puisqu'il y a projet de spécialisation professionnelle), et capables de proférer des énoncés pertinents (puisque l'individu est alors reconnu, non plus comme un enfant dont les préoccupations ne dépassent pas l'instant présent, mais comme un être raisonnable capable de se projeter). L'Orientation relève, elle aussi de stratégies sociales et d'affects individuels (puisque nous avons posé l'Orientation à la fois comme le problème de la place de l'individu dans la société, et comme le problème de l'érection de l'être). En réalité, il suffirait, pour montrer à quel point l'Orientation est proche du rite, de remplacer dans cette dernière citation de Sindzingre le terme "rituel life-crisis" par le terme Orientation, et se rendre compte que la phrase a gardé tout son sens.

Notre première question est donc décortiquée, et, à défaut de l'avoir complètement épuisée, je pense avoir montré ici qu'il existe bien des analogies dans les buts poursuivis par les rites de passage et l'orientation scolaire et professionnelle. La fonction d'exorcisation de l'angoisse existentielle, la fonction de régulation des conflits sociaux me semblent bien réelles, bien que peu avouées par les orienteurs eux-mêmes. Peut-être ces derniers craignent-ils de mettre en exergue un pouvoir dont il serait sans doute difficile d'expliquer rationnellement les fondements; après tant d'efforts pour asseoir l'institution d'Orientation sur des bases scientifiques indiscutables, il serait désœuvrant pour ces acteurs du système d'être assimilés à d'occultes sorciers... Pourtant, la question vaut que l'on s'y attarde.

51. Nicole SINDZINGRE, "Rites de passage", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

2.2 - Le conseiller d'orientation est-il un grand sorcier des destinées ?

Dans un scénario où l'orientation scolaire et professionnelle est comparée à un rite de passage, le conseiller d'orientation joue nécessairement le rôle du maître de cérémonie, le rôle du sorcier. C'est lui qui exorcise l'angoisse existentielle que nous cernons ici ; et nous venons de voir avec Jean Cazeneuve que c'est sa propre liberté, c'est à dire le poids des possibilités qui s'offrent à lui qui trouble confusément l'homme. Demander conseil (même si l'on ne tient aucun compte de ce conseil) est alors une façon de partager la responsabilité de son choix, de minimiser sa propre implication (l'individu se départi de sa responsabilité de la même façon dans les mouvements de foules). Bien sûr, lorsque nous faisons appel au conseiller d'orientation, nous reconnaissons le plus souvent son rôle positif, mais combien de candidats à l'Orientation lui ont-ils déjà prêté des pouvoirs "surnaturels" ? Depuis le consultant qui attend du conseiller qu'il l'illumine et lui montre sa voie, jusqu'à celui qui a déjà choisi et de manière irréversible les études ou le métier qu'il vise, et qui vient faire approuver son projet comme on fait bénir la maison que l'on a construite, ils sont nombreux, ceux qui attendent du psychologue scolaire plus qu'une aide rationnelle. Je citerai ici en exemple le cas d'une jeune femme, qui fut présenté au sein d'un groupe de réflexion auquel je participais récemment et dont l'objet était l'organisation d'une procédure de bilan personnel préalable au conseil d'orientation. La jeune femme était donc désireuse de réorienter sa vie professionnelle après avoir travaillé dix années dans une pharmacie. Après de nombreux entretiens avec la personne concernée, assortis de tests de motivation, la psychologue du centre de bilan lui avait suggéré de reprendre des études visant les métiers de la documentation. La jeune femme lui avait alors rétorqué : «Je suis déçue, j'attendais quelque chose de fou...». Elle aurait souhaité qu'on l'invite à se lancer dans la chanson, à devenir astronaute, en un mot qu'on construise ses fantasmes. Mais la personne qu'elle avait en face d'elle était bien une psychologue et non une fée.

Toutefois, si le consultant a parfois tendance à attendre du conseiller d'orientation qu'il soit un peu sorcier, c'est peut-être parce qu'il existe effectivement des analogies entre les pratiques de ces derniers. Je vais donc maintenant m'employer à mettre en exergue ces analogies, non pas bien sûr dans l'esprit de montrer que le conseiller est à classer dans la catégorie des sorciers et autres devins, mais plutôt pour expliquer pourquoi l'homme moderne se tourne vers lui en lui demandant de remplacer le sorcier disparu de notre civilisation occidentalisée, car, rappelons le, si le sorcier a disparu, l'angoisse existentielle, elle, est toujours présente.

- *Celui qui dit l'avenir.*

Le conseiller d'orientation, c'est avant tout celui qui dit l'avenir ; non pas au sens où il le prédit comme un sorcier ou un devin, mais au sens où il le met à la portée de son consultant. «Quelles études suivrai-je l'année prochaine ? Que ferai-je de ma vie quand je serai adulte ? Quel métier exerceraï-je ?» Telles sont les questions que se pose le consultant, et qu'il pose au conseiller d'orientation. Suivant le cas, il attendra de ce dernier simplement qu'il l'aide à organiser ses idées, à vérifier si ses choix présents lui permettront d'arriver à bon port, mais il pourra aussi attendre, comme Zohra, qu'on lui trace son avenir comme on établit un thème astral. En tout état de cause, le consultant attend du conseiller qu'il développe une vision prospective de sa vie, qu'il imagine son avenir, qu'il le situe sur le mode du projet. N'y a-t-il pas déjà là l'expression d'un grand pouvoir, proche du surnaturel ? En frayant avec le futur, le conseiller d'orientation frôle l'occulte, l'ésotérique et pénètre la sphère du numineux⁵².

Ces propos ont sans doute de quoi faire sourire les occidentaux du vingtième siècle que nous sommes. Les lumières ont balayé depuis quelques siècles déjà les sciences occultes telles que l'astrologie et la divination, et ont même participé à l'affaiblissement de la croyance religieuse. Pourtant, l'expression de l'avenir provoque encore chez les cartésiens que nous sommes une fascination certaine. «Quel temps fera-t-il demain ?» La science ne peut répondre avec certitude non plus qu'avec précision, et cependant, journaux, stations de radio et chaînes de télévision consacrent bien souvent un espace d'information aux prévisions météorologiques. Quelle marge existe-t-il entre ces prévisions fondées sur une science encore bien balbutiante et la divination qui est portée par une tradition séculaire ? On est bien forcé d'admettre ici, comme l'énonce Gilbert Durand dans sa préface à *l'Encyclopédie de la divination*, que la divination frôle parfois la prédiction, la prévision, le pronostic, le diagnostic⁵³.

52. L'expression de Rudolf OTTO a été, par la suite, récupérée par certains anthropologues. Voir à ce sujet : Jean CAZENEUVE, "Rites", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

53. Gilbert DURAND "Les arts divinatoires", *L'homme du 20^{ème} siècle et son esprit*, Paris, Edilec, 1971

- *Itinéraire d'un philosophe.*

Afin d'illustrer mes propos, et de tâcher de comprendre ce qui sépare (ou réuni) le conseiller moderne et le sorcier traditionnel, je voudrais tout d'abord examiner un épisode de la vie de Zénon de Cittium (336-264) auquel Jean Brun fait référence dans son ouvrage sur les stoïciens :

Hécaton et Apollonios de Tyr rapportent, dans le premier livre sur Zénon, qu'ayant consulté l'oracle pour savoir quel était le meilleur genre de vie qu'il pût choisir, il lui fut répondu d'avoir commerce avec les morts ; il comprit le sens de l'oracle et se mit à l'étude des anciens.⁵⁴

Ainsi donc, Zénon, fondateur de la philosophie stoïcienne dans laquelle notre civilisation a si largement puisé, aurait choisi sa voie après avoir consulté le conseiller d'orientation de l'époque : l'oracle. Qu'est-ce donc qui rend aujourd'hui le conseiller moderne si respectable, et qui nous laisse sourire de l'oracle de Zénon ? La Science, car c'est vers elle que vont aujourd'hui nos croyances. Elle est d'ailleurs à nos yeux tellement porteuse de vérité que l'institution d'Orientation, depuis son émergence à la fin du 19ème siècle, jusqu'à ces dernières années, n'a eu de cesse que de faire reconnaître sa légitimité à travers un discours scientifique, pour aboutir enfin à faire des conseillers d'orientation d'une autre époque, les psychologues scolaires (c'est à dire des Scientifiques) que nous connaissons aujourd'hui⁵⁵. Ainsi, les conseillers d'orientation ont rejoint les oracles et grands sorciers dans la malle aux folklores⁵⁶ désuets.

Mais jusqu'à ce que la psychologie participe pleinement au processus de professionnalisation de l'orientation scolaire et professionnelle, qu'est-ce qui justifiait la confiance que l'on accordait aux conseillers d'orientation ? Qu'est-ce qui les rendait plus crédibles que les sorciers que nous évoquions à l'instant ? Et si l'haruspice de Zénon lisait dans les entrailles des oiseaux, si les Sara du Tchad pratiquent encore aujourd'hui la géomancie, si d'autres encore voient l'avenir dans les runes ou les tarots, ont-ils pour autant des pratiques si différentes de celles mises en oeuvre par nos conseillers modernes ?

54. Jean BRUN, *Les Stoïciens*, Paris, PUF, 1990 (édition originale 1957), page 11.

55. « La question : "Le conseiller d'orientation est-il un psychologue", interrogation permanente depuis les origines du mouvement d'OP, est toujours posée par les agents eux-mêmes... »
Jean-Pierre MANIEZ, Claude PERNIN, Estelle DESPONDS-VLODAVER, *Un métier moderne, Conseiller d'orientation*, Paris, L'harmattan, 1988, page 213.

56. *Folklore* : "science du peuple", au sens littéral du terme.

- *Pratiques de sorciers.*

Les deux textes que je propose d'étudier ci-après semblent bien montrer que non. A gauche, un conseiller d'orientation contemporain explique comment il met en oeuvre la technique des fiches-métiers ; à droite nous avons le descriptif d'une mantique fort utilisée dans la Chine antique. On est frappé, à la lecture de l'énoncé de ces *modus faciendi*, par l'analogie des opérations réalisées.

*Technique d'orientation (interview d'un conseiller d'orientation).*⁵⁷

« (...) on utilise les fiches-métiers c'est-à-dire qu'ils ont peut-être un paquet de 200 fiches à trier. Ils font trois tas, c'est-à-dire un tas avec les fiches avec les métiers qui les intéressent, un tas, ceux qui les intéressent pas et puis un autre pour lesquels ils sont ni pour ni contre. Après on reprend le tas des métiers qui les intéressent et ils les classent, ils font des regroupements c'est à dire qu'ils regroupent certains métiers entre eux selon leurs critères à eux et puis ils en mettent un qu'ils choisissent, qu'ils préfèrent dans ce tas là, ils le mettent dessus. Puis on rediscute à partir de ces différents tas et puis on voit. On écrit, même, pour leur donner après quels sont les critères qui ont fait qu'ils les ont regroupés, pour chaque tas. Et puis ensuite, une fois qu'ils ont énumérés tous ces critères, on voit avec eux quels sont les critères qu'ils n'abandonneraient pas, en définitive, dans le choix d'une profession. Et puis on rediscute à partir de ça. On reprend donc les deux ou trois métiers qui sont restés parce qu'au bout du compte il en reste fort peu et on rediscute à partir de ces métiers. »

*La divination à l'aide du "Yi-king" et des tiges d'achillée : la méthode et l'art des nombres.*⁵⁸

« La méthode de divination par les tiges d'achillée⁵⁹ est la suivante : on part de cinquante tiges et on en retire une, symbole de l'unité suprême. On sépare les quarante-neuf tiges restantes en deux paquets (symboles du yin et du yang ou du ciel et de la terre), et on prend une tige du tas de droite placée entre l'annulaire et le petit doigt qui symbolise les "trois puissances" (le ciel, la terre et l'homme). Puis, on divise les tas quatre par quatre (pour symboliser les quatre saisons), et ainsi de suite. Le consultant accomplit donc de façon quasi rituelle l'évolution de l'unité à la multiplicité et l'identifie au ciel. A la fin de l'opération, on a entre les doigts un nombre de baguettes qui peut être 6, 7, 8 ou 9. Les chiffres impairs correspondent au yang, les chiffres pairs au yin : on tracera donc un trait plein pour les chiffres impairs et un trait brisé pour les chiffres pairs (...) Une fois l'hexagramme obtenu, le devin procédera à l'interprétation en fonction de la question posée. »

57. interview d'un conseiller d'orientation citée dans l'ouvrage : Jean-Pierre MANIEZ, Claude PERNIN, Estelle DESPONDS-VLODAVER, *Un métier moderne, Conseiller d'orientation*, O.C., page 205.

58. "La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.

59. L'achillée est une plante vivace à feuilles très découpées atteignant 50 cm. Toutes les Achillées contiennent des huiles essentielles réputées pour leur vertu. Certaines étaient brûlées dans les étables pour écarter les malélices. CONFUCIUS aurait dit des tiges d'achillée qu'elles sont rondes et qu'elles correspondent au divin alors que les hexagrammes sont carrés et qu'ils correspondent à la sagesse.

Dans les deux modes opératoires présentés, la manipulation des objets, le tri, la séparation en tas, sont les actions symboliques de base. Il s'agit, à chaque fois de partir de la multiplicité pour aboutir à l'unité. On notera cependant que pour la technique des fiches-métiers, ce sont les critères du consultant (les préférences, les valeurs) qui président au tri et à l'ordonnement des objets manipulés alors que pour la divination par les tiges d'achillée (*che*), c'est le *ming* (le ciel ou le destin) qui commande les opérations. Il nous resterait maintenant à déterminer ce qui, dans la construction des valeurs individuelles est libre et déterminé ; autrement dit, nous pourrions nous demander si ce n'est pas le *ming* qui dirige la main et l'esprit du consultant lorsque ce dernier trie les fiches-métiers. Mais cette audacieuse question nous emmènerait bien au delà de notre sujet.

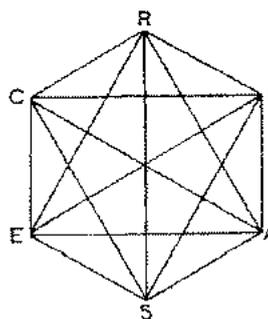
Un autre point de similitude est que l'achilléomancie aboutit à la construction d'un hexagramme (figure formée par la superposition de six lignes) qui sera ensuite interprété à l'aide du *Yi-king*⁵⁹, tout comme la technique des fiches-métiers aboutit à la construction d'un diagramme de personnalité qui sera interprété à l'aide du schéma hexagonal de Holland⁶⁰. Dans les deux cas, c'est le consultant qui manipule les objets, mais cette manipulation a pour résultat l'élaboration d'une figure symbolique dont le caractère ésotérique nécessite une interprétation par le consulté. Il y a donc là un rapport au savoir ésotérique clairement marqué, renforcé au besoin par un langage vernaculaire propre à la congrégation concernée : le conseiller (ou le devin) est celui qui "sait", ce qui fait dire à Georges Bastin du psychologue-orienteur

59. Le *Yi-king* ou "livre des mutations" est un manuel de divination. Il est fondé sur les soixante-quatre combinaisons de base possibles du yin et du yang. A chaque figure (ou hexagramme) qui comporte six traits (continus ou brisés), correspond un commentaire. On attribue à CONFUCIUS la mise en ordre de ce manuel qui comporte en appendice des éléments mythologiques. Ces appendices semblent représenter la volonté de rationalisation d'éléments utilisés par les devins et fondés sur l'art des nombres.

60. Le modèle hexagonal de HOLLAND permet la classification psychologique des individus en fonction de leurs centres d'intérêts.

Types de personnalités selon Holland

- R (réaliste)
- I (investigatif ou intellectuel)
- A (artiste)
- S (social)
- E (entreprenant)
- C (conventionnel)



des années 60 qu'il est «le magicien qui manipule des instruments dont il garde le secret»⁶².

Il nous faut noter aussi que pour la divination, comme pour la technique d'Orientation, il y a production d'un écrit, la tradition orale ne suffisant pas à attester du sérieux de l'opération ; et que cet écrit est comparé à la référence, la norme, l'absolu qui est dans un cas la catégorisation de Holland et dans l'autre le *Yi-king* de Confucius. Cette opération de comparaison du résultat de la consultation avec la référence vise dans les deux cas à positionner l'individu dans un système organisé, elle répond à la préoccupation stoïcienne : "connais la place que tu occupes dans la nature", elle répond surtout à la préoccupation de l'individu de trouver sa place dans la société.

Les occidentaux rationalistes que nous sommes voient sans doute bien plus d'antagonies entre ces deux protocoles que d'analogies. Mais qu'en eut dit un chinois du siècle dernier ? Du reste, la description de la techniques des fiches-métiers développée par le conseiller interviewé est suffisamment édifiante pour que l'interviewer la commente ainsi : «L'énoncé du protocole qui fait penser à un tour de passe-passe ou à un exercice de magie symbolise, dans sa forme même, ce qui sépare les dispositions de l'intellectuel universitaire de celles sur lesquelles il faut s'appuyer pour faire son entrée dans le monde économique»⁶³.

Mais ce qu'il y a, à mon sens, de plus fondamental dans la comparaison que je tente ici ne tient pas tant au *modus faciendi* de ces pratiques, qu'au but qu'elles poursuivent et qui les légitime ; car si le consultant prend conseil, c'est bien dans les deux cas pour influencer sur sa destinée. Cela est évident pour le lycéen en mal d'orientation, il veut construire son avenir scolaire et professionnel, et il n'y a là rien que de normal à une époque où le "projet", comme je l'ai montré précédemment, est le paradigme en vogue : chacun a le pouvoir, et même le devoir de diriger sa vie. Mais cela pourrait sembler moins manifeste pour l'oriental imprégné par une culture pseudo-fataliste lorsqu'il interroge le devin. On sait, en effet, que la croyance la plus répandue en Chine, et qui est défendue par les confucéens, est que le destin de chacun est fixé par le ciel (*ming*), alors que la nature de l'individu (*sing*) qui est bonne ou mauvaise, ne peut influencer que dans une très faible mesure ce destin. Si l'on s'en

62. Georges BASTIN, *Bien choisir sa profession*, O.C., page 93.

63. Jean-Pierre MANIEZ, Claude PERNIN, Estelle DESPONDS-VLODAVER, *Un métier moderne, Conseiller d'orientation*, O.C., page 206.

tient à cette façon de voir, quel pourrait bien être l'intérêt de consulter un devin ? La pensée orientale n'est toutefois pas si monochrome, elle n'est pas toute blanche ou toute noire, toute *yin* ou toute *yang*. Ainsi, la mythologie taoïste regorge de héros qui ont réussi à ruser avec leur destin⁶⁴, et il est admis qu'un individu peut influencer sur son destin selon qu'il l'ignore ou qu'il s'y conforme, ou même qu'il ait accumulé des mérites ou flatté le dieu du destin⁶⁵. Consulter le devin prend alors tout son sens : il faut bien connaître le rôle qui nous est attribué pour bien le jouer... ou le déjouer. Ici, le devin, tout comme le conseiller d'orientation, remplit donc bien une fonction d'information et de conseil. Plus encore, il peut, par son action, infléchir directement la destinée de son consultant : «le *Tso-tchouan*⁶⁶ rapporte l'histoire d'une personne qui, ayant fait un rêve présageant sa mort, n'en tint pas compte. Elle vécut ainsi trois ans de sursis, jusqu'au jour où, croyant avoir déjoué le destin, elle fit interpréter le rêve, le rendit ainsi réel et mourut⁶⁷. Ici, le pouvoir du devin à modifier les événements apparaît au grand jour. De même, l'intervention, plus intelligible pour nous, occidentaux, du conseiller d'orientation lors du conseil de classe ou auprès de tel directeur d'établissement, peut modifier directement le devenir de l'élève concerné.

Enfin, pour en terminer avec cet exercice qui prétend trouver certaines analogies entre les pratiques des conseillers d'orientation modernes et celles des devins et autres sorciers, je citerai les propos de Wang Fou⁶⁸ issus de son *Traité d'un*

64. «On peut citer le cas du héros du roman *Voyage en Occident*, le singe Souen Wou-k'ong, qui monte au ciel et brûle le registre sur lequel était écrite la date de sa mort.»
"La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.

65. «Un ouvrage de la dynastie Song rapporte que le peuple avait coutume, le 24 de la douzième lune, d'enduire la porte du fourneau de lie de vin, et cela s'appelait "enivrer le dieu du destin".»
"La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.

66. *Tso-tchouan* (ou *ZuoZhuan*) signifie commentaire de Zuo ; c'est un ouvrage historique chinois qui joua un rôle important dans l'élaboration de la pensée confucéenne (IVe - IIIe avt JC).

67. "La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.

On trouve trace d'histoires similaires également dans d'autres cultures. Par exemple, «Rabbi Akiba (50 - 135) affirme que, même pour un simple Israélite, le *mazzâl* (destin), n'est pas irrévocable. Il en donne pour exemple sa propre fille. Les Chaldéens lui avaient prédit qu'elle mourrait le jour de ces noces, victime d'une morsure de serpent. Le jour venu, elle découvrit un serpent caché dans sa chambre et le tua. Elle avait été délivrée en effet de la mort par un acte de charité accompli auparavant (Shabbat, 156 b).»

René ALLEAU, "Divination", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.

68. WANG FOU TCHE (Wang Fu-Chih, ou Wang Fuzhi) : philosophe chinois (1619 - 1692) auteur du *Traité d'un ermite*. Il fut le premier théoricien d'un nationalisme chinois fondé sur la culture et le mode de vie.

ermite au sujet de l'oniromancie qui fut également une technique divinatoire prisee en Chine :

Pour ce qui est de l'examen des rêves, il arrive que celui qui les rapporte ne puisse pas les transmettre objectivement et qu'il manque d'expérience pour discerner le bon du mauvais. Cela n'est pas un défaut des écrits, mais des excès du rêveur. C'est pourquoi ce qui est difficile dans l'oniromancie, c'est de savoir lire les écrits. Il faut donc examiner minutieusement les causes des changements, les symptômes subtils ; à l'intérieur il convient d'examiner les pensées et le caractère du consultant, à l'extérieur d'examiner les images prédominantes et ce qui coïncide avec le faste et le néfaste.⁶⁹

On est ici bien proche des pratiques d'un psychanalyste, et plus proche encore du discours d'un psychologue : la prise en compte du manque d'objectivité du consultant, l'analyse de son caractère préalablement à toute tentative d'interprétation sont là bien des recommandations habituellement suivies en psychologie expérimentale.

*
* *
*

Voilà donc notre question traitée. Dans l'exposé qui a précédé, j'ai montré en quoi l'Orientation était proche du rite de passage, à la fois par les buts avoués qu'elle vise, mais surtout par la fonction d'exorcisation de l'angoisse existentielle qu'elle remplit. J'ai ensuite montré qu'à travers son action, le conseiller d'orientation pourrait sembler proche des sorciers traditionnels, et que c'est peut-être pour cela que l'homme moderne se tourne vers lui pour lui demander d'exorciser son angoisse et conjurer tout ce dont le futur est porteur. En traitant les deux questions :

- *L'orientation scolaire et professionnelle est-elle un rite de passage ?*

et

- *Le conseiller d'orientation est-il un grand sorcier des destinées ?*

j'ai montré que l'homme moderne, c'est celui qui pour ainsi dire fait tout comme le sauvage, mais autrement. J'ai révélé du même coup, et c'était là mon but premier, que l'Orientation en cristallisant le problème existentiel est enchaînée à l'angoisse. Si

69. WANG FOU, *Traité d'un ermite* ; cité dans "La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.

l'homme traditionnel et l'homme moderne ont chacun à leur façon cherché des solutions qui sont par exemple le rite pour le premier, et l'Orientation pour le second, c'est bien parce qu'il y a dans ce problème -pour reprendre une expression de Jean Cazeneuve- "du fondamental et peut-être de l'éternel".

CHAPITRE IV

L'ORIENTATION "NATURELLE".

Dans le chapitre premier, j'ai posé l'Orientation comme formalisant le problème existentiel du choix réflexif, et j'ai ensuite montré en quoi elle était de fait porteuse d'angoisse. Dans le chapitre deux, je me suis attaché à révéler cette angoisse générée par la situation de choix réflexif à travers les portraits de six jeunes en mal d'Orientation. Cette étude empirique a fait apparaître que l'angoisse est un facteur inhibiteur de l'érection de l'être, qu'elle paralyse l'individu dans son processus d'Orientation. Dans le chapitre trois, je me suis employé, par une approche philosophico-ethnologique, à prouver que l'Orientation, en tant qu'institution, joue le rôle d'appareil rituel d'exorcisation de l'angoisse existentielle. Ce faisant, en regardant notre orientation scolaire et professionnelle "d'ailleurs que de son monde", j'ai mis en exergue tout le fondamental et l'éternel qu'il y a dans le problème que celle-ci prétend traiter.

Dans ce quatrième et dernier chapitre, je vais profiter du recul culturel que nous avons pris dans l'exposé précédent pour reposer la question de l'Orientation, cette fois-ci dans le cadre d'une philosophie moins "délaissante", et peut-être, je l'espère, moins génératrice d'angoisse. Je ne prétend bien entendu pas ici inventer un nouveau mode de lecture de l'Orientation (il faudrait déjà qu'il fut nouveau), mais simplement bousculer un peu nos certitudes cartésiennes (ce qui est certainement déjà très prétentieux), et faire entr'apercevoir que la question de l'Orientation ne se pose pas sur le plan des mathématiques.

1 - Choix et délaissement.

1.1 - L'homme est condamné à être libre.

Nous l'avons vu, pour la réalité humaine, être c'est *se choisir* : rien ne lui vient du dehors ni du dedans non plus, qu'elle puisse *recevoir* ou *accepter*. Elle est entièrement abandonnée, sans aucune aide d'aucune sorte, à l'insoutenable nécessité de se faire être jusque dans le moindre détail.¹

Pour Sartre, «l'homme est condamné à être libre. Condamné parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait»². Par conséquent, il est -pour reprendre une expression du philosophe existentialiste- *délaissé*³, c'est à dire abandonné, laissé seul sans assistance, livré à lui-même dans chacun de ses actes et chacune de ces décisions. Il ne peut donc obtenir aucune aide de personne, et il est lui seul, entièrement responsable de tout ce qu'il fait, de sa vie. Nous avons vu dans le chapitre premier que c'est de cette situation qu'est née l'angoisse existentielle, cette situation d'être-là, jeté sur le mode du projet, et aussitôt abandonné dans l'univers infini des possibles, sans directive, sans carte ni boussole.

Le cas de Zohra, que nous avons évoqué précédemment, m'apparaît illustrer parfaitement ce sentiment de délaissement ; la jeune fille semble être étrangère au monde, incapable de choisir la façon dont elle veut s'y inscrire, parce que perdue, sans repère dans cet univers. Aussi se décharge-t-elle sur son entourage de ses problèmes de choix. Elle est le prototype même de la personne qui demande au psychologue scolaire de l'orienter, d'illuminer son être et de lui montrer sa voie. Cependant, par cette attitude, c'est elle même qui choisit de se donner un certain type d'être ; en d'autres termes, en choisissant le conseiller, elle choisit le conseil. C'est en cela que Sartre affirme que «le choix est possible dans un sens, mais ce qui n'est pas possible c'est de ne pas choisir. Je peux toujours choisir, mais je dois savoir

1. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991 (édition originale 1943), page 495.

2. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1970, page 37.

3. «En fait, nous sommes une liberté qui choisit, mais nous ne choisissons pas d'être libres : nous sommes condamnés à la liberté, comme nous l'avons dit plus haut, jetés dans la liberté ou, comme dit Heidegger, "délaissés"».

Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 541.

que si je ne choisis pas, je choisis encore»⁴. De fait, Zohra ne peut résolument pas échapper à sa totale responsabilité envers l'engagement de son existence. Le délaissement implique qu'elle est condamnée à choisir seule.

1.2 - Choisir le conseiller, c'est choisir le conseil.

Sartre expose ce dernier point de vue dans un exemple tout à fait édifiant, quoiqu'un peu long, dont je proposerai ici un extrait :

Pour vous donner un exemple qui permette de mieux comprendre le délaissement, je citerai le cas d'un de mes élèves qui est venu me trouver dans les circonstances suivantes : son père était brouillé avec sa mère, et d'ailleurs inclinait à collaborer, son frère aîné avait été tué dans l'offensive allemande de 1940, et ce jeune homme, avec des sentiments un peu primitifs, mais généreux, désirait le venger. Sa mère vivait seule avec lui, très affligée par la demi-trahison de son père et par la mort de son fils aîné, et ne trouvait de consolation qu'en lui. Ce jeune homme avait le choix, à ce moment là, entre partir pour l'Angleterre et s'engager dans les Forces Françaises Libres -c'est à dire, abandonner sa mère- ou demeurer auprès de sa mère, et l'aider à vivre. (...) Par conséquent, il se trouvait en face de deux types d'actions très différentes : une concrète, immédiate, mais ne s'adressant qu'à un individu ; ou bien une action qui s'adressait à un ensemble infiniment plus vaste, une collectivité nationale, mais qui était par là même ambiguë, et qui pouvait être interrompue en route. (...) Au moins, direz-vous, est-il allé voir un professeur pour lui demander conseil. Mais, si vous cherchez conseil auprès d'un prêtre, par exemple, vous avez choisi ce prêtre, vous saviez déjà au fond, plus ou moins, ce qu'il allait vous conseiller. Autrement dit, choisir le conseiller, c'est encore s'engager sois-même. (...) Ainsi, en venant me trouver, il savait la réponse que j'allais lui faire, et je n'avais qu'une réponse à faire : vous êtes libre, choisissez, c'est-à-dire inventez.⁵

L'élève de Sartre a donc choisi le conseil en choisissant le conseiller. De la même façon, chaque individu choisit son Orientation en choisissant d'écouter telle personne de sa famille, tel enseignant, ou tel psychologue scolaire. Dans ces conditions, consulter un conseiller d'orientation consiste souvent, comme je le signalais précédemment, à chercher à faire agréer son projet d'Orientation, et cela de manière plus ou moins consciente : le consultant va au centre d'Orientation pour écouter ce qu'il veut entendre.

4. Idem, page 73.

5. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 39.

Dans *L'existentialisme est un humanisme*, Sartre propose un deuxième exemple pour illustrer l'entière responsabilité du choisissant au moment du choix. Il présente cette fois-ci le cas d'un jeune homme qui était rentré dans l'ordre des jésuites à la suite d'une série d'échecs qui avaient marqués son existence. Ce jeune homme considérait ainsi qu'il avait tout raté et que c'était là le signe qu'il n'était pas fait pour les triomphes séculiers, mais pour les triomphes de la religion et de la foi ; il est alors entré dans les ordres. «Qui ne voit que la décision du sens du signe a été prise par lui tout seul ?» -explique Sartre- «On aurait pu conclure à autre chose de cette série d'échecs : par exemple qu'il valait mieux qu'il fut charpentier ou révolutionnaire. Il porte donc l'entière responsabilité du déchiffrement. Le délaissement implique que nous choisissons nous-même notre être. Le délaissement va avec l'angoisse»⁶.

Le délaissement va avec l'angoisse. Voilà qui nous ramène à notre fil rouge. L'angoisse est ici générée par l'écrasante responsabilité du choisissant puisqu'il est le seul à s'investir dans le choix, le seul à décider, et cela non seulement pour lui-même, mais aussi pour l'humanité toute entière puisque, écrit Sartre, «Choisir d'être ceci ou cela, c'est affirmer en même temps la valeur de ce que nous choisissons, car nous ne pouvons choisir le mal ; ce que nous choisissons, c'est toujours le bien, et rien ne peut être bon pour nous sans l'être pour tous»⁷. Le choix que je fais engage donc toute l'humanité, car «en me choisissant, je choisis l'homme»⁸.

On conçoit bien, dans cette idée de délaissement développée par Sartre, toute la limite de l'aide que peut apporter l'institution d'Orientation au consultant. Comment alors s'orienter et sur quelles préceptes ? Dans l'exposé qui va suivre, je présenterai les bases d'une philosophie stoïcienne qui prétend guider l'individu dans ses choix.

6. Idem, page 47.

7. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 25.

8. Idem, page 27.

2 - S'orienter selon sa "nature".

2.1 - La physique est la première des vertus.

Celui qui entend vivre en accord avec la nature doit chercher son point de départ dans l'ensemble du monde et dans la façon dont il est administré. De plus, il est impossible de porter avec sûreté un jugement sur les biens et les maux, à moins de connaître tout le système de la nature ainsi que de la vie des dieux, à moins de savoir s'il y a, oui ou non, accord de la nature de l'homme avec la nature universelle.⁹

C'est dans son discours *De finibus bonorum et malorum* que Cicéron explique ainsi pourquoi les stoïciens considèrent la physique comme la première des vertus. Pour ces derniers en effet, l'homme possède une nature propre. S'orienter selon des préceptes stoïciens, c'est donc s'orienter selon sa nature propre, suivre sa tendance naturelle qui est celle par laquelle chaque individu s'insère dans le monde ; et choisir, c'est alors accepter ce qui est, accepter le déterminisme naturel, après que la raison a, par la physique, pris connaissance des lois de l'Univers. Epictète dit ainsi que «la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme elles arrivent»¹⁰. Dans cette vision des choses, l'Orientation serait centrée sur la place qui est la mienne et non sur ma motivation. La maxime socratique "connais toi toi-même" n'est alors pas à interpréter par "connais ton âme", mais plutôt par "connais la place que tu occupes dans le monde afin de t'y conformer". Ce qu'il est important de considérer ici, c'est que cette "nature propre" dont nous dote la philosophie stoïcienne, sauve l'homme du sentiment de délaissement total dans lequel la conscience de sa condition l'avait plongée. Il a maintenant un but identifié qui est de trouver sa place propre, de réaliser son destin ; et une directive pour l'atteindre : se conformer à sa nature.

Dans la lignée de cette philosophie stoïcienne, j'ai sélectionné quelques textes qui proposent une éthique de l'Orientation. Bien évidemment, on ne parlait pas à l'époque où ces textes ont été écrits, d'orientation scolaire et professionnelle ; mais, comme je l'ai montré dans le chapitre trois, l'Orientation, en tant qu'institution, ne fait rien d'autre que formaliser un problème aussi fondamental qu'éternel : celui de la place de l'homme dans le monde.

9. CICERON, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, tome II, livre III, XXII-73, Paris, Les belles lettres, 1989, page 47.

10. EPICTETE, *Entretiens*, XXXV ; cité par Jean BRUN, *Les stoïciens*, Paris, PUF, 1990 (édition originale 1957), page 142.

2.2 - Le point de vue de Sénèque.

Le premier texte est de Sénèque. Le philosophe latin estime qu'un savoir encyclopédique n'est point souhaitable ; les disciplines sont trop nombreuses et trop vastes pour qu'on puisse les embrasser toutes. Aussi pense-t-il raisonnable de mettre un frein à notre soif d'apprendre et de nous borner à l'étude d'un secteur que nous approfondirons. C'est bien là un problème de choix, d'Orientation. Voici les principes qui, d'après Sénèque, doivent nous guider dans le choix de nos études :

Nous devons d'abord nous examiner nous-mêmes, examiner ensuite les tâches que nous allons aborder, puis les hommes avec qui ou pour qui nous avons à les entreprendre. Avant tout, il est indispensable de s'évaluer soi-même parce qu'on a tendance à exagérer ses capacités : l'un échoue par suite d'une trop grande confiance dans son éloquence, un autre a exigé de son patrimoine plus qu'il ne pouvait rapporter, un autre encore a épuisé son corps débile par un travail exténuant. Certains sont affectés d'une timidité peu compatible avec la vie des affaires, qui exige un front intrépide ; d'autres ont une raideur qui ne s'accommode pas avec la vie de cour. Il en est qui ne savent point maîtriser leur colère et que leur mauvaise humeur fait éclater en paroles imprudentes; d'autres sont impuissants à réprimer leur verve et à s'abstenir de plaisanteries dangereuses : pour tous cela, la vie calme est préférables à celles des affaires. Qu'une nature ardente et indocile évite tout ce qui peut l'exciter à une indépendance qui lui ferait tort. Il faut examiner si tes inclinations te portent plus à l'action qu'à l'étude sédentaire et à la spéculation, et t'orienter du côté où la puissance de ton génie te porte. Isocrate arracha brutalement Ephore au forum, persuadé qu'il était plus doué pour écrire l'histoire. Les talents que l'on force ont un mauvais rendement ; en faisant violence à la nature, on perd sa peine. Il convient également d'évaluer nos entreprises et de comparer nos forces aux tâches que nous allons accomplir. On doit en effet toujours se sentir supérieur au travail que l'on fait : un fardeau plus pesant que celui qui le porte l'écrase nécessairement.¹¹

Ainsi, pour le précepteur de Néron, chaque individu ayant sa nature propre, il convient que chacun examine ses capacités et ses inclinations (pas ses goûts, mais ses dispositions ou ses tendances naturelles), afin qu'il s'oriente où la puissance de son génie le porte. Sénèque nous dit ici en d'autres termes : "fais ce pour quoi tu es fait" ; tel est le secret de la réussite. Il me semble que nous ne sommes pas très loin ici du discours de Gysbers que nous évoquions dans le chapitre premier, et qui défendait l'idée d'une Orientation dont l'enjeu serait «d'aider les gens à avoir pour objectif de

11. SENEQUE, *De Tranquillitate animi*, VI, 1-6 ; cité par Gérard PIRE, *Stoïcisme et Pédagogie*, Paris, Vrin, 1958, page 96.

devenir compétent, de réaliser leurs potentialités et de se centrer sur leurs compétences (habiletés) plutôt que de se limiter à leurs déficiences»¹². "Réaliser mes potentialités", n'est-ce pas équivalent à "m'orienter du côté où la puissance de mon génie me porte" ?

Au delà du choix, Sénèque recommande aussi la constance et la persévérance dans ce choix : «Une fois que nous avons choisi notre voie, nous devons la suivre jusqu'au bout avec persévérance»¹³ - «Méprisons ceux qui mènent une existence affairée mais vide, consistant à courir vers tout sans s'arrêter sur rien»¹⁴.

2.3 - Le point de vue d'Epictète.

Epictète a lui aussi développé sa vision de l'Orientation "naturelle". Nous retrouverons dans le discours cité ci-après des préceptes très voisins de ceux énoncés par Sénèque. Ainsi, faisant écho à la citation de ce dernier (il faut t'orienter du côté où la puissance de ton génie te porte), Epictète dit pour sa part : «Suivons la voie où nous porte notre talent»¹⁵. Dans le texte qui suit, l'austère stoïcien développe avec beaucoup de pédagogie sa vision du choix d'une activité.

Tu voudrais bien être couronné aux jeux olympiques. Et moi aussi, en vérité, car cela est glorieux. Mais estime bien auparavant ce qui précède et ce qui suit une pareille entreprise. Tu peux l'entreprendre après cet examen. Il te faut observer la discipline, manger de force, t'abstenir de tout ce qui flatte le goût, faire tes exercices aux heures marquées, par le froid, par le chaud; ne boire ni eau fraîche ni vin que modérément; en un mot, il faut te livrer sans réserve au maître d'exercices, comme à un médecin, et après cela, aller combattre aux jeux. Là, tu peux être blessé, te démettre le pied, avaler beaucoup de poussière, être parfois fouetté, et, après tout cela, être vaincu. Quand tu auras bien pesé tout cela, va, si tu veux, va être athlète. Si tu ne prends pas ces précautions, tu ne feras que niaiser et que badiner comme les enfants, qui tantôt contrefont les lutteurs, tantôt les gladiateurs, qui maintenant jouent de la trompette, et un instant après représentent des tragédies. Il en sera de même pour toi : tu seras tantôt athlète, tantôt gladiateur, tantôt réthoricien; après tout cela philosophe, et, dans le fond de l'âme, tu ne seras rien. Comme un singe, tu imiteras tout ce

12. GYSBERS, Major trend in career development theory and practice, *Vocational Guidance Quarterly*, n°32, 1984, page 18 ; cité par Jean GUICHARD, *Identité Scolarité Projet, L'école et les représentations d'avenir*, O.C., page 19.

13. SENEQUE, *Epître à Lucilius*, LXXI-35 ; cité par Gérard PIRE, *Stoïcisme et pédagogie*, O.C., page 97.

14. SENEQUE, *De Otio*, 1-3 ; cité par Gérard PIRE, *Stoïcisme et pédagogie*, O.C., page 97.

15. EPICTETE, *Entretiens*, III-15-10, cité par Gérard PIRE, *Stoïcisme et pédagogie*, O.C., page 136.

que tu verras faire, et tout les objets te plairont tour à tour, car tu n'as point examiné ce que tu voulais faire, mais tu t'y es porté témérairement, sans aucune circonspection, guidé par ta seule cupidité et par ton caprice. C'est ainsi que beaucoup de gens, voyant un philosophe, ou entendant dire à quelqu'un qu'Euphratès parle bien (qui est-ce qui peut parler comme lui ?) veulent aussitôt être philosophes.

Mon ami, considère premièrement la nature de l'affaire que tu entreprends, et ensuite examine ta propre nature, pour voir si elle est assez forte pour porter ce fardeau. Tu veux être pentathle, ou gladiateur ? Vois tes bras, considère tes cuisses, examine tes reins, car nous ne sommes pas nés tous pour la même chose.¹⁶

"Nous ne sommes pas nés tous pour la même chose". Virgile, le poète latin, exprime sensiblement la même idée lorsqu'il écrit «*Non omnia possumus omnes*»¹⁷, ce qui pourrait se traduire par, "nous ne pouvons tous faire toutes choses" ou "tout le monde n'a pas toutes les aptitudes, l'homme n'est pas universel". Epictète nous conseille donc, tout comme Sénèque, d'examiner notre propre nature et aussi les qualités que requiert le métier visé, ainsi que le difficile chemin qui y mène. Il insiste également sur la nécessité de la constance dans le choix. Ce choix ne doit pas être guidé par l'opinion publique, l'opinion que les autres ont de tel ou tel métier car ce qui est bien pour l'un ne l'est pas forcément pour l'autre. Nous aurons l'occasion de développer ce point dans la troisième partie de ce chapitre.

2.4 - Le point de vue de Rousseau.

Le troisième texte que je présenterai ici est de Jean-Jacques Rousseau. Je le place ici dans un cadre stoïcien, qui me semble-t-il, lui convient parfaitement. Rousseau néostoïcien ? La thèse est défendue par Gérard Pire dans son ouvrage *Stoïcisme et Pédagogie*. Elle n'est toutefois pas le propos de ce présent travail, aussi je me contenterai de faire remarquer dans l'extrait qui suit combien Rousseau se rapproche, par les idées qu'il développe, de celles des philosophes antiques que nous venons d'étudier.

16. EPICTÈTE, *Manuel*, XXIX, 1-5 ; cité par Jean BRUN, *Les stoïciens*, O.C., page 128.

17. VIRGILE, *Eglogues*, VIII-63, London (GB), Loeb Classical Library, Harvard University Press, 1974, page 60.

Le traducteur, M. FAIRCLOUGH, propose la formulation anglaise suivante : "*Not all things can we all do*".

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature et de l'art, en irritant sa curiosité, en le suivant ou elle le porte, on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchants, et de voir briller la première étincelle de son génie, si l'en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune et dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, et de prendre pour une inclination marquée vers tel ou tel art l'esprit imitatif commun à l'homme et au singe, et qui porte machinalement l'un à faire tout ce qu'il voit faire, sans trop savoir à quoi cela est bon. Le monde est plein d'artisans, et surtout d'artistes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, et dans lequel on les a poussé dès leur bas âge, soit déterminé par d'autres convenances, soit trompé par le zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art, s'ils l'avaient vu pratiquer aussitôt. Tel entend un tambour et se croit général; tel voit bâtir et veut être architecte. Chacun est tenté du métier qu'il voit faire quand il le croit estimé.¹⁸

Ici encore, conseil nous est donné de bien nous assurer que le choix de l'activité, du métier, n'est pas motivé par "ce que les gens en pensent", mais bien par l'inclination profonde et mesurée du choisissant. Et puis, Rousseau nous parle "d'étincelle du génie", "de talent", de la même façon qu'Epictète et Sénèque parlent "d'inclinations", "de puissance du génie", "de talent" aussi. Pour Rousseau également, le but est de réaliser ses potentialités, de faire ce pour quoi on est fait, et de ne pas contrarier "sa nature".

Pour illustrer ses propos, le philosophe genevois nous conte ensuite l'anecdote d'un laquais qui, voyant son maître peindre et dessiner, se mit dans la tête d'être peintre. Persévérant, ce laquais barbouilla trois ans durant ses toiles, y sacrifiant tout ses loisirs, sans jamais se rebuter du peu de progrès que de médiocres dispositions lui laissaient faire. Aidé par son maître et conseillé par un artiste, il parvint enfin à vivre de son pinceau. Et Rousseau de conclure ainsi sur cette histoire :

Jusqu'à un certain terme, la persévérance supplée au talent: il a atteint ce terme et ne le passera jamais (...) Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses moeurs; mais il ne peindra jamais que des dessus de porte. Qui est-ce qui n'eut pas été trompé par son zèle et ne l'eut pas pris pour un vrai talent ? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail et y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions, et qu'on juge toujours par les premiers, faute de savoir étudier les autres.¹⁹

18. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Emile*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762), page 257.

19. Idem, page 258.

Voilà donc le résultat d'une mauvaise Orientation ! Ce laquais, malgré tous ses efforts et toute sa peine, n'arrivera jamais à se prévaloir du talent d'un peintre. Ici, l'effort est vain s'il n'est pas employé pour développer des dispositions existantes, ou, pour reprendre la terminologie employée par Roger Gal, pour réaliser des potentialités. Epictète dit encore dans cet ordre d'idées : «Si tu prends un rôle au dessus de tes forces, non seulement tu le discrédites, mais tu négliges celui que tu aurais pu remplir»²⁰.

Evidemment, ce prisme stoïcien au travers duquel nous regardons maintenant notre problème semble à la fois pleinement justifier l'emploi de la psychologie pour traiter des problèmes d'Orientation, de même qu'il nous éloigne de l'approche existentialiste développée dans les trois premiers chapitres. Je m'explique là-dessus.

2.5 - L'Orientation vue à travers le prisme stoïcien.

Pour ce qui est de la légitimation de la psychologie comme science intéressant l'orientation scolaire et professionnelle, je rappellerai tout d'abord ma souscription totale et entière à ce point de vue ; l'approche philosophique que j'entend développer ici veut seulement démontrer que la formalisation du difficile problème de l'Orientation tentée par Maurice Reuchlin est loin d'être exhaustive, et que les trois niveaux de formulation de la question qu'il inventorie n'épuisent pas les points de vue selon lesquels cette dernière peut être analysée. Cela dit, il faut donc remarquer que la nature propre dont nous dote la sagesse stoïcienne justifie pleinement une approche psychologique des problèmes d'Orientation dans la mesure où pour s'orienter selon sa nature propre, il faut prendre connaissance de cette dernière. Ainsi, Rousseau, lorsqu'il nous fait remarquer «qu'il faut des observations bien plus fines qu'on ne pense pour s'assurer du vrai génie et du vrai goût d'un enfant qui montre bien plus ses désirs que ses dispositions» confirme-t-il le psychologue scolaire dans son emploi.

Pour ce qui est de la distance que nous prenons ici avec notre approche existentialiste du problème de l'Orientation, il faut convenir en effet de ce que l'existentialisme s'oppose en bien des points à la philosophie stoïcienne. Pour le problème qui nous intéresse, je rappellerai notamment que le concept de "nature

20. EPICTETE, *Manuel*, XXXVII, Paris, Bordas, 1987, page 27.

humaine" n'a pas droit de cité dans le système existentialiste ; Sartre définit bien la réalité humaine comme «étant transcendance, c'est-à-dire non pas quelque chose qui serait *d'abord* pour se mettre *ensuite* en relation avec telle ou telle fin, mais au contraire un être qui est originellement projet, c'est-à-dire qui se définit par sa fin»²¹. Il y a donc effectivement sur ce point opposition entre la reconnaissance stoïcienne d'un déterminisme, quand bien même il ne serait que partiel, et l'apologie existentialiste d'une liberté totale. Cependant, je montrerai ci-après qu'il existe des points de touche entre ces deux systèmes philosophiques, et qu'une synthèse existencialo-stoïcienne telle que l'a tentée Jean Grenier constitue un instrument tout à fait intéressant pour aborder la question de l'Orientation.

3 - L'important n'est pas l'objet du choix, mais le sentiment du choisissant.

3.1 - Parmi les choses, les unes sont de notre ressort, les autres non.

Souviens-toi que tu es acteur dans un drame tel que l'auteur l'a voulu : court s'il le veut court, long s'il le veut long. S'il veut que tu joues un rôle de mendiant, même ce rôle-là joue-le avec talent ; pareillement, si c'est un rôle de boiteux, de magistrat, de simple particulier. Il dépend de toi de bien jouer le personnage qui t'es donné, mais quand à le choisir, cela dépend d'un autre.²²

Le caractère déterministe de la pensée stoïcienne que nous évoquions à l'instant est tout entier compris dans cette citation d'Epictète. Mais analysons plus finement cette sentence. Dans un premier mouvement, elle pose effectivement l'homme comme déterminé dans le rôle qui lui a été attribué : certes, l'homme est l'acteur, mais c'est l'auteur de la pièce (Pneumâ le souffle igné ? Dieu ? le Démon ?) qui distribue les rôles, c'est à dire -pour reprendre la terminologie du paragraphe précédent- qui détermine la nature de chaque individu. Le choix du rôle est donc une de ces choses qui ne sont pas de notre ressort²³. Il faut noter ici que cette pensée d'Epictète s'écarte de celle d'un Pascal lorsqu'il écrit «La chose la plus

21. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 508.

22. EPICTETE, *Manuel*, XVII, O.C., page 14.

23. «Parmi les choses, les unes sont de notre ressort, les autres non. De notre ressort sont le jugement, la tendance, le désir, l'aversion et, en un mot, toutes nos oeuvres. Ne sont pas de notre ressort le corps, la richesse, la réputation, le pouvoir et, en un mot, tout ce qui ne constitue pas nos oeuvres. Pour les choses qui sont de notre ressort, elles sont, par nature, libres, sans empêchement, sans entrave ; celles qui ne le sont pas sont sans pouvoir, aliénées, susceptibles d'être empêchées, étrangères». EPICTETE, *Manuel*, I, 1-2, O.C., page 7.

importante à toute la vie est le choix du métier : le hasard en dispose»²⁴ par le fait même que le philosophe stoïcien, pour sa part, ne place pas "l'important" dans le rôle qui est à jouer. Ceci nous amène à considérer le deuxième mouvement de cette citation qui pose l'homme comme responsable de la façon dont il joue le rôle qui lui a été attribué, et cela est du domaine de nos oeuvres, c'est-à-dire de l'action. Cette responsabilité est aussi la marque de sa liberté d'acteur, mais surtout, c'est le degré d'acceptation, d'engagement même, avec lequel l'homme investit sa vie, qui importe ici.

3.2 - La valeur du choix, c'est avant tout la valeur du "se choisir".

C'est dans la lignée de cette philosophie stoïcienne que Jean Grenier a développé sa critique du choix, défendant l'idée que la valeur du choix, c'est avant tout la valeur du "se choisir" :

Ce qu'on choisit n'a pas d'importance -et même n'est-on pas à la merci des circonstances quand il s'agit de "choisir" ? Mais il est capital de décider de sa propre orientation. Il est futile de se demander si l'on doit embrasser telle ou telle carrière, car elles n'ont pas plus de valeur l'une que l'autre- ici la considération de l'Absolu et le sentiment d'indifférence qui en découle pratiquement reprennent toute leur importance. Mais il est du plus haut intérêt de savoir avec quels sentiments nous embrassons telle carrière parce que de ces sentiments dépend non pas seulement cette carrière, mais notre approximation de ce qu'il y a de plus précieux en nous. Or rien n'est indifférent quand il s'agit de cela. Il faut agir de telle sorte que le choix soit dicté par notre nature. Nous devons tendre à l'indifférence par une nature qui a été choisie.²⁵

La citation est riche et pleine d'enseignement, et cela d'autant plus qu'elle traite notre question comme exemple. La question du choix d'une carrière -nous dit Grenier- n'a pas de sens en tant qu'elle est posée comme "quelle carrière est préférable à une autre ?", car rien n'est préférable sur le plan de l'Absolu. En d'autres termes, je dirai que la question du choix d'une carrière ne peut être résolue par la simple lecture d'un "abaque des meilleurs métiers". Par contre, cette question prend tout son sens lorsqu'elle est posée ainsi : "Avec quels sentiments est-ce que j'embrasse cette carrière ?" ou "Quelle appréciation est-ce que j'ai de cette carrière que j'ai choisie ?" Ce qui diffère fondamentalement entre une question comme "quelle

24. Blaise PASCAL, *Les Pensées*, Paris, Librairie Générale Française, 1962, page 75.

25. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, Paris, PUF, 1961, page 95.

carrière est préférable à une autre ?" et ces dernières formulations, c'est le "je", qui n'est plus ce "on" indéfini qui se réfère à un abaque, et qui déplace le centre du problème, de l'objet choisi, au sujet choisissant.

Choisir, c'est se choisir -nous avons déjà analysé dans ce qui précède l'aspect réflexif du choix- et pour Jean Grenier, il est primordial que ce choix soit dicté par notre nature. La leçon est claire et simple à comprendre ; certaines professions jouissent d'une aura toute particulière, aura qui est le fruit, dirai-je pour faire court, d'une représentation sociale positive de ces professions (telle profession est bien rémunérée, tel corps de métier est respecté, etc) ; c'est le cas notamment des professions de médecin, d'architecte, ou bien encore de psychologue. La valeur sociale attribuée à telle ou telle profession dépend du reste, et du lieu, et du moment. Ainsi, être instituteur était davantage "valorisant" il y a quelques décennies que cela ne semble l'être aujourd'hui. A l'inverse, les métiers du spectacle ont vu leur blason redoré ces dernières décennies, et être acteur de cinéma ou au théâtre à notre époque n'est pas antinomique d'exercer une profession respectable. Quoiqu'il en soit, cette "valeur sociale" attribuée plus ou moins explicitement à chaque profession nous révèle que l'abaque évoqué ci-avant existe bel et bien.

Jean Grenier, en nous invitant à «agir de telle sorte que le choix soit dicté par notre nature», ne nous dit rien d'autre que de choisir par nous même, et non en nous référant à cet abaque, c'est à dire à des "valeurs sociales". Le problème d'Orientation d'Emile, que nous évoquions tout à l'heure, c'est celui d'un balancement encore incertain entre un choix de carrière dicté par "sa nature" (peintre, peut-être ?), et un choix de carrière selon des "valeurs sociales" (n'oublions pas que les parents d'Emile sont respectivement ingénieur et médecin). La profession de dessinateur qu'Emile a choisi de représenter et de commenter est en fait vécue comme un compromis entre ces deux modes de choix : le terme "dessinateur" étant suffisamment flou pour évoquer à la fois le métier d'architecte, et le métier d'artiste.

3.3 - Thème et interprétation.

Choisir selon sa nature, «tendre à l'indifférence par une nature qui a été choisie» -dit encore Jean Grenier- ça n'est en fait rien d'autre que d'accepter le personnage qui nous a été attribué, et d'accepter de le bien jouer. C'est en cela que Jean Grenier affirme : «Le choix nous apparaît donc comme la plus dérisoire des

choses si nous considérons ce qui est à choisir, et la plus importante si nous considérons celui qui choisit»²⁶. L'important n'est pas l'objet du choix, puisque le personnage nous est donné ; mais le sentiment du choisissant, c'est à dire l'engagement avec lequel l'acteur joue son rôle. Et ce sentiment reste, comme le croit Jankélévitch, à inventer, à choisir :

La *personne* appuie sur l'alternative non seulement parce qu'elle agit et adopte des jugements, mais en ceci qu'elle s'adopte courageusement elle-même, consent à elle-même, comme les métaphysiciens racontent qu'elle choisit son démon ou caractère intelligible. C'est cela le destin : chose fatale, puisque le thème est donné, et ce thème est le moi que je suis déjà, le sujet qui se choisit ; chose libre pourtant, car ce moi que je suis, je peux l'être superficiellement ou profondément, et si le moi-sujet est un thème, le moi qui est objet, c'est à dire régime, est un idéal et un devant-être... On choisit selon ce qu'on est, mais enfin l'on choisit.²⁷

Le sujet qui se choisit est donc libre de choisir d'être, ou superficiellement, ou profondément. La philosophie stoïcienne comprise en ce sens n'est donc pas totalement déterministe, elle pose l'homme comme non entièrement déterminé par sa situation de personnage donné, de thème donné, puisque sur ce thème, il peut jouer toute les variations possibles. Pour user d'une métaphore qui serait chère à Vladimir Jankélévitch, je dirai que l'homme est le musicien à qui l'on confie une partition à jouer, mais dont l'interprétation, même si le thème est donné, est unique et toute personnelle, car c'est lui et lui seul qui donne son sentiment à la musique, et l'on sait quelle apologie de l'improvisation musicale Jankélévitch a développée²⁸.

3.4 - "Wesen ist was gewesen ist".

C'est ici que je poserais une pierre de touche entre le stoïcisme et la doctrine existentialiste de Jean-Paul Sartre. Car si ce dernier dénie à l'homme toute "nature préexistante", il n'en reconnaît pas moins pour autant la contingence pure d'une place originelle, c'est-à-dire la place assignée par la naissance²⁹. Or, cette place que je reçois, ainsi que toutes celles que j'ai occupées et que j'occuperai encore à partir

26. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 95.

27. Vladimir JANKELEVITCH, *L'Alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938, page 23.

28. Voir à ce sujet : Vladimir JANKELEVITCH, *La rhapsodie, verve et improvisation musicale*, Paris, Flammarion, 1955.

29. «Et cette place antérieure me renvoie à une autre, celle-ci à une autre, ainsi de suite jusqu'à la contingence pure de ma place, c'est-à-dire jusqu'à celle de mes places qui ne renvoie plus à rien de moi : la place que m'assigne la naissance». Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 547.

d'elle, je leurs donne moi-même leur sens par mon engagement libre. Sartre explique ainsi que pour un petit fonctionnaire de Mont-de-Marsan désireux d'aller à New York, sa place actuelle (c'est-à-dire Mont-de-Marsan), peut être appréhendée comme un obstacle insurmontable à son projet de voyage (parce que vécue comme un point d'attache), ou bien au contraire comme une composante nécessaire à son projet (car pour aller à New York, il faut bien un point de départ). Tout dépendra ici du degré d'engagement de l'individu dans son projet de voyage à New York ; et Sartre de poursuivre : «Mais c'est précisément cet engagement qui donne son sens à ma place contingente et qui est ma liberté. Certes, en naissant, je *prends place*, mais je suis responsable de la place que je prends»³⁰.

Si par un grossier artifice nous remplaçons le mot *place* par le mot *rôle*, nous découvririons alors une formule toute emprunte de stoïcisme. L'artifice, il est vrai, paraît moins grossier lorsque l'on considère en plus la place qu'accorde le philosophe existentialiste à l'histoire de l'individu par rapport à son être présent : «Le passé est présent et se fond insensiblement dans le présent : c'est le costume que j'ai choisi il y a six mois, la maison que j'ai fait bâtir, le livre que j'ai entrepris l'hiver dernier, ma femme, les promesses que je lui ai faites, mes enfants ; tout ce que je *suis*, j'ai à l'être sur le mode de l'avoir-été. Ainsi, l'importance du passé ne saurait être exagérée, puisque pour moi "Wesen ist was gewesen ist", être c'est avoir été»³¹. *Wesen ist was gewesen ist* ; la traduction que nous propose Sartre est approximative, *Wesen* signifiant plus précisément, l'essence, la nature, on pourrait à mieux proposer la formulation suivante : La nature (de l'individu) est ce qu'il a été (c'est-à-dire l'ensemble de ses actes), et cela sans trahir la pensée de Sartre lorsqu'il affirme que l'existence précède l'essence. Si dans cette vision des choses, la nature propre de l'individu ne lui est pas préexistante, puisqu'il la modèle par chacun de ses actes, il n'en demeure pas moins qu'elle siège à toutes ses décisions, en tant qu'elle est la résultante de la contingence pure de la place originelle de l'individu et de son histoire, c'est-à-dire des actes qu'il a librement engagés.

30. Idem, page 552.

31. Idem, page 553.

4 - Chaque être n'agit que selon sa nature, mais il façonne cette nature par chacun de ses actes.

4.1 - Le bon acteur invente son rôle à mesure qu'il le récite.

Avec cette dernière réflexion, nous découvrons la dimension interactive du choix réglé "sur sa nature propre". L'équation est ainsi formulée : par chacun de mes choix, je me choisis, et en me choisissant, je choisis l'être qui opérera le choix suivant. Jean Grenier, dont la pensée puise ostensiblement dans la philosophie orientale trouve ainsi «dans la notion de *Karman*, action par laquelle le sujet se modèle lui-même à chaque instant mais retombe ensuite sous l'emprise de l'acte une fois accompli, un symbole satisfaisant des *rappports de l'événement et du choix*»³². J'illustrerai cette idée par un texte commenté par Jean Grenier lui-même dans *Message actuel de l'Inde* :

Nagassema, pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas semblables ? Pourquoi ont-ils une vie longue ou brève ? Pourquoi sont-ils vigoureux ou maladifs, beaux ou laids, influents ou puissants, riches ou pauvres, de haute naissance ou de basse extraction, intelligents ou sots ? - Et pourquoi, grand roi, toutes les plantes ne sont-elles pas semblables ? Pourquoi sont-elles, selon leur espèce, aigres, salées, amères, acides, astringentes ou douces ? - En raison de la différence des graines. - De même, les hommes diffèrent en raison de la différence des actes.³³

Ce caractère interactif du choix réglé "sur sa nature propre" nous fait maintenant comprendre dans toute son acception l'expression "érection de l'être" que nous avons posée, au tout début de cette réflexion, comme objet de l'Orientation. On se construit par ses choix, ou comme l'exprime Jean Grenier «chaque être n'agit que selon sa propre nature mais il façonne cette nature par chacun de ses actes»³⁴. Ainsi, la philosophie stoïcienne ne se présente pas comme une philosophie déterministe : en nous dotant d'une nature propre, elle ne fait que poser la première pierre du mur ; les autres, nous les posons nous-même. «Lorsque l'homme choisit, il est complètement déterminé, sans doute, par le poids de toutes ses actions antérieures - écrit encore Jean Grenier- Il ne peut se flatter d'être à aucun point de vue "un premier commencement". Il n'en n'est pas moins un initiateur, à moins que l'instant de sa décision ne soit considéré comme la résultante intégrale de tout ce qui a existé

32. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 98.

33. MILINDA-PANHA cité par Jean GRENIER, *Message actuel de l'Inde*, in Pierre NAVILLE, *Théorie de l'Orientation professionnelle*, Paris, Gallimard, 1972 (édition originale 1945), page 50.

34. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, O.C., page 92.

avant lui. Mais ce serait nier la valeur du temps, aller contre tout ce que nous apprennent la physique et la psychologie contemporaines. Cet instant présent a beau être commandé par le passé qui pèse sur lui de tout son poids, il n'en est pas moins susceptible de spontanéité et de nouveauté. C'est un élément peut-être infinitésimal mais qui n'en a pas moins de valeur et d'être. L'homme, comme le disaient les Stoïciens, est un acteur qui a un rôle à jouer, rôle qu'il n'a pas été à même de choisir. Ils ajoutent qu'il peut jouer bien ou mal ce rôle. Et l'on sait à quelle exaltation de la liberté aboutit la morale stoïcienne. On pourrait dire que le bon acteur invente son rôle à mesure qu'il le récite»³⁵. L'individu, en choisissant ses fins, en s'orientant, *invente* son rôle. Pour faire écho à cette dernière pensée, je rappellerai la réponse de Sartre à cet élève qui hésitait à s'engager dans les Forces Françaises Libres en Angleterre : «Vous êtes libre, choisissez, c'est-à-dire inventez»³⁶.

Gabriel Madinier, pour sa part, en reprenant le même thème, pousse plus loin encore la réflexion. Ainsi, faisant l'apologie de l'acte moral, il écrit : «Etre libre, c'est bien, sans doute, agir selon sa nature et ne pas rencontrer d'obstacle dans le déploiement de son activité. Mais ce n'est là qu'une forme inférieure de liberté. La vraie liberté consiste beaucoup moins à agir selon sa nature et à être soi-même, qu'à agir sur cette nature même, à la modifier et, en un sens, à se donner à soi-même sa propre nature ; l'être est libre dans la mesure où il est *par soi*»³⁷. Sartre dit aussi en substance que l'homme «est condamné à chaque instant à inventer l'homme»³⁸. L'Orientation comprise en ce sens est alors un acte qui vise une recherche de son être *par soi et pour soi*. Et cette recherche se fait, comme nous allons le voir, par la confrontation de l'individu avec le monde qui l'entoure.

4.2 - Sans obstacle, pas de liberté.

Ainsi, le monde, par des coefficients d'adversité, me révèle la façon dont je tiens aux fins que je m'assigne ; en sorte que je ne puis jamais savoir s'il me donne un renseignement sur moi ou sur lui.³⁹

35. Idem, page 99.

36. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 39.

37. Gabriel MADINIER, *Conscience et amour*, Paris, PUF, 1962 (édition originale 1938), page 3.

38. Jean-Paul SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, O.C., page 38.

39. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 545.

A travers ce discours, Jean-Paul Sartre élabore en fait une théorie de la construction des valeurs : il faut comprendre ici que chaque individu se choisit en choisissant ses fins, et que ces fins se hiérarchisent en fonction du coefficient d'adversité qu'il ressent pour les atteindre. En d'autres termes, chaque être, en se confrontant au monde qui l'entoure, se découvre à travers les sentiments avec lesquels il engage son action. Pour reprendre l'exemple du petit fonctionnaire de Mont-de-Marsan, je dirai que ce dernier se saisira comme un *voyageur* en s'engageant tout entier dans son projet de voyage à New York, c'est-à-dire en considérant ce projet comme primordial ; ou bien comme un *montois* mécontent de sa situation s'il ne tente pas de réaliser ce projet de voyage et que celui-ci ne lui sert qu'à néantiser cette place qui ne le satisfait pas. Dans le premier cas, en considérant les difficultés de réalisation du voyage comme surmontables, l'homme affirme (et développe) sa qualité de voyageur, dans le deuxième cas, il privilégie sa qualité d'habitant de Mont-de-Marsan. Mais toujours, en considérant la faisabilité de son projet, c'est-à-dire en formulant une interprétation du monde, il se donne un type d'être. Sartre explique avec un autre exemple, que pour un alpiniste en situation d'escalade, le rocher n'est pas un obstacle, mais l'instrument de sa liberté, en tant qu'il lui révèle son projet d'escalade, c'est-à-dire la fin qu'il s'est librement fixée, son être-là. De plus, en s'adonnant à l'escalade l'individu développe des qualités d'alpiniste, de telle façon qu'il diminue d'autant le coefficient d'adversité développé par tel ou tel rocher :

A désir égal d'escalade, le rocher sera aisé à gravir pour tel ascensionniste athlétique, difficile pour tel autre, novice, mal entraîné et au corps malingre. Mais le corps ne se révèle à son tour comme bien ou mal entraîné que par rapport à un choix libre. C'est parce que je suis là et que j'ai fait de moi ce que je suis que le rocher développe par rapport à mon corps un coefficient d'adversité.⁴⁰

Ainsi, poursuit Sartre, ce qui est un obstacle pour moi ne le sera pas pour un autre. De même, en choisissant telle filière d'études, en s'orientant vers telle activité professionnelle, l'individu s'apprend la façon dont il tient à être au monde. Pour reprendre la citation de Gabriel Madinier évoquée à l'instant, je dirai que l'obstacle rencontré par l'individu n'est pas le rocher qu'il faut gravir ou les études qu'il faut suivre pour devenir médecin, mais sa propre nature. C'est elle qu'il doit vaincre, c'est-à-dire néantiser, pour se transformer, devenir ce pas-encore-qui-sera défini par Heidegger. L'Orientation suppose de l'individu une capacité de néantisation. Le cas de Sophia que nous évoquions précédemment illustre tout à fait ce rapport du

40. Jean Paul SARTRE, *L'être et le néant*, O.C., page 545.

coefficient d'adversité des choses à l'être. La jeune fille considère ainsi qu'elle ne peut engager sa vie professionnelle parce que sa mère a besoin d'elle ; mais en réalité, c'est elle-même qui en plaçant son amour filial au-dessus de ses ambitions professionnelles se définit comme la *fille* de sa mère et pas comme la *salariée* de telle entreprise, elle invente elle-même l'obstacle à sa réussite professionnelle.

*
* *
*

Ce dernier chapitre nous aura donc permis d'aborder un système philosophique qui place l'homme dans un libre rapport avec sa nature propre. Le caractère interactif du choix réglé sur cette nature nous permet de comprendre ce que signifie "s'orienter" pour un individu : l'Orientation consiste à poser comme fin de devenir celui qui posera la fin ultérieure. Le concept de Karman proposé par Jean Grenier m'apparaît parfaitement illustrer ce point de vue. L'intérêt de cette synthèse existencialo-stoïcienne réside évidemment dans ce qu'elle sauve l'homme de l'angoisse dans laquelle la découverte de sa condition l'avait plongée. Sa nature propre est ainsi son guide en même temps que le but de sa recherche.

C'est ainsi que certains rites ont pu naître du désir de préserver contre toute atteinte l'idéal d'une vie entièrement régie par des règles, d'une vie sans imprévu et sans angoisse, bref d'une condition humaine bien stabilisée, bien définie, qui ne poserait plus de problèmes.

Jean CAZENEUVE,
*Les rites et la condition
humaine,*
Paris, PUF, 1957 (p. 7)

EN GUISE DE CONCLUSION

J'ai voulu, dans cette production écrite, poser la question de l'Orientation sur le plan de la philosophie. Il m'est en effet apparu intéressant de compléter les approches sociologiques et psychologiques existantes, afin peut-être de mieux comprendre le fondement même de cette institution d'Orientation. Ainsi, en explorant un certain nombre de mouvements philosophiques, j'ai révélé en quoi l'Orientation formalisait le problème existentiel, problème d'un être dont la condition est de se choisir. En cheminant d'Aristote à Jean-Paul Sartre j'ai relié le bonheur que prétend nous faire trouver l'Orientation, à l'angoisse qui nous révèle la finitude de notre condition humaine. Cette angoisse, Heidegger l'appelle "la sentinelle du Néant", peut-être parce qu'elle fait prendre conscience à l'homme qu'il est perdu sans carte ni boussole dans cette étendue sans limites qu'est le champ des possibles.

Cette angoisse, je l'ai interviewée afin de mieux la circonscrire, de mieux la cerner. Les six jeunes qui nous l'ont exprimée ont dévoilé du même coup qu'elle était un facteur inhibiteur de l'érection de l'être. Pourtant, elle est aussi le motif de notre quête de l'authenticité, de la recherche de ce que nous avons appelé "le modèle de l'Unique", c'est elle -comme l'exprime Jacques Monod- «qui nous contraint à chercher le sens de l'existence»¹. Alphonse de Waelhens écrit ainsi dans l'*Encyclopédia Universalis* : «Tout Dasein débute dans l'inauthenticité et, le plus souvent, y demeure. Mais il *peut* conquérir l'authenticité, conquête forcément précaire et constamment remise en question. L'angoisse (que Heidegger distingue radicalement de la peur) assure le passage, obstinément fui par la plupart, de l'un à l'autre mode»².

1. Jacques MONOD, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Edition du Seuil, 1970, page 210.

2. Alphonse de WAELEHENS, "Heidegger", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

Je me suis ensuite attaché à montrer, par une analyse de la symbolique du choix réflexif, que le problème que prétend traiter l'Orientation est un problème de toujours et de partout. Ici, dans notre société industrielle du vingtième siècle, le problème est cristallisé dans l'acte d'Orientation ; ailleurs, d'autres rites de passage, d'autres cérémonies révèlent le même problème ; et partout, ces actes symboliques ont pour fonction de conjurer, d'exorciser ce qu'il y a d'irréductible dans la condition humaine et que nous révèle l'angoisse.

L'homme est donc abandonné à sa condition, sans carte ni boussole ; mais peut-être pas sans repère. La philosophie stoïcienne, tant controversée de par son côté déterministe, nous jette ici un fil d'Ariane : l'homme n'est plus seul, plus complètement délaissé, puisqu'il vient au monde avec sa nature propre. Cette nature, n'est pas la loi de son espèce, mais un guide dans la recherche de son être, comme une somme de potentialités plus ou moins affirmées qu'il devra valider pour passer -selon l'expression de Jean Grenier- «de l'état "d'homme reflet" à celui "d'homme chair", et transformer son sort en destin»³. Ici, la valeur du choix n'est plus que dans la valeur du "se choisir", et plus exactement du "se choisir tel qu'on est".

*
* *
*

L'esprit dans lequel j'ai ici reposé le problème de l'Orientation, m'amène à m'interroger sur la rationalité des choix d'Orientation opérés par chaque individu. Le paramètre "angoisse" n'est pas à négliger dans cette équation du choix des études et du métier, et nous avons noté dans le chapitre deuxième comment ces six jeunes en mal d'Orientation ont tenté de conjurer cette angoisse, et ce faisant, ont biaisé leur démarche d'Orientation.

Une tendance des plus communes par laquelle l'individu tente d'atténuer son angoisse est sans doute de rester à proximité des "mondes connus". Ainsi, il choisira plus volontiers le métier de son père ou d'un proche parce qu'il le connaît et que cette connaissance du présent de son modèle lui permet d'approcher la connaissance de son propre futur. L'angoisse qui résulte du choix réflexif ne prend pas la même dimension selon le degré d'inconnu qui entre dans l'équation du choix. Pour reprendre la métaphore de l'orientation, je dirai que l'explorateur qui s'enfonce dans la jungle amazonienne sans carte ni boussole prend plus de risques (milieu inconnu et étranger donc hostile) que l'employé qui reprend son bus à 17h09 pour regagner son domicile

3. Jean GRENIER, *Absolu et choix*, Paris, PUF, 1961, page 107.

après sa journée de travail (milieu familial donc rassurant). Bien sûr, l'intensité de l'action n'est ici pas la même dans les deux cas, et la réalisation de l'être agissant est à la mesure de son investissement.

Ceci pourrait nous amener à aborder, ce que les sociologues appellent le "déterminisme social" différemment : le choix par imitation du milieu d'origine serait dicté par une volonté d'exorcisation de l'angoisse. Quelle analyse de la rationalité des choix de filières d'enseignement et des choix de professions peut-on développer dans ces conditions ?

Sartre nous racontant un épisode de sa vie nous en donne un édifiant exemple :

J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ; défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an, avant la rentrée d'octobre. Je ne savais pas encore lire que déjà, je les révérais, ces pierres levées : droites ou penchées, serrées comme des briques sur les rayons de la bibliothèque ou notablement espacées en allées de menhirs, je sentais que la prospérité de notre famille en dépendrait. Elles se ressemblaient toutes, je m'ébattais dans un minuscule sanctuaire, entouré de monuments trapus, antiques, qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence me garantissait un avenir aussi calme que le passé.⁴

Dans cette recherche du temps perdu, il faut noter comment Sartre insiste sur le caractère rassurant de son environnement passé, rassurant parce qu'ordonné ([pierres] serrées comme des briques sur les rayons... ou noblement espacées en allées de menhirs... Elles se ressemblaient toutes) et aussi rassurant parce qu'immuable (défense était faite de les épousseter sauf une fois l'an... [monuments] qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence...). Tout autre enfant que lui aurait pu être effrayé par cet endroit, par ces livres, y voir l'ancre d'un démon plus qu'un sanctuaire. Mais ce qui importe, c'est comment Sartre enfant se représentait cet univers, ou plutôt comment Sartre adulte se souvient de comment Sartre enfant se représentait cet univers, et qu'au delà de ce simple souvenir, il explique à posteriori son être présent. C'est parce que Sartre a trouvé dans ce sanctuaire, cet asile sacré et inviolable, le calme (l'absence de trouble et d'angoisse) du ventre de la mère qu'il a choisi de vivre avec les livres, parce que ces derniers lui «garantissaient un avenir aussi calme que le passé». Cette relecture du passé du philosophe, illustre d'après moi, que l'équation du déterminisme social mérite d'être posée avec le facteur ataraxie, c'est à dire en tenant compte du fait que l'individu recherche tout au long de son existence à combattre et exorciser son angoisse existentielle.

4. Jean-Paul SARTRE, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, page 29.

De la même façon, le choix "conformiste" pourrait bien être aussi compris comme une tentative d'exorcisation de l'angoisse existentielle. Dans notre introduction, nous nous étions demandé avec Jean Grenier pourquoi les hommes, qui se croient tous libres de choisir telle chose plutôt que telle autre, choisissent toujours les mêmes choses dans les mêmes circonstances⁵. La réponse est peut-être qu'il est plus rassurant de partager implicitement avec "les autres" la responsabilité de son choix. Choisir comme tout le monde, c'est se faire choisir par tout le monde, c'est ne pas craindre d'avoir à justifier son choix puisqu'il est plébiscité par la foule. Evidemment, il reste qu'il semble bien difficile de se bâtir sur le modèle de l'Unique avec un tel précepte.

5. Voir page 15.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE, *L'éthique de Nicomaque*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.
- AUGÉ Marc, *Pouvoirs de vie, pouvoirs de mort*, Paris, Flammarion, 1977.
- BADINTER Elisabeth, *XY De l'identité masculine*, Paris, Jacob, 1992.
- BASTIN Georges, *Bien choisir sa profession*, Bruxelles (B), De Boeck Université, 1992.
- BOUTINET Jean-Pierre, *Anthropologie du projet*, Paris, PUF, 1990.
- BRUN Jean, *Les Stoiciens*, Paris, PUF., 1990 (édition originale 1957).
- CAZENEUVE Jean, *Les rites et la condition humaine*, Paris, PUF, 1957.
- CICÉRON, *Des termes extrêmes des biens et des maux* (tome II), Paris, les belles lettres, 1989.
- CORNEILLE Pierre, *Le Cid*, Paris, Nouveaux classiques Larousse, 1970 (édition originale 1636).
- DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1636).
- DEWEY John, *Expérience et éducation*, Paris, Bourrellet et Cie, 1947, traduction de *Experience and Education*, édition KDP (USA).
- DUBAR Claude, *L'autre jeunesse*, Lille, PUL, 1987.

- EPICTETE, *Manuel*, Paris, Bordas, 1986.
- GAL Roger, *L'orientation scolaire*, Paris, P.U.F., 1946.
- GLUCKMAN Max, *Essays on the ritual of social relations*, London (GB), Manchester University Press, 1962.
- GRENIER Jean, *Absolu et choix*, Paris, P.U.F., 1961.
- GUICHARD Jean, *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, Paris, PUF, 1993.
- HEIDEGGER Martin, *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard, 1964, traduction de *Sein und Zeit*, (D), 1927.
- JANKELEVITCH Vladimir, *L'alternative*, Paris, Félix Alcan, 1938.
- JANKELEVITCH Vladimir, *La rhapsodie, verve et improvisation musicale*, Paris, Flammarion, 1955.
- LAMARTINE, Le Lac, in *Les méditations poétiques*, Paris, Gallimard, 1981 (édition originale 1820).
- LEVI-STRAUS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (édition originale 1958).
- MADINIER Gabriel, *Conscience et amour*, Paris, PUF, 1962 (édition originale 1938).
- MONOD Jacques, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Editions du Seuil, 1970.
- NAVILLE Pierre, *Théorie de l'orientation professionnelle*, Paris, Gallimard, 1972 (édition originale 1945).
- OTTO Rudolph, *Le sacré* (traduction A. JUNDT), Paris, Payot, 1949 (édition originale 1929).
- PASCAL Blaise, *Les pensées*, Paris, Librairie Générale Française, 1962 (édition originale 1670).

- PIRE Gérard, *Stoïcisme et pédagogie*, Paris, Vrin, 1958.
- REBOUL Olivier, *Le langage et l'éducation*, Paris, PUF, 1984.
- REUCHLIN Maurice, *L'orientation scolaire et professionnelle*, Paris, P.U.F., "Que sais-je?", 1978, (édition originale 1971).
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762).
- ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966 (édition originale 1762).
- SARTRE Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Tel Gallimard, 1991 (édition originale 1943).
- SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, coll. pensées, 1970.
- SARTRE Jean-Paul, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964.
- SMITH Pierre, Aspects de l'organisation des rites in *La fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1979.
- VAN GENNEP Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Librairie Critique, 1909.
- VIRGILE, *Eglogues* (VIII, 63), London (GB), Loeb Classical Library, Harvard University Press, 1974.
- MANIEZ Jean-Pierre, PERNIN Claude, DESPONDS Estelle. , *Un métier moderne: conseiller d'orientation*, Paris, L'harmattan, coll. logiques sociales, 1988.

Thèses et travaux universitaires.

- GUICHARD Jean, *Identité Scolarité Projet, L'école et la formation des intentions d'avenir*, Synthèse présentée à l'Université de Lille III en vue d'obtenir une habilitation à diriger des recherches, 1991.
- DAMEE Franck, LEGRAND Maryline, N'GUYEN-CONG Diane, TAKERKART Claudine, *Pluralisme et cognition*, dossier élaboré dans le cadre de l'UC de psychologie de la formation permanente de maîtrise de Sciences de l'Education, 1992.

Articles encyclopédiques.

- "La divination en Chine", *Encyclopédie des Mythes et des Croyances du monde entier*, Paris, Lydis Brepols, 1985.
- ALLEAU René, "Divination", *Encyclopédia Universalis*, 1985.
- BASTIDE Roger, "Initiation", *Encyclopédia Universalis*, 1985.
- BELMONT Nicole, "Naissance", *Encyclopédia Universalis*, 1992.
- BRUN Jean, "Angoisse", *Encyclopédia Universalis*, Paris, 1985.
- CAZENEUVE Jean, "Rites", *Encyclopédia Universalis*, 1985.
- DE WAELHENS Alphonse, "Heidegger", *Encyclopédia Universalis*, 1985.
- DURAND Gilbert, "Les arts divinatoires", *L'homme du 20ème siècle et son esprit*, Paris, Edilec, 1971.
- RICOEUR Paul, "Liberté", *Encyclopédia Universalis*, 1990
- SAINT GIRONS Blandine, "Suicide", *Encyclopédia Universalis*, 1986.
- SINDZINGRE Nicole, "Naissance (Anthropologie)", *Encyclopédia Universalis*, 1992.
- SINDZINGRE Nicole, "Rites de passage", *Encyclopédia Universalis*, 1985.

Articles revues/presse.

- "Compte-rendu de la troisième université d'hiver de la formation professionnelle" in *Inffo Flash*, n°376, janvier 1993.
- BINET Alfred, "Préface", *L'année psychologique*, n°8, 1908.
- BOUTINET Jean-Pierre, "Le concept de projet et ses niveaux d'appréhension", *Education Permanente*, n°86, 1986.
- DUQUESNE Marguerite, "dossier sur l'orientation scolaire", *Le JOURNAL du béthunois*, n°30 avril 93.
- GUICHARD Jean, "DAPPI, une méthode pour aider les jeunes dans leur insertion", *Le Bulletin revue du C.L.C.J.* n°15, octobre 88.
- GYSBERS, "Major trends in career development theory and practice", *Vocational Guidance Quaterly* n°32, 1984, page 18
- LAFONT Monique, "Propositions pour une Orientation Educative", *Projecture UNAPEC*, octobre 92.
- REUCHLIN Maurice, "Interrogations sur l'orientation", *L'orientation scolaire et professionnelle*, n°1, 1977.

Joindre l'auteur :
<http://www.conjugeursdetalents.com/nousJoindre.htm>